

NO PRAKO LO PATWÈ

Nous parlons welche



ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON DE LAPOUTROIE - VAL D'ORBÈY
2002

No prako lo patwè

Nous parlons welche

ARTICLES RÉUNIS

PAR

ROSE BLANCHE DUPONT

GÉRARD MILLION

PATOIS REVU PAR GÉRARD MILLION

AVEC LA COLLABORATION

DE

YVETTE BARADEL

GABY BAUMANN

ARMAND SIMON

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DE LA COMMUNAUTÉ DE COMMUNES
DE LA VALLÉE DE KAYSERSBERG

ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON DE LAPOUTROIE - VAL D'ORBEY
2002

Tous droits réservés, textes et illustrations

Illustration 1^{ère} de couverture: Aquarelle de M^{lle} Coinchelin

Imprimerie Kuster - 68240 Kaisersberg

ISBN 2-9509666-3-2

Dépôt légal novembre 2002

PRÉSENTATION

En 2001, le vingtième bulletin annuel de la Société d'Histoire du canton de Lapoutroie-Val d'Orbey était publié.

Ainsi, durant vingt ans, la Société a régulièrement offert à ses lecteurs des articles concernant l'histoire et la langue du canton.

Pour célébrer cet anniversaire et faire connaître la richesse de ses publications, le Comité de la Société a pensé réunir dans un recueil, les articles se rapportant à la langue welche que les habitants ont parlé couramment depuis le haut moyen âge jusqu'au milieu du XXème siècle et sur laquelle la Société a travaillé avec constance.

La langue welche, qualifiée péjorativement de patois, est en réalité une langue structurée, adaptée à la vie rurale, révélatrice des mentalités.

Ce recueil rassemble des études linguistiques et des articles littéraires récits, poésie, théâtre, rédigés en welche avec une traduction française.

L'intérêt de ce recueil est de présenter un panorama de la langue welche ce que ne peuvent faire des articles variés et dispersés.

WADÈ LO PATWÈ....

Vènt **an**, sa rperzannt wè d'uv kat **an vou** ènda kwan k'lo patwè a prakè èvau tousi, èn pèr dé santèyn d'ènay.

An n'sèrau mi dir k'lé vènt dèrér ènay si sro sal ké kontro lo pu po souk k'é n'è dmourré pramou k'él **i** dja èvu chkè si èn sékam d'étud fèt tsu lo sujè. Mè souk fe fè èdo la, fe fè do ta k'lé **djan** prakan ko tortu lo patwè ater èsèn.

Souk a fè o djo d'èney a ko putauw èn bzagn dé mémwèr, sat è dir k'**an** èprov dé wadè par èkri souk **pu** ko l'éyt ; lé mtéy dé d'da lo ta, lè faso k'lé **djan** vikan è-z-auwran...

Lo patwè èvé è sè pet sé n'a dja mi pedu. È pedan lè longg dé noté para, no pedo ausi souk fè k'no so souk no so, no pedo souk **an** di o djo d'èney, not "identité culturelle", è sla, sa bé dèmèdj.

COMMENT LIRE NOTRE PATOIS

Le patois a été uniformisé pour l'ensemble de l'ouvrage, c'est-à-dire qu'il s'écrit de la même manière pour les cinq communes du canton. Les spécificités propres à chaque commune étant bien entendu respectées.

Le patois étant une langue " non écrite ", sa transcription est faite de manière phonétique. Il convient donc de lire toutes les lettres.

Dans le souci d'en faciliter sa lecture, vous trouverez ci-dessous quelques règles à suivre :

Particularités concernant certaines lettres ou groupes de lettres :

Exemples :

e (sans accent)	le	berlè (brûler)
è	mètre	mèt
é	métier	mtéy
g	goût	go
gn	montagne	lagn (bûche)
h	haie	hèy
k (remplace le c dur et le qu)	chocolat	chokola
	queue	kou
o	pot	pota
au	eau	auv
s (doux, est remplacé par z)	magasin	megèzi
w (semi-consonne)	ouate	wèt
y (semi-consonne)	noyer	nouyi
in	pain	pin (sauf à Labaroche où le son in se prononce ègn)

Les voyelles ou syllabes écrites en caractère gras sont à allonger :

Ex. : él é **lansi** lo natchuro d'sè kmat dèri lè **hèy** (il a jeté son trognon de pomme derrière la haie).

Une voyelle suivie d'une consonne double, se lit de manière brève et les consonnes de manière dure :

Ex. : lè **mèt** (le tissu)
lè **djènas** (la jeunesse)

Le "z" sert de liaison entre deux voyelles, en particulier lorsqu'elles expriment un pluriel :

Ex. : lé-z-èbèch (les outils)

On prononce la consonne à la fin d'un mot :

Ex. : lé tchaus (le pantalon)
lè graus (l'herbe)
fèr lè pot (faire la moue)
on ne met pas d' "e" muet en fin de mot.

Encore quelques exemples de prononciation et de lecture :

Ex. : tout se lit comme tout
sot de lit comme sotte
djat se lit comme jatte
dous se lit comme douce
laut lat se lit comme latte
é nalen se lit comme jeune

LE PATOIS
UNE LANGUE VIVANTE

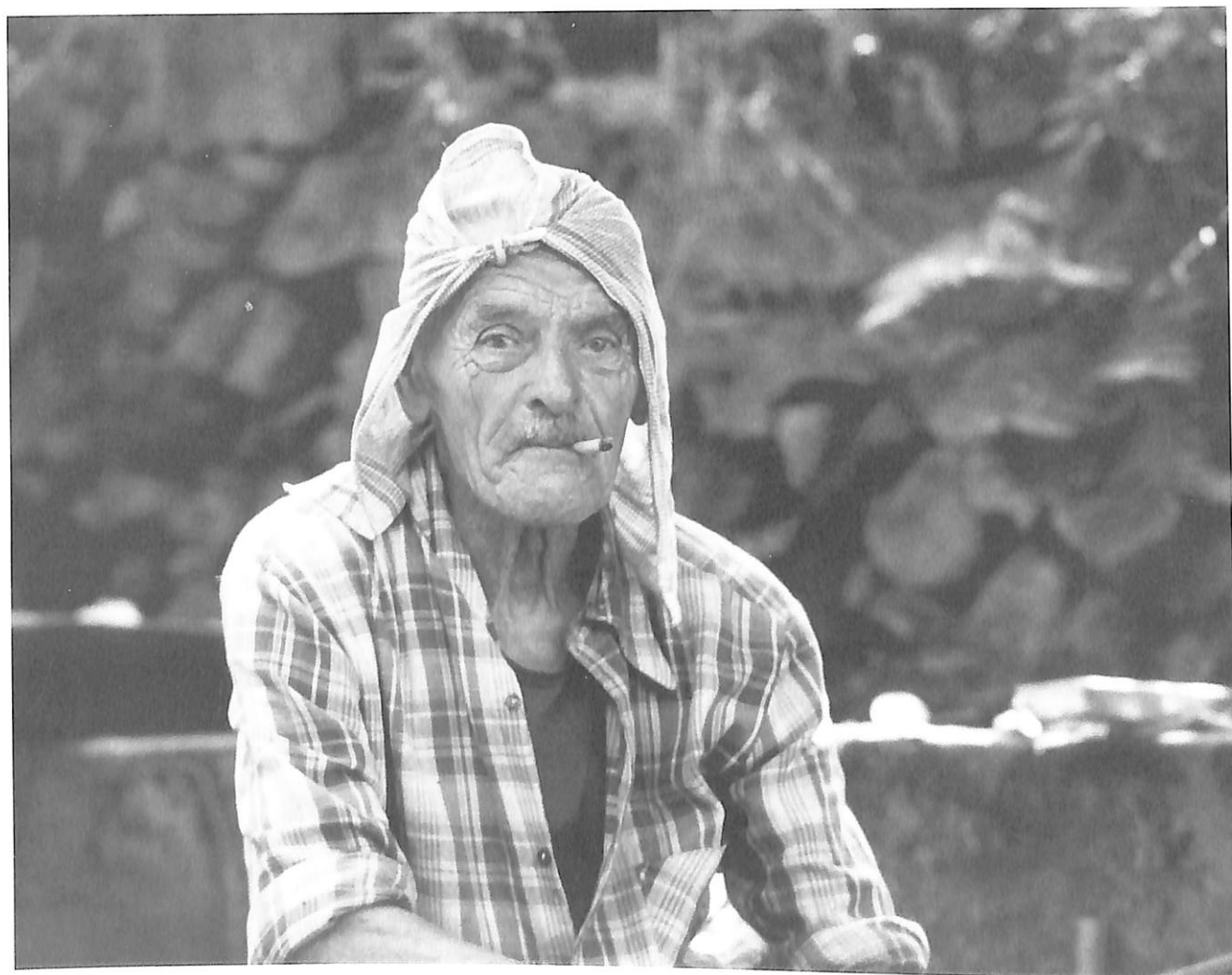
LIEUX-DITS

ACTIVITÉS AU FIL DE L'ANNÉE
LÈ BZAGN LO GRAN D'L'ÈNAY

DIMANCHES ET FÊTES
DIMONDJ È FÉYT

THÉÂTRE ET SAYNÈTES

LE PATOIS, UNE LANGUE VIVANTE



P. Prud'homme; Photo couleur D. TRISTAN

UNE ALSACE ROMANE : LABAROCHE DANS LE VAL D'ORBÈY

Suzanne ROMINGER-PRUD'HOMME

INTRODUCTION

On croit souvent que l'Alsace n'est peuplée que de dialectophones, à l'accent caractéristique et au parler d'origine germanique. C'est oublier que les autochtones de quelques vallées perpendiculaires à la Plaine d'Alsace parlent toujours, à côté d'un français souvent excellent, un patois roman très structuré, à la grammaire rigoureuse et précise et au vocabulaire riche et nuancé, qui ne peut être assimilé au Vosgien de Lorraine, même s'il lui ressemble beaucoup.

Dans la **Vallée de Lapoutroie (ou Val d'Orbey)**, cette langue est encore très bien conservée, et c'est dans le village de Labaroche qu'elle est le plus pratiquée. Ce "petit" village s'étend sur 1 300 ha, et les maisons de ses quelques 1 700 habitants sont groupées en une cinquantaine de hameaux aux noms pittoresques, s'étagant sur 350 m de dénivellation, entre la *Basse-Baroche* (500 m) et le *Château* (850 m). Dominé au nord par le *Grand* et le *Petit Hohnack* (976 et 942 m), au sud par le *Cras* et le *Gestion*, le village surplombe les coteaux de Turkheim, Ammerschwihir et Kaysersberg, la Plaine d'Alsace et la ville de Colmar à l'est, la vallée d'Orbey à l'ouest.

Si les quatre autres villages du canton, Lapoutroie, Orbey, Fréland, et Le Bonhomme, également peuplés de francophones, sont situés sur des axes de communications reliant la plaine aux Vosges, Labaroche fut longtemps isolé sur son haut plateau.

Actuellement on peut s'y rendre très facilement par Colmar et les Trois-Epis, par Orbey ou par Ammerschwihir. Mais il y a une centaine d'années... *"Seuls y menaient des chemins, le plus souvent mal tracés, abordant les côtes de front au lieu de les contourner ou de serpenter. Les transports étaient, par conséquent, particulièrement pénibles dans ce petit coin oublié par le progrès. Il est vrai que les habitants se rendaient très rarement à la ville. Et quand ils y étaient contraints pour vendre leurs produits, c'était généralement à pied, hotte au dos, qu'ils le faisaient"* (René Prud'homme : *"Dans le Cercle de Feu"* Labaroche à travers les guerres).

Au début du siècle, il fallait encore trois heures aux bûcherons qui allaient charrier les grumes de bois à la scierie d'Ammerschwihir pour remonter à la Rochette, dans la partie haute du village, et une nuit pour livrer à Mulhouse, en voitures à ridelles, la récolte de "*brimbelles*" que les marchands vendaient aux Suisses...(d'après R. Prud'homme : *"Coin Perdu"*)

C'est cet isolement qui a, en quelque sorte, "protégé" la langue d'une éventuelle "contamination" par les parlers environnants : le dialecte de la plaine, le français des citadins et, peut-être aussi, le Vosgien du versant lorrain.

Ajoutons-y la conscience des habitants de posséder **un parler original** que "ceux d'en bas" étaient bien incapables de comprendre, à laquelle s'est ajoutée, entre 1871 et 1918, puis entre 1940 et 1945 une **opposition très forte à la germanisation**.

Légendes et réalité historique

LA LÉGENDE DE L'ORIGINE DE LABAROCHE

Les anciens prétendaient que Labaroche était situé, autrefois

“ .. *bien loin d'ici, loin de notre montagne,
Là-bas dans la Gascogne ou bien dans la Bretagne...*”¹.

D'autres versions évoqueraient plutôt la Provence ou la Normandie..

Les habitants ayant oublié leurs pieuses obligations, le diable les emporta avec leurs maisons dans son énorme mouchoir et détala avec son butin... Mais saint Michel, protecteur du village, le prit en chasse. Juste au moment où il s'apprêtait à franchir le *Grand Hohnack*, d'un coup de sa lance, il perça le mouchoir : les maisons et leurs occupants furent éparpillés à travers tout le haut plateau. Les Barochais repentis rendirent grâce à Dieu et à leur saint patron qui leur laissa, non seulement la trace gigantesque de ses archangéliques orteils, toujours visibles au sommet du Grand Hohnack (ou *Vorvonè*), mais encore, au pied de cette même montagne, une source miraculeuse qui devait les aider à se mieux conduire et à se bien porter.

Voilà comment les grands-mères de Labaroche expliquaient aux petits enfants l'origine des étranges cavités circulaires qui ornent les “Tables de sacrifice celtes” (dont il sera question plus bas) et la raison de la spectaculaire dispersion du village...

On s'est plu également à trouver dans cette prétendue origine lointaine la raison de l'accent caractéristique du village (dont nous reparlerons) : la façon particulière des anciens de grasseyer les R, presque gasconne ou peut-être catalane; les “ong”, “ang”, “ing”, “ung” typiquement méridionaux, de même que les “*cré non dé Dyou d'bon Dyou*” et autres “*san mil bon Dyou*” qui servent à exhaler les colères barochaises !

Une partie de la population serait-elle “venue d'ailleurs” en apportant avec elle son parler, son tempérament et... ce teint mat qui surprend parfois les visiteurs ? Il est, évidemment, difficile d'apporter des preuves...

LES CELTES

Ils ont occupé l'Alsace du III^{ème} au I^{er} siècle avant J-C. et certains indices laisseraient supposer que le *Grand Hohnack*, par exemple, était un lieu de culte. En patois, il s'appelle “*Vorvonè*”, nom que les habitants continuent à lui donner et qui fait penser à la divinité des sources chez les Gaulois, “*Vorvo*” ou “*Borbo*” (cf. La Bourboule, Bourbonne-les-Bains...). La légende de Saint-Michel évoque d'ailleurs une source miraculeuse, et l'on sait qu'une eau aux vertus exceptionnelles était effectivement exploitée jusqu'au siècle dernier.

Autrefois, on appelait également cette montagne “La Tombe des Géants” car une légende rapportait qu'un être fabuleux y était inhumé. De là à imaginer un tumulus...² Aucune fouille n'ayant été effectuée, il ne s'agit, évidemment, que de suppositions...

Nous verrons néanmoins, dans la partie lexicale, qu'il subsiste en patois, en dehors des lieux-dits (le *Vorvonè*, le *Bre*, le *Ba...*), un certain nombre de mots d'origine gauloise.

1) Le Père Collet, curé du village de 1915 à 1918 et poète à ses heures, mit les légendes du village en vers.

2) On trouve aussi des sortes de dolmens de grès à cupules, ces fameuses “tables de sacrifices celtes”, dans lesquels sont creusés des bassins circulaires également appelés “chaudrons des sorcières”. En outre, entre le *Cras* et le *Vorhofkopf d'Amerschwihl*, de grands blocs parallélépipédiques rappellent un peu le “Mur Païen” du Mont Sainte-Odile “ construit peut-être au III^e ou IV^e siècle av. J-C par les Celtes qui habitaient alors tout le pays” (L.Sittler : *Guide des Vosges*).

LES ROMAINS

Pendant que les Celtes occupent ce qui devait devenir l'Alsace, des Germains commencent à s'installer, vraisemblablement entre Strasbourg et Brumath, dès le 1^{er} siècle avant J-C.

Les Romains avaient des relations commerciales avec les habitants depuis 125 av. J-C. En 58 av. J-C, César conquiert la région à la faveur d'une guerre entre deux tribus celtes.³

Cependant le latin, devenu alors langue officielle, n'a certainement pas éradiqué le celte qui a pu "résister" pendant des siècles comme en témoignent les noms de lieux.

D'autre part, le latin introduit par les légions romaines n'était pas celui de César ou de Cicéron : c'était déjà une langue abâtardie, à la grammaire très simplifiée.

Or la rigueur de la syntaxe, l'importance donnée à l'accentuation et à l'allongement de certaines voyelles, pourraient être un argument linguistique en faveur d'une occupation pacifique, peut-être de patriciens de Lugdunum recherchant les vertus curatives de l'eau et de la montagne du *Grand Hohnack* (cf. Thèse de Bodo Müller).

On a supposé également que le Petit Hohnack avait porté un "burgum" romain sur lequel on aurait édifié plus tard le château féodal dont les ruines subsistent toujours. Des fouilles, entreprises vers 1850, auraient permis d'identifier une monnaie de Valentinien et une lame à double tranchant, peut-être un glaive de légionnaire (d'après E. Stegmann, ancien instituteur, citant les historiens Speckle et Golbéry).

3) Les Séquanes s'étant alliés au Germain Arioviste, les Eduens font appel au proconsul Jules César. Celui-ci en profite pour conquérir la région en 58 av. J-C. et l'Alsace fera partie de l'Empire romain jusqu'en 451 (arrivée des Huns de Attila).

LES INVASIONS GERMANIQUES

La vallée du Walbach, à la *Basse-Baroche*, a également pu être occupée dès le III^{ème} siècle, comme les autres vallées vosgiennes perpendiculaires à la Plaine d'Alsace, par des populations gallo-romaines chassées par les invasions germaniques (Alamans et Francs du III^{ème} au V^{ème} siècle).

Les Alamans, on le sait, n'ont pas franchi les épaisses forêts vosgiennes et ils ont pu être également rebutés par les difficultés d'accès évoquées plus haut. Mais il y a vraisemblablement eu, par la suite, des échanges entre la population de la plaine, germanisée, avec ceux qu'on allait appeler les "Welches" et les mots d'origine francique et germanique, dont nous donnerons quelques exemples, ont pu être ajoutés au patois et "romanisés".

C'est dans la toponymie que l'on trouve les seules preuves formelles du bilinguisme entre le latin (ou le gallo-romain) et l'alémanique : le nom germanique de Sigolsheim est attesté dès le IX^{ème} siècle à côté du latin "Sigolt Marca" (757) et "Sigvaldi mons" (en 833 Louis le Pieux y aurait campé). Aujourd'hui, en patois, on dit toujours *Sèvaumo*...

Comme, d'ailleurs, pour les villes et villages voisins aux noms germaniques : *Morvilè* pour Niedermorschwihr ("Morswilre juxta Turenheim" en 1148), *Marvil* pour Ammerschwihr ("Almarici Villare" en 869); *Byan Motéy* (blanche église) pour Wettolsheim; *Vau d'Motéy* (Val de moutier) pour

Munster; *Torèkéy* (“Torencohaimé” en 743 dans la Charte de Wissembourg) pour Turkheim; *Inndjivil* (“Ungisvilla” au XII^{ème} siècle) pour Ingersheim; *Vilè* pour Wihr-au-VaI (“Bonefacii Villare” en 896) et *Noter Dèm* pour Trois-Epis ⁴.



Basse-Baroche en 1962 – Photo noir et blanc – Collection Claude PRUD’HOMME

LE RÔLE DE L’ÉGLISE

La présence quasi permanente du clergé marquera également l’histoire de la région et, peut-être, de sa langue.

Celle de moines défricheurs, venus de l’abbaye de Saint-Dié est attestée dès le X^{ème} siècle. “*Festum*” (*la crête*) est le premier nom du village qui apparaît par écrit, en 1077 (l’Empereur germanique Henri IV confirmant les possessions de l’Abbaye de Saint-Dié).

D’après la dénomination “*Ecclesia Celle*” qui apparaît en 1302 dans les registres de l’abbaye de Pairis, près d’Orbey, le hameau de la *Basse Baroche* aurait été occupé par des moines mi-défricheurs, mi-itinérants, et par des communautés religieuses d’évangélisation. La consécration d’une chapelle à saint Wandrille et l’existence d’un lieu-dit “*Fontenelle*” ont fait supposer que certains de ces moines auraient pu venir de l’abbaye normande de Saint-Wandrille-de-Fontenelle, fondée, au VII^{ème} siècle, par saint Wandrille (cf la légende de Labaroche !).

⁴ D’après le Père André Perrin, membre de l’Académie Patoise de Labaroche, qui fit d’intéressantes recherches sur la langue, notamment sur la conjugaison et l’étymologie.

Le chapitre de Saint-Dié, le couvent des Prémontrés d'Etival et le prieuré de Feldbach avaient des biens et des droits à La Baroche.

En 1651, le chanoine de Saint-Dié devient prieur de la chapelle du pèlerinage des Trois-Epis et fait desservir la paroisse de La Baroche depuis les Trois-Epis ; puis il cède ses droits à l'Ordre des Antonites (1676) qui fusionnera avec l'Ordre de Malte (1777).

Peut-être que ces clercs, qui devaient côtoyer régulièrement la population voisine, ont-ils contribué à préserver la rigueur toute latine de la langue ? La thèse est, évidemment, contestable...

LES IMMIGRANTS LORRAINS

Outre le brassage de populations qu'ont dû entraîner les occupations successives du Château du Hohnack, peut-être est-ce l'ensoleillement exceptionnel du plateau qui a attiré, après la Guerre de Trente Ans, différentes vagues d'immigrants lorrains qui trouvaient là un parler assez proche du leur. Il est évident que les patois, déjà ressemblants puisque ayant quasiment la même origine, ont dû alors intimement se mêler.

Aujourd'hui les différences les plus flagrantes sont dans la grammaire et la prononciation, mais le vocabulaire est très proche.

LES GUERRES ET L'OCCUPATION ALLEMANDE

Si, entre 1914 et 1918, puis entre 1944 et 1945, la vallée a payé un lourd tribut aux guerres, la langue, par contre, n'a pas beaucoup souffert de l'occupation allemande. On n'avait pas le droit de parler français. Qu'à cela ne tienne : on parlait patois. D'autant plus que l'occupant, devant ce "charabia", y perdait son latin !



Guerre 1914-18 : "Lieu de liaison dans les Vosges, juste derrière le front" - carte postale B. NETTER – Collection G. MILLION

Les “anciens” se souviennent avec ravissement du désespoir des instituteurs devant la mauvaise volonté flagrante de ces “Welches” à apprendre l’allemand et le peu de sérieux avec lequel ils acceptaient la germanisation, souvent fort cocasse il est vrai, de leurs noms.

L’après-guerre vit naître quelques frottements entre certains “réfugiés d’en-haut” évacués dans la plaine au moment des combats et leurs hôtes dialectophones !

Puis ce fut “*chic de parler français*”⁵ et on le fit avec beaucoup de bonne grâce et d’accent de part et d’autre, ce qui avait l’avantage de mettre en joie chacun des deux clans.

Et pourtant, à Labaroche, on est toujours “*fier de parler patois*”, d’utiliser un substrat dialectal : ces termes un tantinet vieillis mais si charmants, comme “*ébaubi, marauder, estomaqué, quérir, choir, maronner, quasiment, moult, accoutumé, malaisé...*”, de manier le plus naturellement du monde le passé simple et l’imparfait du subjonctif, et, suprême coquetterie, d’avoir deux imparfaits où le français n’en a qu’un⁶.

5) Après la Libération, de petites affichettes “*C’est chic de parler français*” invitaient les Alsaciens à ne plus user de leur dialecte, trop “germanique” !

6) Un peu de conjugaison...- Les deux imparfaits peuvent marquer :

la simultanéité :

“*Lo mèti si, vo dermanon ko kat dj’è vnu*”, *ce matin vous dormiez encore quand je suis venu (je vins)* : la journée n’est pas finie

>< “*Ormègn vo derman ko kat dj’é vne*”, *hier vous dormiez encore quand je suis venu.*

l’éloignement dans le temps :

“*kat vo-z-in djèn...*”, *quand vous étiez jeunes...* (imp. éloigné)

>< “*do ta k’vo-z-yonon è lè kejinn*”..., *pendant que vous étiez à la cuisine...* (imp. proche)

Passé simple et imp. du subj. - concordance des temps :

“*É vu k’té sau tousi*” = *Il veut que tu sois ici*

>< “*É vlaur k’té fes tousi*” = *Il voulait que tu fusses ici.*

LES SONS DU PATOIS ET L'ORIGINALITÉ DE L'ACCENT DE LABAROCHE

Suzanne ROMINGER-PRUD'HOMME

Contrairement à l'Orbelais, et d'une façon générale à la plupart des habitants de la vallée de Lapoutroie qui, à l'instar de leurs voisins vosgiens, ont souvent tendance à allonger certaines voyelles toniques, le Barochais (*ou Barotché*) a, tant en français qu'en patois, un débit très rapide, assez surprenant chez un montagnard.

QUANTITÉ ET ACCENTUATION DES VOYELLES

- Si la prononciation des voyelles est, aujourd'hui, sensiblement la même en patois qu'en français, on attache beaucoup plus d'importance à leur quantité. Certains mots, en effet, se différencient uniquement par la longueur de la voyelle. On peut opposer ainsi : [*èn séy*], *une faucille* - [*séj*], pr. dém. *celui ou celle* ; [*mou*], *beaucoup* - [*lo mou*] *le mois* ; [*kor*], *courir* - [*lè kor*], *le noisetier* ; [*lo bru*], *le bruit* - [*lè bru*], *le jus, la lavasse* etc.
- La plupart des mots sont des oxytons comme en français, y compris les quelques termes empruntés à l'allemand ou à l'alsacien et "romanisés" comme "*Wasserstein*", évier qui deviendra [*vaserch-tèyn*], ou "*Schamela*", *tabouret* transformé en [*chamlé*].

Cependant il peut arriver que la première syllabe soit également accentuée (avec allongement de la voyelle) pour différencier des termes aux sons identiques.

Par exemple, le verbe *arracher* se dit [*rayi*] mais on dira [*lè rayi*] pour le radis.

PARTICULARITÉS DES VOYELLES NASALES

- Comme on l'a déjà mentionné les nasales, à Labaroche, sont terminées par [*ng*], alors qu'à Orbey, par exemple, elles sont particulièrement ouvertes et allongées. Ainsi [*an*], [*on*], [*in*] [*e*] se diront [*a*], [*au*], [*è*], [*e*] dans la vallée, et [*ang*], [*ong*], [*èng*] et [*eng*] sur le haut plateau.
- Elles se prononcent différemment selon leur situation dans la chaîne sonore : l'adjectif *blanc* se dira [*byang*] employé seul mais, suivi d'une terminaison, d'un suffixe ou d'un déterminant, il perdra son [*ng*] et gagnera en longueur ([*inn byan bo*], *freluquet*, mot à mot : *un crapaud blanc*.)
- Il existe en outre, en patois, une nasale (ou semi-nasale) **inconnue du français**, celle du [*i*] : [*i*], que l'on distingue assez mal aujourd'hui du [*i*] très fermé.

Ex. : [*sinngk*], *cinq* - [*lo pishnéy*], *le pinson* - [*lo lij*], *le linge*.

FRÉQUENCE DE L'EMPLOI DES SEMI-CONSONNES

On les rencontre à l'initiale, entre deux voyelles ou en finale :

- [y] : - [yusi], crier - [lo bjetch], le tronc d'église
 - [lé kyèr], les traits du visage
 - [oyi], entendre - [fouyi], fuir - [kroy], maigre
 - [èn bey], une bosse
- [w] : - [lè wèy], la brioche - [lo wach], le gui mais aussi : vert
 - [lè bway], la lessive
 - [lo tchwau] le cheval - [wéyt], regarde!
 - [awè], aboyer - [mauw], mou

PARTICULARITÉS DANS L'EMPLOI DES CONSONNES

L'articulation des consonnes est la même qu'en français. On note toutefois :

- une insistance particulière sur les finales, notamment le R encore "grasseyé" chez les gens d'un certain âge : [é kor], il court
- la conservation des phonèmes archaïques [tch] et [dj] : [dj'è latchi lo tché ké pichtel da lo bètch], j'ai lâché le chien qui piétine dans la fontaine
- une prédilection pour les associations de consonnes et semi-consonnes : [rwichtlè], piétiner - [rdjagni], ruer - [erchtlé], buisson - [latchréy], freluquet
- notons également que le [d] et le [n] peuvent être redoublés : [é ddjau] il disait, différent de [lo djau] le coq - [nna], non (la négation) que l'on peut comparer à [lo na], le nom.
- le [h] aspiré existe mais il est habituellement facultatif; on dit, par exemple, indifféremment [inn ertcha] ou [in hertcha], pour un lumignon.

Néanmoins, la liaison avec certains voyelles initiales est impossible, preuve d'une survivance du [h] aspiré :

[dé arf], des harpies - [lé ètch], les haches, alors que l'on dit: [dé-z-èbi], des habits.

L'ORIGINE DE QUELQUES MOTS PATOIS

Suzanne ROMINGER-PRUD'HOMME

Sans avoir la prétention de dresser un précis sur l'origine du parler de Labaroche, on peut toutefois souligner la variété des sources et relever quelques termes dérivant du gaulois, du francique ou du germanique, du latin bien sûr, de l'alsacien, de l'allemand et du français moderne, les quelques racines prélatines non celtiques, supposées être à la base de certains lieux-dits (*le Cras, le Breu, le Léman...*) n'étant pas attestées.

Choisissons, pour illustrer chacune de ces origines, quelques termes dont l'étymologie semble vraisemblable, sinon, puisqu'il s'agit d'une langue transmise oralement, véritablement attestée.

LE GAULOIS

Il est tout à fait probable que les Celtes aient occupé la région. Mais ce n'est pas leur langue qui constitue le fond du patois. Elle a été balayée par les invasions successives, non sans laisser quelques traces, comme dans le français et les autres parlers régionaux.

En voici quelques exemples :

[*bètch*], *auge, fontaine* : du radical gaulois *baccus*, récipient (cf le français. *bac* et le néerlandais *bak, auge*).

[*tanè*], *tanner* - [*taney*], *hache pour écorce à tanin* : du gaulois *tann*, *chêne* (on utilisait l'écorce du chêne pour tanner).

[*bès*], *jeune fille* : du gaulois *bach*, *jeune, petit* (cf. ancien français. *bachelor*). On peut le comparer à l'ancien français. *baisselette, baisselle, jeune fille*, au provençal *bagasse*, prostituée et au lombard *bagai, jeune garçon*.

[*brayi*], *salir* : du gaulois *bracu, boue*, qui a également donné, en ancien français., *brayer*.

[*kotch*], *fane, reste de tige ligneuse dans un champ* : peut-être du gaulois *tsukka, souche, tronc d'arbre* (cf. ancien français. *çoche* et l'allemand *Stock*).

LE FRANCIQUE ET LE GERMANIQUE

[*èdji*], *hagis, parcelle de forêt privée* : du francique *hagja, haie, garenne, partie de forêt réservée à la chasse*.

[*bway*], *lessive* : du germanique *bukon* qui a donné en ancien français le verbe *buer*, faire la lessive. Ce verbe n'existe pas dans le patois actuel, sauf au participe passé [*bwè*], *trempe* dont [*bway*] serait le féminin employé substantivement.

[*beti*], *objet sans valeur; bric-à-brac* : du moyen bas-allemand *büte, partage* (cf. l'allemand : *Beute, proie*) qui a fait en français *butin*.

LE LATIN

Beaucoup de mots, issus de cette source commune, ne diffèrent du français que par la prononciation. Mais le patois conserve, en outre, toujours vivants, et tout à fait courants, certains termes devenus archaïques en français moderne, comme : [kwèri], *chercher (quérir)* - [oyi], *entendre (ouïr)* - [tchèr], *tomber (choir)* etc.

Relevons quelques mots d'origine latine, choisis, de préférence parmi ceux qui n'existent pas (ou plus) en français moderne :

[soléy], *grenier* : du latin solarium, *terrasse, balcon, endroit exposé au soleil* (cf. ancien français solier, *étage supérieur; grenier*). Le grenier est, en effet, le lieu où le foin et les graines doivent être entreposés au sec.

[ertcha], *lumignon* : peut-être du latin urceus (diminutif urcedus), *petit vase* et, par extension, *petite lampe en terre cuite* (cf. l'italien orcio, *vase en terre*).

[èzi], *rucher* : vraisemblablement formé à partir de [ez] ou [es], *abeille*, venant de apis, apes. La [mochat] (mot actuel pour désigner l'*abeille*), venue de Lorraine, a détrôné l' [ès] barochaise, mais le terme désignant son habitat a survécu.

[mechtaul], *belette* : du latin mustela (cf. ancien français musteibe - mustoile). Le mot français ("*la petite belle*") a dû évincer l'autre par superstition : on évitait de prononcer le nom de l'animal dont on craignait les dégâts.

[pate], *trou* : du latin pertusus, participe passé de pertundere, *percé, perforé*. Le français avait pertuis, aujourd'hui réservé à la langue technique ou géographique.

[tchalang], *fiancé, amoureux* : du latin calere, *être chaud*. Calere a fait, en a. fr. chaloir et, en patois, un verbe qui a laissé des expressions comme [pauw mé tchau] *ça m'est égal* et [mè tchau kma], *n'importe comment*. Le [tchalang] est donc celui qui montre de l'intérêt pour quelque chose, qui est "chaud" pour une cause (cf. en ancien français du XII^{ème} siècle : chaland = *ami, connaissance*).

[sèrzi], *Bohémien, étranger nomade* : du bas-latin sarracenus, *peuple de l'Arabie et, par extension, Oriental* (cf. ancien français: Sarrasin, Arabe, Turc, Oriental en général).

[èanntchi], *commencer* : du latin iniitiare, *initier; commencer*

[fu], *dehors* : du latin foris, *dehors* (cf. l'italien fuori)

[bon laji], *qui a le temps* et, dans certaines expressions, *qui a le droit de, loisible de* : du latin licere, *être permis* (cf. le français loisir).

[él é bon laji], *il prend tout son temps, il peut bien..., il a belle vie.*

[inn bon laji], *un nonchalant, presque un fainéant.*

L'ALLEMAND ET L'ALSACIEN

La proximité immédiate des Alsaciens dialectophones, le brassage des deux populations au moment des travaux agricoles et les périodes d'occupation allemande ont laissé quelques traces dans la langue. Elle sont parfois bien dissimulées sous la " romanisation " des termes dont la majorité relève du vocabulaire du travail : vendanges et tâches domestiques notamment, qui occupaient régulièrement une main-d'oeuvre barochaise.

Le mot emprunté au voisin ou à l'occupant a parfois conservé un **doublet patois**.

[vaserchtègn], *évier* : de l'allemand Wasserstein, *évier* = [pir d'auv], *pierre d'eau*.

[akè], *piocher* - [lè ak], *la période de récolte des pommes de terre* : de l'allemand (be)hacken et de l'alsacien hocka, *piocher*. Mais ce terme, qui ne relève pas uniquement du vocabulaire des vendanges, pourrait aussi avoir une origine plus lointaine et provenir, comme son équivalent alsacien, du germanique hakko, *crochet* (cf ancien français hoc *crochet, houe*). La *pioche* se dit aussi [lè bék], du latin d'origine gauloise beccus, *bec* ou [lo kretch], du francique krukka, *croc, crochet* et, peut-être, du scandinave krôkr, *crochet*.

[chamlé], *tabouret* : de l'alsacien Schamele (dérivé de l'allemand Schemel), *petit siège*. On dit aussi [sèlat].

[chpaylè], *grapiller les raisins après la récolte* : de l'alsacien speile.

[zlét], *luge* - [zlètè], *luger ou schlitter* (le bois) de l'allemand Schlitten, *traîneau*, et de l'alsacien de la vallée de Munster Schlitt, *traîneau pour descendre le bois*.

[amchtrè], *faire des provisions en cas de pénurie* : de l'alsacien et l'allemand Hamster, *hamster*. Le terme fut employé pour parler des gens de la plaine venant faire des réserves pendant la guerre, par analogie avec le hamster, ce petit animal originaire de la forêt alsacienne du Ried, et qui a coutume de remplir ses bajoues de provisions. Le verbe hamsteru, *accaparer des provisions*, existe en allemand, ainsi que hamstra en alsacien.

[chwaumè], *fréquenter une jeune fille, un garçon* de l'alsacien de la vallée de Munster schwa(m)ma. Les jeunes gens de la vallée avaient autrefois coutume de descendre faire la causette à leur belle, devant sa fenêtre (ou même, d'après une autre version, d'entrer dans sa chambre avec une échelle !). On appelait cela schwa(m)ma. Les jeunes Barochais et les autres welches, qui allaient, semble-t-il, volontiers faire un brin de cour aux Munstériennes rapportèrent l'expression dialectale et l'adoptèrent.

LE FRANÇAIS MODERNE

Le patois est évidemment obligé d'emprunter au français moderne (voire à l'anglais), les termes désignant des inventions récentes ou des choses autrefois inconnues. Comme il l'avait fait pour l'alsacien et l'allemand, il remodèle le mot et lui attribue une terminaison ad hoc.

Ainsi le *train* fut [lo tchè d'fyè] littéralement *le char de fer*; puis [lo tchèmi d'fyè] *le chemin de fer* et enfin [lo trègn], *le train*.

Il y eut [lo fonograf], *le phonographe* et [lè plak do fonograf], *la plaque du phonographe*, il y a maintenant des [tchèyn ifi], *chaînes Hi Fi*...

Quelquefois le vocable se voit amputé, au passage, de sa voyelle initiale; ainsi un *élastique* deviendra [èn lastik] (n. fém.), *une appendicite*, [èn pandisit], et on peut entendre, pour *l'électricité*, [lè ktrisitè] ou même : [lè trisitè].

Quelques termes issus du français commencent à supplanter sérieusement les mots anciens. Par exemple, pour [mtéy], *métier*, on dit aussi [profèsyo], *profession*; [anbara] et [manyèr] sont préférés à [ati], [marway] ou [merlifis], *embarras, manières* et on entend même [lo travay], *le travail* à la place des traditionnels [bzagn], *besogne* ou [auwrèdj], *ouvrage*.

QUELQUES EXPRESSIONS IDIOMATIQUES

Le patois est imagé, souvent savoureux. Nous avons relevé quelques expressions parmi tant d'autres, parfois cocasses ou poétiques

[*fêr dé pachô d'chaul*], (faire des barreaux d'échelle), *aller prier dans la maison d'un mort* (pour l'aider à monter au ciel !)

[*fêr chway laf*] (faire gueule sèche), *avoir soif*

[*dè chway auy*] (de l'eau sèche), *rien que de l'eau à boire !*

[*fêr èn pet hur*] (faire une vilaine hure), *avoir le visage renfrogné.*

[*awou èn pet kyèr*], *avoir mauvaise mine* (cf ancien français chière, du latin *cara*, *visage, tête* qui subsiste, avec glissement de sens dans "faire bonne chère").

[*s'a inn dja pe*] (c'est un joli vilain), *c'est quelqu'un de très laid*, par analogie avec la tournure adverbiale [*él a djatma pe*], *il est joliment laid.*

[*inn monsu d'naur pègn*] (un monsieur de pain noir), *qui vit au-dessus de ses moyens.*

[*lè koray do bon du*] (la ceinture du Bon Dieu), *l'arc-en ciel.*

[*lè koray sèyn Lina*] (la ceinture de Ste Lina), *l'arc-en ciel.*

[*lè déj koray*] (la "ceinture-Dieu"), *l'arc-en-ciel.*

[*lé tchausat dé koukou*] (les chaussettes de coucou), *les primevères.*

[*zgralè bè dé zgrè*], *dégringoler des escaliers*, remarquable par l'allitération en [*zgr*] imitant le bruit de la chute, de même que : [*rir dé gros kakay*], *rire à gorge déployée*, imite les éclats de rire, [*chlapè l'ech*], *claquer la porte*, reproduit le claquement, [*pichtlè da lè wach*], *trépigner dans la flaque*, imite le bruit des pieds qui pataugent...

Beaucoup de mots sont ainsi construits par imitation avec un son ou une image :

[*cheyi*], *siffler* - [*wikè*], *hurler* - [*èn chnawès*], *un aboiement* (sens propre et figuré) – [*chlapotè*], *secouer un liquide*, *clapoter* - [*zonbè*], *vrombir* - [*berzonbè*], *bourdonner, marmonner* - [*piplè*], *piailler* - [*zgròlè*], *faire tomber les fruits d'un arbre* - [*inn zlawda*], *un éclair etc.*

LA SITUATION ACTUELLE DU PARLER WELCHE

Suzanne ROMINGER-PRUD'HOMME

LE DÉCLIN DU PATOIS

Avant la dernière guerre, tout le monde parlait le patois, en même temps qu'un français tout à fait correct, parfois émaillé de termes locaux ou d'archaïsmes; le patois était la langue de tous les jours, le français celle des grandes occasions, puis de l'école. Ajoutons, pendant les périodes d'occupation, l'allemand, obligatoire, souvent écorché et déformé, volontairement ou non.

Les petits Barochais de l'après-guerre eurent, bien sûr, moins de mal que leurs voisins de la plaine - qui n'avaient pratiqué que le dialecte germanique - à reprendre le français à l'école. Mais que pouvait faire un instituteur, même soucieux de conserver le patrimoine culturel, quand il lisait dans une rédaction : "*En rentrant de l'école, je traboutchai (trébuchai) et j'ai tombé dans la wâche (flaque d'eau); l'eau me chtrissa (éclaboussa) tout par en haut des jambes*" (exemple authentique), sinon interdire le patois dans la cour de récréation ? C'est ainsi que les jeunes, peu à peu, perdirent l'habitude d'utiliser entre eux ce qui était encore leur langue maternelle, et la réservèrent à la famille, aux histoires drôles, ou pour se singulariser face aux "étrangers" (et se moquer d'eux impunément...).

Puis vint la télévision qui, imperceptiblement, uniformisa la langue et mit fin aux "*lour*", ces joyeuses soirées entre voisins où l'on chantait, dansait, mangeait et racontait, en patois bien sûr, des histoires du temps passé ([*do vi ta*], *du vieux temps*.)

L'arrivée massive de touristes et de nouveaux résidents accentua encore l'abandon du patois. Seuls les gens de plus de quarante-cinquante ans le pratiquaient encore régulièrement.

L'ACADÉMIE PATOISE DE LABAROCHE

En 1977 un petit groupe de Barochais, dont les plus jeunes n'avaient pas vingt ans, décidèrent de conjurer la décadence du patois et de rédiger un lexique. Les quelques 7 000 mots recensés furent transcrits en orthographe plus ou moins phonétique, et en A.P.I, afin d'en faciliter la lecture. Une deuxième partie de l'ouvrage fut consacrée à la traduction du français en patois.

En 1985 sortait le "Lexique de Patois Welche" qui fut réédité en 1987.

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON DE LAPOUTROIE – VAL D'ORBEY

La Société d'histoire est très soucieuse de la préservation du parler de la vallée. Dans le bulletin figurent régulièrement des articles en patois (avec traduction, bien sûr !) rédigés par les patoisants du groupe.

Ceux-ci, originaires de différents villages du canton, se réunissent régulièrement pour essayer de regrouper, par thèmes, les mots et expressions du patois, avec les nuances et les particularités des différents villages.

Les “Pal dé Lour”, joyeuses soirées qui se tenaient successivement dans différents villages, où l’on chantait, racontait des “gaugattes” (*histoires drôles*) et jouait des saynètes en patois ont, pendant un certain temps, regroupé les patoisants de la région mais sont actuellement interrompus, les “anciens” souhaitant que les jeunes prennent la relève et se mettent sérieusement au patois !

En 1983, Maurice HERMANN a rédigé le “Glossaire du patois d’Orbey” (épuisé). En 1998, la Société d’Histoire a repris et enrichi l’idée : elle a édité le “Glossaire thématique du parler welche” (épuisé). Autour des grands thèmes de la nature et de la vie, l’ouvrage présente des termes, des expressions et les met en situation dans des phrases.

LANGUE ET CULTURE RÉGIONALES

Le Collège Martelot, à Orbey, dans le cadre de son option “Langue et Culture Régionales” a dispensé, pendant plusieurs années, des “cours” de patois. Il peut également être d’un grand secours pour essayer d’intéresser les jeunes à cette langue qui fut celle de leurs (grands-) pères.

INITIATIVES PERSONNELLES

Certains donnent l’exemple : **Jean-François et Gérard Million**, de l’Académie Patoise de Labaroche, s’adonnent discrètement à la poésie patoise (Fables de La Fontaine et d’autres légendes, comme “le Géant du Hohnack” déjà mise en vers patois par J. François).

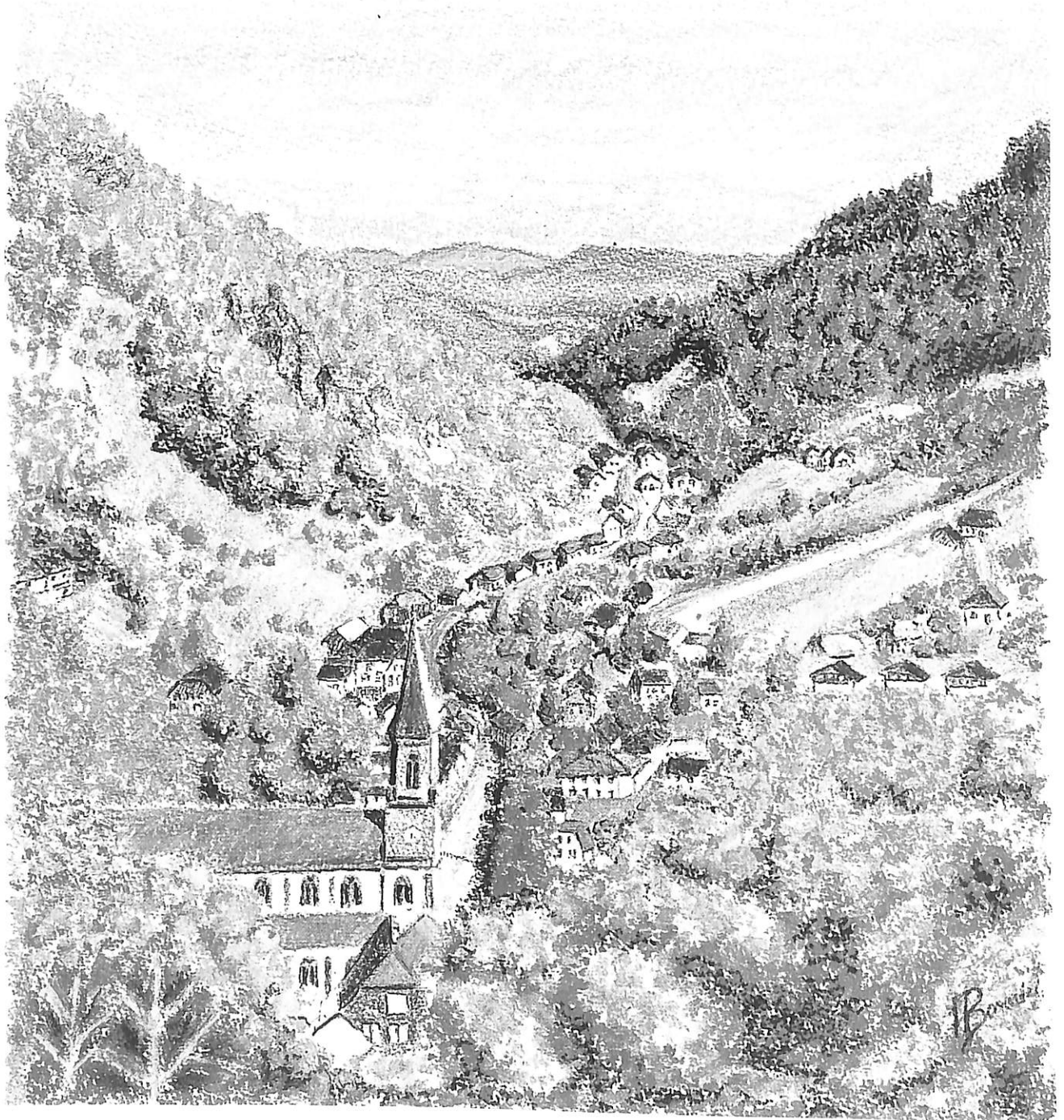
Il y a aussi d’incontestables talents de comédiens et de cinéastes amateurs qui sommeillent et qu’il faudrait exploiter pour la postérité...

Car le patois du Val d’Orbey et de Labaroche est véritablement un “*chef-d’oeuvre en péril*”, non pas une vulgaire déformation du français à l’usage de quelques montagnards arriérés (comme l’ont quelquefois prétendu nos voisins “d’en-bas”), *mais “une langue à part entière, qui remonte à la fragmentation du gallo-roman, une langue structurée, précise et nuancée, qu’il serait dommage de laisser mourir”* (Mme. Claire FONDET, maître de conférence à l’Université de Bourgogne, qui a dirigé mon mémoire de maîtrise “*Un Village accroché à sa Langue*”).

- *Les quatre articles de Madame Suzanne ROMINGER-PRUD’HOMME sont extraits de son mémoire “Un village accroché à sa langue. Essai de dialectologie sur le parler de Labaroche” paru en 1992.*

LE PATOIS DU BONHOMME D'APRES UNE ENQUÊTE DE 1887

Wulf MÜLLER



Le Bonhomme – Pastel de Henri BARADEL

LE PATOIS DU BONHOMME

Les patois ont intéressé de tout temps les curieux et les chercheurs . Mais ce n'est qu'au XVIII^{ème} siècle qu'on a commencé à confectionner des listes de mots dialectaux. Nous trouvons par exemple dans la célèbre "Alsatia diplomatica" de Schoepflin, de 1751, un premier essai sur un patois roman de l'Alsace, celui de la Trouée de Belfort ⁷.

Bien plus riche est le glossaire du Ban de la Roche du non moins célèbre J.J. Oberlin, imprimé à Strasbourg en 1775 ⁸. Il s'étale en effet sur plus d'une centaine de pages, d'une remarquable précision.

Le Val d'Orbey devra d'ailleurs attendre jusqu'en 1876 avant de voir une première esquisse lexicale, assez sommaire il est vrai, mais précieuse à cause de son âge ⁹.

L'idée de demander un mot patois dans différents villages et de le mettre sur une seule et même carte n'est venue aux chercheurs qu'à la fin du XIX^{ème} siècle. Le résultat permet de bien mettre en évidence les différences dialectales à l'intérieur d'un domaine donné.

Les atlas linguistiques ainsi créés ont été inventés simultanément en Allemagne et en France. Dès 1880 paraissait à Paris le "Petit atlas phonétique du Valais roman" de Jules Gilliéron. En 1881, Georg Wenker publiait à Strasbourg les premières cartes de son atlas allemand ¹⁰, d'abord limité au nord de l'Allemagne.

C'est à partir de 1887 que Wenker étendait son enquête au sud du pays dont faisait partie alors l'Alsace-Lorraine. C'est ainsi qu'une liste imprimée, assez importante, de mots et surtout de phrases aboutissait sur les bureaux des instituteurs de village.

Grâce à cette entreprise de grande envergure, nous disposons aujourd'hui d'une documentation de première importance sur les patois du Val d'Orbey. Il faut savoir que Wenker ne se limitait pas aux dialectes allemands, mais faisait transcrire tous les parlers du Reich.

Les originaux des feuilles remplies par les instituteurs des cinq communes welches sont déposés aux archives de l'Atlas linguistique allemand à Marbourg. Et c'est à celles-ci que nous devons l'établissement des photocopies de l'enquête.

7) Comme on sait, la région de Belfort faisait partie de l'Alsace jusqu'en 1870. – L'essai de Schoepflin ne comprend à vrai dire qu'une page (I, p. 97), totalisant 46 mots.

8) "Essai sur le patois lorrain des environs du comté du Ban de la Roche, fief royal d'Alsace" (p. 168-270).

9) Henri Lahm, "Le patois de la Baroche (Val d'Orbey)". Dans les "Romanische Forschungen" de Strasbourg, 2 (1875-77), p. 61-98.

10) "Sprachatlas von Nord – und Mitteldeutschland...."

AU BONHOMME, L'ENQUÊTE A ÉTÉ MENÉE
PAR L'INSTITUTEUR JEAN-BAPTISTE DÉMOULIN.

Il est clair que les enseignants de l'époque n'étaient nullement des linguistes et qu'ils transcrivaient le patois avec les moyens du bord. Celui du Bonhomme, Jean-Baptiste Démoulin, originaire de Fréland, ne s'est pas trop mal tiré d'affaire et même avec bravoure est-on tenté de dire.

Dans cet article, nous avons gardé la transcription de l'instituteur, et non pas la transcription normalisée habituelle.

Nous lisons dans l'intitulé que le *Schulort*, le lieu de l'école, s'appelle *Diedolshausen* (*Bonhomme*) situé dans l'*Ober-Elsass*, en Haute Alsace, *Staat Elsass-Lothringen*, dans l'Etat d'Alsace-Lorraine. Sous le n° 10, Démoulin indique comme nom patois de l'endroit *Bonhamme*, et il traduit la phrase "il habite à" par *é dmourr o Bonhamme*.

Commence alors une petite liste de mots transcrite ci-après. Les voyelles longues (et fermées) sont marquées par le caractère gras : *tcho*, *paneur*, *prune*, *dimondje*, etc.. Les nasales incomplètes sont indiquées par *ng* : *beurlang*, *niang*, *lingdi*, *in* note l'*i* nasal : *kingze*, *cingquante*.

Chaud : <i>tcho</i> , <i>beurlang</i>	Il pousse : <i>é cra</i> , <i>é pousse</i>	Mardi : <i>madi</i>
Non : <i>no</i> , <i>niang</i>	Balai : <i>paneur</i>	Mercredi : <i>meurquedi</i>
Bleu : <i>bleu</i>	Prune : <i>prune</i>	Jeudi : <i>djudi</i>
Gris : <i>gri</i>	Lettre : <i>latte</i>	Vendredi : <i>vardi</i>
Piocher : <i>piochi</i> , <i>hakè</i>	Cour : <i>cour</i> , <i>hof</i>	Samedi : <i>samdi</i>
Main : <i>main</i>	Jeune : <i>djènnè</i>	Onze : <i>onze</i>
Chanvre : <i>tchimbe</i>	Courbe : <i>piaïï</i> , <i>è queurtcha</i>	Quinze : <i>kingze</i>
Heaume : <i>casque</i>	Dimanche : <i>dimondje</i>	Seize : <i>soze</i>
Lin : <i>li</i>	Lundi : <i>lingdi</i>	Cinquante : <i>cingquante</i>

Sur le plan lexical, certains mots demandent un commentaire. Le genre des substantifs n'est malheureusement pas indiqué et il faut ouvrir les glossaires vosgiens pour comprendre que *paneur* "balai" doit être un féminin.

Niang "non" n'a pas encore été relevé dans la lexicographie du Val d'Orbey, mais le mot est connu un peu partout en Lorraine, même si son emploi se limite à des circonstances précises¹¹. On remarque deux emprunts au germanique – *hakè* "piocher" et *hof* "cour" - dont le second manque dans les glossaires du Val d'Orbey. *Hof* ne figure même pas dans le travail très spécialisé de Eisemann sur les germanismes du canton de Lapoutroie¹².

Piaïï "courbe" correspond au français *plié*, *è queurtcha* à *en crochet*. – Les emprunts à la langue nationale ne sont pas nombreux : *casque* n'a pas d'équivalent en patois et *piochi* n'est que légèrement adapté à la phonétique patoise. – Avec *li* "lin", on semble atteindre une étape antérieure à celle représentée par l'actuel *lin* : les patois locaux dénasalisaient encore plus systématiquement qu'aujourd'hui.

11) Tutoiement de l'interlocuteur.

12) Karl Erwin Eisemann. "Das alemannische Lehngut in der ostfranzösischen Mundart von Schnierlach (Lapoutroie) in den Vogesen". Leipzig – Paris 1939.

Schulort: <i>Douaumont</i>	Ober-, Bezirksamt etc.: <i>Ober-Offenbach</i>	Regierungs-Bezirk etc.: <i>Ober-Offenbach</i>	Staat: <i>Frankreich & Lotharingen</i>
Name des Lehrers <i>J. H. Demaulain</i>	Geburtsort des Lehrers im Ober-, Bezirksamt etc., Staat <i>Freiland (Worbach) Ober-Offenbach</i>		

Fragen.

- Geschah die Uebersetzung durch Schüler oder durch den Lehrer? — *Jauch von Lehrer*
- In welchen von den mundartlichen Wörtern für 1. biegen, 2. tragen, 3. fragen, 4. legen, 5. Siegel, 6. Angel, 7. sorgen, 8. folgen, 9. Schlag, 10. Berg, 11. Weg, 12. fertig, 13. ruhig lautet das g wie das g in gut, ganz (in Nr.), in welchen wie eine Art leises th? (in Nr.)
- Ist ein deutlicher Unterschied zwischen dem g in Siegel, Augen, fragen und dem g in Siegel, kriegen, biegen, zeigen, oder sind diese g sämtlich in der Aussprache fast gleich?
- Lautet st, sp in den mundartlichen Wörtern für fasten, Brustkasten, fest, Mist, Peß, Kaspar wie scht, schp oder wie ht, hp?
- In welchen von den mundartlichen Wörtern für 1. Siegel, 2. gestrichen, 3. brechen, 4. flehen, 5. nicht, 6. recht, 7. Wäde, 8. es wächst, 9. kriechen, 10. riechen, 11. Milch, 12. Kirche, 13. lachen, 14. suchen lautet das th genau so wie in Buch, ge-
brochen, gebrochen? (in Nr.)
- Wird das r in roth, rund mit der Zungenspitze oder hinten im Munde gebildet?
- Unterscheiden die Schüler von selbst oder erst, nachdem sie ausdrücklich darauf aufmerksam gemacht worden sind, folgende Laute:
 - a. g und th in zeigen und Zeihen, von selbst? nein?
 - b. j und h in reihen und reihen, von selbst? nein?
 - c. dr und tr in brechen, drüber und treten, trauen, von selbst? nein?
 - d. gr und tr in Greiß und Treiß, von selbst? nein?
- Ist in Ihrem Schulorte eine nichtdeutsche Volkssprache üblich? und welche? und wie stellt sich etwa das Zahlenverhältnis zwischen den von Haus aus Deutschsprechenden und den Nicht-Deutschsprechenden? (1)
- Haben die Einwohner Ihres Schulorts noch eine ausgeprägte Volkstracht? (kurze Beschreibung wäre erwünscht).
 - a. die Männer? *non*
 - b. die Frauen? *non*

(1) Patois et français. — (2) Tous les habitants parlent patois et français, à l'exception des Douaniers et gendarmes. —

- Wie lautet der Name des Schulorts in dortiger Mundart? und zwar
- a. alleinstehend = *Bonhamme*
 - b. in dem Satze: er wohnt in . . . = *é Douaumont Bonhamme*
- Wie lauten in Ihrem Schulorte folgende Wörter:

heiß = *tché, boulang.*
 nein = *no, niang.*
 blau = *bleu.*
 grau = *gri*
 hauen = *pioché, habé.*
 Hand = *main*
 Gans = *tchimbe*
 Helm = *casque*
 Flachs = *li*
 er wächst = *é cra, -é pousse.*
 Bejen = *pänew*
 Pflanzen = *piéne.*
 Brief = *lette*
 Hof = *cour, hof*

30400

jung = *jeune.*
 krumm = *piéti, é quantebe,*
 Sonntag = *Dimanche.*
 Montag = *lingch.*
 Dienstag = *madi*
 Mittwoch = *meurguedi.*
 Donnerstag = *jeudi.*
 Freitag = *vendi.*
 Samstag = *samedi.*
 elf = *onze.*
 fünfzehn = *kingze.*
 sechszehn = *soze.*
 fünfzig = *cingquante.*

Alle sonstigen Notizen über besondere Eigentümlichkeiten in Sitte, Hausanlage, Lebensgewohnheiten u. s. w. sind sehr willkommen. Immer aber bleibt die Uebersetzung, dann die obigen Fragen die Hauptsache, auf die es ankommt! — Sollte in Ihrem Schulorte eine deutsche Mundart gar nicht ortsüblich sein, so bitte ich, die Sätzchen in die ortsübliche fremde Sprache durch Eingeborne übersetzen zu lassen. —

LES PHRASES TRADUITES EN PATOIS

On demandait aux enseignants du Reich guillaumien de remplir une liste de mots et de traduire depuis l'allemand une quarantaine de phrases très sophistiquées dans la langue de l'endroit de leur école.

Nous commencerons par rendre en français ces phrases, conçues d'abord en allemand par le dialectologue Wenker, en les faisant suivre immédiatement de leur équivalent welche. Ce n'est que pour la première phrase que nous donnerons la version originale en allemand.

- 1° *Im Winter fliegen die trockenen Blätter in der Luft herum.*
En hiver, les feuilles sèches voltigent dans l'air.
È l'euviè lé satsche fouïatte volo è l'air.
- 2° *Il va cesser (il cessera bientôt) de neiger, et après le temps s'améliorera.*
É hongtré tong de nadgi, èpré é varé do mouïou ta dsu z'ing novéi.
- 3° *Va mettre du charbon dans le fourneau pour que le lait commence à bouillir (cuire).*
Botte do tcharbo d'da lo fonéi, po que lo laicéi èhanntcheuss toou è queur.
- 4° *Le bon vieillard a glissé sur la glace avec son cheval et il est tombé dans l'eau glaciale.*
Lo bong vie amme é schoï èvo lo tchouo d'su lè guière èce é tcheuï da lè frode auve.
- 5° *Il est mort il y a quatre ou six semaines.*
Él ie quouète ou scheuï smaine qu'él a mouo.
- 6° *Le feu trop fort, les gâteaux sont tout noirs en-dessous.*
Lo feuï iroou tro fouau, lé tate so dja to nore beurlaï o dzo.
- 7° *Il mange les œufs toujours sans sel et sans poivre.*
É mindje léz ue toucou s'na so è s'na pouèvre.
- 8° *Les pieds me font mal, je crois que je les ai maltraités.*
Lé pie me féio mo, dje crè dje lés è ècrèzè.
- 9° *J'ai été voir la femme en question et je lui ai dit ; elle a répondu qu'elle allait le dire aussi à sa fille.*
Djè stu ètchie lè famme è dje li è dit sla, é èl é dit, qu'èl lo diro aussi è sè féi.
- 10° *Je ne veux plus le faire de nouveau !*
Dje vue aussi ne pu jamais faire çla !
- 11° *Je vais te donner un coup de cuiller (avec ma cuiller de pot) sur les oreilles, singe que tu es !*
J'te schlagrè to d'suite èvo d'mè couïe d'pot dsu lés araïe, singe que t'a !
- 12° *Où vas-tu ? (où que tu vas ?) Est-ce que nous devons aller avec toi ?*
Èvou q'tè vé, fa-t-éi n'allè èvo ti ?
- 13° *Ce sont des temps mauvais !*
Ça dés ma ta !
- 14° *Mon cher enfant, reste ici en bas, les méchantes oies te tueraient*
Mo chère èfan, d'mourr bè-toci, lé mage oïe te touerane.
- 15° *Tu as travaillé le mieux à l'école aujourd'hui et tu as été sage, tu peux (oses) partir à la maison plus tôt que les autres.*
Té lo me ètudie èneuïe è t'èstu sèdje, t'ouuze n'allè pu toou è lè maujo comme lés aut.

16° *Tu n'es pas encore assez grand pour boire une bouteille de vin, tu devrais d'abord un peu croître et grandir.*

Te n'a co mi grand èssè po **bourre** ène botaïe d'vi, te dro d'abord co ène caï crache è devni pu **grand**.

17° *Va-t-en et aie la bonté de dire à ta sœur qu'elle devrait terminer de coudre et de broser proprement les vêtements de votre mère.*

Vé-tè, èss **o** lè bongtè de dirr è tè **sue** qu'elle dro ècheuïvi de couze è de breuchtlè proproma lé rouube de vott mère.

18° *Si tu l'avais connu ! ça se serait passé autrement et ça aurait mieux valu pour lui.*

Se t'l'avou knu ! ça sèro pessè **auteurma**, è ça zèro me valu po lu.

19° *Qui m'a volé ma corbeille de viande ?*

Kiass que mé volè mo boschtèi de tcha ?

20° *Il a fait semblant qu'ils l'avaient fait venir (assuré) pour battre le blé ; mais ils l'ont fait eux-mêmes.*

É l'é fait comme s'é l'avounn èchuri po bètt ; mais é l'o fait cela zoou-mome.

La graphie choisie par Démoulin est immédiatement accessible. Il est vrai qu'il lui arrive d'employer parfois le trigraphe allemand *sch* pour *ch* français : 4 *schoï* = choïi "glissé", 5 *scheuï* = cheuy "six", 19 *boschtèi* "panier". Mais on trouve aussi *ch* dans 14 *chèr* "cher", 20 *èchuri* "assuré". L'affriquée sourde est presque uniformément rendue par *tch* : 3 *tcharbo* "charbon", 4 *tchouo* "cheval", 19 *tcha* "viande". Ce n'est que deux fois que Démoulin utilise la graphie *tsch* calquée sur l'allemand : 1 *satsche* = satch "sèches". Le tréma placé sur *i* après voyelle indique souvent la demi-voyelle : 1 *fouïatte* = foyat "feuilles", 2 *mouïou* = mouyou "meilleur", 3 *fonèi* = fonéy "fourneau", *laicèi* = lèséy "lait".

Dans le lexique, on remarquera 12 *evou* "où ?" connu aussi à Fraize (Vosges)¹³ et 17 *breuchtlè* "brosser", mot typique de Fréland d'où était originaire notre instituteur¹⁴. 17 "achever" se dit *èséyvi* à Labaroche et *èchèyvi* à Orbey ; Desmoulin note *ècheuïvi* pour le Bonhomme.

Pour la conjonction *et*, nous avons pu observer la dernière fois déjà, à côté de 9 è une variante en *-s* : 4 *èce*, et maintenant 17 *èss*. Cf. 15 et 16 è.

Le son *ch* est noté le plus souvent *ch*, rarement *sch* (cf. 11 *schlagrè*, 19 *boschtèi*). La séparation des mots n'est pas toujours respectée. Ainsi, on analysera 12 *tè vé* en "tu en vas", 13 *ça* en "c'est", 15 *èstu* en "as été", 17 *vé-tè* en "va-t-en", 15 *té* en "tu as", 18 *sèro*, *zèro* en "se + aurait", 19 *kiass que mé volè* en "qui est-ce qui m'a volé". D'autre part, on lira en un mot 12 et 15 *n'allè* "aller", 20 *él* "il".

A noter la richesse de la morphologie. Le conditionnel est bien représenté avec 16 et 17 *dro* "devrais/-t", 14 *touerane* "tueraient". Les auxiliaires aussi : 17 **o** "aie", 18 *èro* "aurait", 20 *avounn* "avait", 20 *zoou* "eux" correspond à *row*, plus répandu au Val d'Orbey, les deux formes coexistent d'ailleurs à Lapoutroie¹⁵.

13) E. Mathis, "Lexique du patois de la Haute-Meurthe", dans : Bulletin de la Société philomatique vosgienne 57 (1931), p. 60 : évou.

14) "Atlas linguistique de la Lorraine romane", vol. 1 Paris 1979, carte 258.

15) Cf. Séraphin Simon, "Grammaire du patois wallon de la Poutroye (Schnierlach), Haute Alsace", Paris-Strasbourg 1900, p. 125-126.

Plus délicat est le problème de la diphtongue aou/ouu. Démoulin la note généralement par *oou* : 3 et 15 *toou* “tôt, bientôt”, 6 *iroou* “était”, 15 *oouze* “oses”, 17 *rooube* “robe”. Nous trouvons cependant deux fois *ong* dans la phrase n° 2 : *hongtré* “cessera” et *tong* “bientôt”.

C'est là l'indice indubitable de la présence d'une nasale, nasale qui doit représenter une prononciation vieillie ou alors locale. Il est troublant de constater la même graphie *ong* (justement *hongtré* et *tong*) dans la phrase n° 2 de la feuille de l'instituteur de Fréland, J. Ernst originaire de Strasbourg et donc germanophone. Il a dû y avoir des contacts entre les deux enseignants lorsque le questionnaire fut rempli en 1887.

L'Atlas linguistique de la Lorraine romane enregistre cette nasale à plusieurs reprises à Fréland. On peut dès lors se demander si Démoulin n'a pas transféré un trait de son parler natal à celui du Bonhomme, lieu de son travail.

C 6 Diedolshausen		K-U
30409		440 810
<p>1. È l'anné le stoch. g'nicatt volo è l'air.</p> <p>2. È hongtré tong de madgi, èpié è vâré do mouïou la d'ou g'ing noïé.</p> <p>3. Abotte. Do téharbo d'da. lo foné, po que la bricié charntcheuss trou è queut.</p> <p>4. Lo bong vie amme è schôé ovo lo téhoué. D'ou le guïce. ice è lehoué da le froé avec.</p> <p>5. Èl ie quorité ou schoué smaine qu'il a moué.</p> <p>6. Lo feué troué trop fouau; le tête so d'ja te more baurlé è d'zo.</p> <p>7. È minggi les ie touéou s'na. so è a na pouéou.</p> <p>8. Le pie mo. féis mō, d'je. crī, d'je. les œ è icrigé.</p> <p>9. D'jeste itchie le famme è d'je. le è dit sla, è él. xic dit, qu'él. lo dirō aussi è se féi.</p> <p>10. D'je. vue aussi ne pu jamais faire sla!</p> <p style="text-align: center;">au Florsch abgefragt 1887 88</p>		
Die 40 Sätze des Deutschen Sprachatlas Marburg (Labn)		
<p>1. Im Winter fliegen die trockenen Blätter in der Luft herum.</p> <p>2. Es hört gleich auf zu schneien, dann wird das Wetter wieder besser.</p> <p>3. Zu Aebien in den Dien, doch die Milch bald an zu kochen jängt.</p> <p>4. Der gute alte Mann ist mit dem Pferde durchs Eis gebrochen und in das kalte Wasser gefallen.</p> <p>5. Er ist vor vier oder sechs Wochen gestorben.</p> <p>6. Das Feuer war zu stark, die Kichen sind ja unten ganz schwarz gebrannt.</p> <p>7. Er isst die Eier immer ohne Salz und Pfeffer.</p> <p>8. Die Nütze tun mir weh, ich glaube, ich habe sie durchgelaufen.</p> <p>9. Ich bin bei der Frau gewesen und habe es ihr gesagt, und sie sagte, sie wollte es auch ihrer Tochter sagen.</p> <p>10. Ich will es auch nicht mehr wieder tun.</p>		

L'enquête de 1887 fac-similé, dans Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, n° 15, 1996 page 88

Notons encore que la lettre *h* représente parfois un son réellement prononcé, ainsi dans le mot *hongtré* “cessera” (voir ci-dessous) et, peut-être, dans 3 *èhanntcheuss* “commence (subj.)”. Il est vrai que les deux mots se prononcent sans *h* à présent et que Horning a déjà entendu *èanntchi* à Labaroche au début du siècle auprès des jeunes¹⁶.

Parfois, notre enseignant écrit en un mot des séquences sans les analyser. 9 *djè stu* (ou *djèstu* ?) devrait au fait s’orthographier *dj’è stu* “j’ai été”, 15 *t’èstu* correspond à “tu as été”.

Il faut admirer la sûreté de Démoulin dans le maniement du patois. Il rend ainsi 2 “le temps s’améliorera” par *é varé do mouïou ta* “il viendra du meilleur temps”. Ou bien les “gâteaux tout noirs” deviennent des *tate to nore beurlai* “tout noirs brûlés”. 2 *dsu z’ing novéi* doit correspondre à une locution “dessus un nouveau” = “de nouveau”.

L’adjectif est correctement mis devant le substantif, d’après les règles grammaticales du patois. 1 *lé satsche fouïatte* “les feuilles sèches”, 4 *lè frode auve* “l’eau froide”, 9 *ètchiè* correspond à “à chez” : *ètchiè lè femme* “chez la femme”. Du reste, Démoulin prit quelques libertés avec le texte d’origine. 4 “s’est enfoncé à travers la glace” est rendu par “a glissé sur la glace”. Wenker avait certainement imaginé un lac des plaines du nord de l’Allemagne pris par la glace sans penser aux pays montagnards du sud de l’empire.

On peut encore s’étonner de la richesse lexicale du patois du Val d’Orbey dont certains mots n’ont toujours pas trouvé d’explication scientifique. Ainsi le verbe *schoï* “glisser” (cf. phrase n° 4) et ses variantes était connu dans pratiquement tous les patois de Lorraine, depuis la Meuse jusqu’aux confins de la Franche-Comté, à l’exception toutefois de la Lorraine belge (Gaume). Il est déjà attesté dans le fameux psautier lorrain du XIV^{ème} siècle, sous la graphie *xaullant* “glissant”. Mis à part un essai méritoire mais malheureux de l’éminent dialectologue strasbourgeois Adolf Horning, personne n’a osé jusqu’à présent avancer la moindre théorie quant à sa provenance. C’est ainsi que ce type lexical a fini par aboutir dans les éléments d’origine inconnue du volumineux *Französisches etymologisches Wörterbuch* (FEW, vol. 21, p. 352).

Haoutè/hooutè “cesser”, par contre, est un des nombreux éléments germaniques du parler local (cf. phrase n° 1). Prononcé *awtè/owtè* de nos jours, il représente en effet l’allemand *halten* “arrêter”. Si son aire est moins étendue que celle de *choyi*, il couvre tout de même une large bande de territoires le long de la limite des langues, depuis la Meurthe-et-Moselle jusque dans la région de Remiremont (FEW, vol. 16, p. 135).

Le problème de *èhanntchi* “commencer” est bien plus délicat (cf. phrase n° 3) Il paraît remonter à un verbe qui signifie “attaquer franchement, empoigner” à Uriménil (Vosges), “appréhender au corps, saisir fortement” dans la Meuse. *Èhontchè* “commencer” est bien implanté dans le sud des Vosges. Il pourrait en dernière analyse s’agir d’un parent de hanche et correspondre à un type **enhancher*. Enfin le type *laïcèi* “lait” (phrase n° 3) remonte au latin vulgaire **lacticellu*, diminutif du latin classique *lac/lactem* “lait”. Il est largement répandu dans l’est du domaine francophone, du wallon jusqu’en Savoie en passant par la Suisse romande (FEW, vol. 5, p. 113).

16) Adolf Horning. *Glossare der romanischen Mundarten von Zell (La Baroche) und Schönenberg im Breuschtal (Belmont) in den Vogesen, Halle/Saale 1916*, p. 20. Les vieux disaient encore *channtchi* à l’époque.

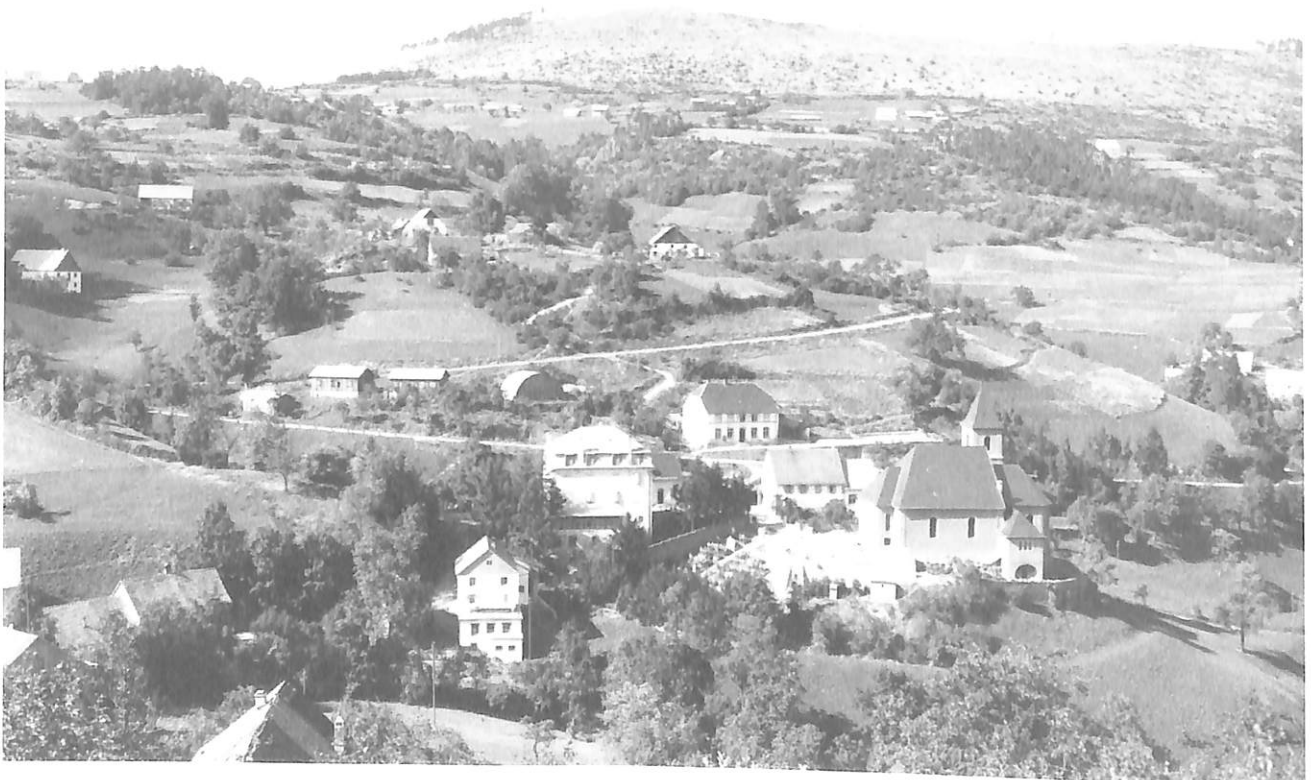
QUELQUES NUANCES DU PARLER D'UN VILLAGE A L'AUTRE

Gaby BAUMANN, Agnès THIRIET
Henri BARADEL, Maurice HERMANN,
Henri PETITDEMANGE

C'est bien un même patois que l'on peut entendre dans les diverses communes de ce Pays welche. D'un village à l'autre, entre anciens du moins, on communique sans problème dans ce langage du terroir. Et pourtant le patoisant de Lapoutroie ne manquera pas, dans une conversation avec, par exemple, quelqu'un de l'au-delà du Faudé de remarquer que son vis-à-vis n'est pas de son village.

Peu de chose, un mot, une tournure moins habituelle chez lui ou simplement une intonation particulière de telle fin de mot lui suffiront, presque à coup sûr, pour situer son interlocuteur.

Formant un groupe de cinq patoisants du canton, nous nous sommes appliqués à préciser quelques unes de ces différences. Pour cette étude comparative, nous avons établi des tableaux mettant en regard les formes différentes de chaque mot.



Basse-Baroche, l'église St Michel est reconstruite, la forêt du Cras a été détruite par le feu – Photo noir et blanc vers 1950 – Photothèque KUSTER – Kaysersberg

Commençons par une série de mots précédés ou non, selon les localités, d'un h aspiré, d'ailleurs plus ou moins prononcé.

	Labaroche	Orbey – Lapoutroie	Fréland – Le Bonhomme
Haut	- au (adj)	- hau	- hau
Cesser	- awtè (v.)	- (h) awtè	- hawtè
Ebouriffé	- ersi (adj.)	- hersi	- hersi
Cri	- aupès (n.f.)	- haupès	- haupès
Bourgeoisie	- autas (n.f.)	- (h) autas	- hautas
Somnoler	- oklè (v.)	- (h) oklè	- hoklè
Appeler	- etchi (v.)	- hetchi	- hetchi
Avoir la nausée	- utè (v.)	- (h) utè	- hutè
Pis de vache	- and (n.m.)	- hand	- hand
Aboyer	- (h) awè (v.)	- hawè	- hawè

Sauf à Labaroche où il tend à s'estomper, cet *h* est assez nettement perceptible ailleurs, surtout à Fréland. En tous cas, même imperceptible à l'oreille, il persiste dans le subconscient en refusant la liaison avec la consonne finale du mot précédent (ex. : è làtche dè (z) **haupès**). Voir S. Rominger, Essai ... p. 41.

Voici une autre série de mots se terminant avec des voyelles différentes d'abord *i* ou *é*, voyelles fermées très voisines, puis des mots avec des voyelles finales ou intermédiaires, différentes et parfois diphtonguées.

	Labaroche	Orbey – Lapoutroie	Fréland – Le Bonhomme
Baratte	- lo vesli	- veslè	- vesli
Eau-de-vie	- lo brantvi	- brantvè	- brantvi
Moulin	- lo moli	- molé	- moli
Poussin	- lo pisi	- pisé	- pisi
Nid	- lo nu	- ni	- ni
Dîner	- lo dedju	- dedje	- dedju
Porter	- potè (v.)	- poutè	- poutè
Renverser	- kiboulè (v.)	- kaboulè	- kiboulè
Bouder	- chnorè (v.)	- chnorè	- chnorè
Perdre	- ped (v.)	- pièd	- pièd
Corbeille	- lè tcharpeñ	- tcharpin	- tchèrpèy
Non	- na ou nna	- nyan	- nyan
Bois de cendrier	- bow d'fyeri	- bow d'furi (O.) laméy	- bow d'furi

Nous passons aux différentes consonantiques. D'abord quelques mots monosyllabiques avec la voyelle *o* appuyée qui reste pure à Labaroche mais, ailleurs, est modulée et renforcée plus ou moins par la mi-consonne sourde *w*.

	Labaroche	Orbey – Lapoutroie	Fréland – Le Bonhomme
Mort (le, la)	- lo, lè mo	- mwo	- mwo
Force	- lè foch	- lè fwoch	- lè fwoch
Corde	- lè kod	- kwod	- kwod
Mordre	- mod (v.)	- mwod	- mwod
Fort	- fo (adj.)	- fwo	- fwo
Gros, grosse	- gro, gros	- gwo, gwos	- gwo, gwos

Orbey,
vue au dessus de l'église
St-Urbain
Photo noir et blanc
Photothèque KUSTER
Kaysersberg



Lapoutroie,
Photo noir et blanc
Photothèque KUSTER
Kaysersberg.



Puis quelques mots qui se signalent par des **variations consonantiques** plus ou moins marquées :

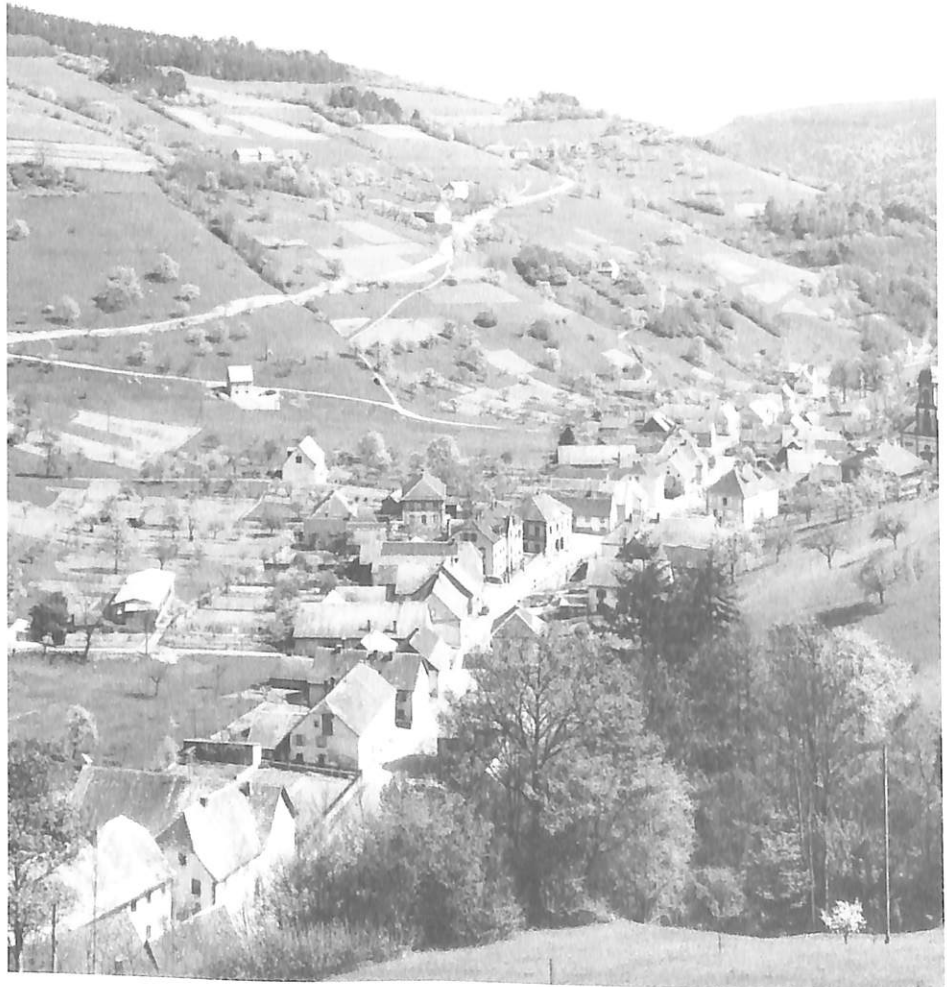
	Labaroche	Orbey – Lapoutroie	Fréland – Le Bonhomme
Foin	- lo, fong	- fon	- fon
Saindoux	- lo rlu	- ru	- ru
Menuisier	- lo muzi	- mnuzi	- mnuzi
Menuiserie	- lè muzri	- mnuzri	- mnuzri
Vide	- vey (adj.)	- veyd	- veyd
Dynamique	- ramlik (adj.)	- ramnik	- ramlik
Etrangler	- chtragni (v.)	- chtrani	- chtrangi
Clouer	- bretchi (v.)	- bretchi	- bertchi
Ecraser	- tfratchi (v.)	- fratchi	- fratchi

Nous avons relevé jusqu'à présent des variations vocaliques (voyelles) puis consonantiques (consonnes) sur des mots communs aux cinq communes. Mais il existe une catégorie de particularités plus étonnantes dans les variantes de notre vocabulaire. Ce sont ces **mots utilisés exclusivement dans tel ou tel village** alors que le reste du canton a, pour une même signification, un terme courant complètement différent. Voici quelques exemples :

	Labaroche	Orbey – Lapoutroie	Fréland – Le Bonhomme
Il tonne	- è rous	- è tén	- è tén
Fâcher	- korsî	- fatchi	- fatchi
Bégayer	- bègnè	- bègnè	- jèglè
Bègue	- bègna	- bègna	- jègla
La crème	- lo sèyndjo	- lo sèndjo	- lè krèym
Bohémien	- sèrzi	- sèrzi	- tsign
Pomme de terre	- kmartyèr	- kmartyèr, pom	- kmartyèr, pom
Chez nous	- è maujo	- tchi no	- tchi no

Dans la conversation, ces mots d'abord étonnent mais ils sont loin de heurter car, comme les autres, ce sont des mots d'authentique patois qui ne peuvent qu'enrichir notre langue. En plus, ils apportent souvent une note de fantaisie dans la conversation.

Il serait intéressant d'en faire un relevé systématique et d'essayer de trouver, pour certains du moins, l'origine linguistique et sociologique. Il y aurait enfin à relever la variété et le charme particulier du rythme d'élocution propre à chaque village, le ton de la phrase que l'on appelle son "accent mélodique" et bien d'autres différences et particularités comme les "r" gracieusement roulés à Labaroche, surtout autrefois.



*Fréland – Photo noir et blanc –
Photothèque KUSTER –
Kaysersberg.*

LE PATOIS DE COINCHES ET D'ORBÈY

Ressemblances et Différences

Pierre COLIN

CONFÉRENCE DONNÉE LE 20 AVRIL 1986 À L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE, À LA MAIRIE D'ORBÈY

" C'est un honneur pour moi, Mesdames et Messieurs, de venir vous entretenir de la langue de vos aïeux. Mais tâche combien difficile pour qui ne pratique pas le patois d'Orbey, et voit donc la réalité de l'extérieur ! Je compte beaucoup sur l'indulgence de chacun d'entre vous si un mot, qui vous est peut-être familier, n'est pas prononcé exactement comme il devait l'être ".

DU VAL D'ORBÈY À COINCHES : LE DOMAINE ROMAN

Permettez-moi de commencer mon exposé par une petite anecdote. Le hasard d'une petite sortie entre amis m'avait amené, il y aura bientôt une quinzaine d'années, à Pairis, dans un restaurant. Quelques robustes gaillards étaient attablés non loin de nous et ils devisaient joyeusement en patois. J'ai alors indiscrètement prêté l'oreille : je comprenais sans trop de mal ce qu'ils disaient. Il y avait entre le patois que m'avait légué ma grand mère paternelle qui vivait à quelques kilomètres de Saint-Dié et ce patois welche bien plus de ressemblances que de différences.

Orbey et le canton de Lapoutroie, sont, vous le savez aussi bien que moi, situés à l'ouest de la limite des langues, dans le domaine roman donc, tout comme le sont de nombreuses autres localités alsaciennes, des vallées de Sainte-Marie-aux-Mines, de Villé et de la Bruche plus au Nord.

Le patois roman déborde donc de la Lorraine sur l'Alsace, et le relief, plus précisément la ligne des crêtes, n'est pas un obstacle pour la langue parlée. Mais on cesse de parler patois roman lorsqu'on passe de Hachimette à Kaysersberg et il n'y a, entre ces deux localités, pourtant aucun obstacle naturel. Il faut donc se méfier des fausses évidences. Une étude linguistique, qu'elle concerne les parlers locaux ou la toponymie, ne se fait pas en chambre et les réalités que l'on rencontre sur le terrain ne sont pas toujours celles que l'on pourrait supposer à priori.

Les personnes qui pratiquent la Généalogie, soit comme passe-temps, soit comme base pour des études d'histoire locale vous le diront : dans le val d'Orbey, même si on remonte en 1660 aux débuts des registres paroissiaux, on trouve une écrasante majorité de patronymes romans. Mieux : on retrouvera les mêmes souvent de part et d'autre de la ligne de crête. Ces Simon, ces Haxaire, ces Petitdemange, Grandjean, Maire, Guidat – et je ne fournis pas une liste exhaustive – se retrouvent sur les deux versants de la montagne. La montagne, loin d'être une barrière entre eux, était au contraire un trait d'union entre deux communautés de marcaires qui se côtoyaient sur les chaumes ou sur les marchés des localités en aval, où il fallait bien écouler les produits de la ferme.

Rejoignons maintenant le versant vosgien et suivons pour cela la grand-route, le Chemin des Romains, qui ne tardera pas à nous faire traverser la localité du Bonhomme pour nous faire escalader le Rossberg-Rospia, comme les anciens disaient – pour arriver bientôt à la Croix-aux-Mines – et Mandray, puis Entre-deux-Eaux et Coinches. C'est par ce chemin que revenaient à pied (qui le referait de nos jours ?) les personnes qui allaient en pèlerinage aux Trois-Epis. C'est précisément du patois de Coinches que je parlerai également, un patois qui appartient déjà presque au passé, plus personne ne le parlant spontanément aujourd'hui. Un glossaire d'environ dix mille mots en gardera le souvenir, ainsi qu'une grammaire et une étude étymologique.

C'est ce travail qui servira de référence pour ce qui suivra dans quelques instants.

LA LENTE EXTINCTION DU PATOIS

Dire que le patois se meurt est une banalité, mais cette disparition n'est pas uniforme d'une localité à l'autre. L'étude des "*Enfants et du patois dans le Val d'Orbey – Canton de Lapoutroie*" publiée dans le Bulletin n° 3 de la Société d'Histoire sous la plume de Catherine Simon le montre bien. Concernant le parler et la compréhension du patois, il existe des îlots de résistance qui se confinent aux extrémités de haute altitude du domaine : Labaroche, le Bonhomme, Orbey, Fréland, tourné plutôt vers Kaysersberg et son marché, a vu l'influence de son patois décroître rapidement.

Sur le versant vosgien, l'étude reste à faire, mais, subjectivement, on devine les mêmes phénomènes. C'est dans la zone de montagne que le patois résiste le mieux. A Mandray, Entre-deux-Eaux, la Croix-aux-Mines, beaucoup d'enfants comprennent et utilisent encore des phrases de patois. Ces localités sont là aussi situées en limite du domaine. Dans les autres localités voisines, plus tournées vers le travail en usine, on assiste à une disparition rapide du patois et ce phénomène est accéléré par un brassage continu des populations. Le patois a disparu bien sûr de Saint-Dié-Ville mais il est encore bien vivant à Robache, à quelques kilomètres de là. Robache est un hameau de Saint-Dié accroché au Massif de l'Ormont et de la Bure, site archéologique bien connu dans la région. Sur l'autre versant se trouve Saint-Jean d'Ormont, village niché lui aussi au fond d'une vallée. Paradoxalement, ses habitants ont cessé très tôt de parler patois, je veux dire depuis le début de ce siècle. Une petite usine y est installée depuis longtemps, et a entraîné un brassage important de population. Tout s'est passé comme si la fin d'une économie rurale en vase clos avait hâté la disparition du patois.

UN FAIBLE FONDS GERMANIQUE DANS CES DEUX PATOIS

Il n'est pas rare d'entendre dire qu'il y a beaucoup d'allemand dans le vocabulaire du patois. Et votre interlocuteur de citer quelques mots qui lui viennent à l'esprit : *lè fal* : piège à rat ; *lo trinngèlt* : le pourboire ; *lo brantvîn* : l'eau-de-vie. Mais, si vous insistez, vous devez attendre quelques instants pour vous entendre en citer un quatrième, un cinquième ... Tout ceci est bien subjectif, alors, dans la réalité, qu'en est-il ?

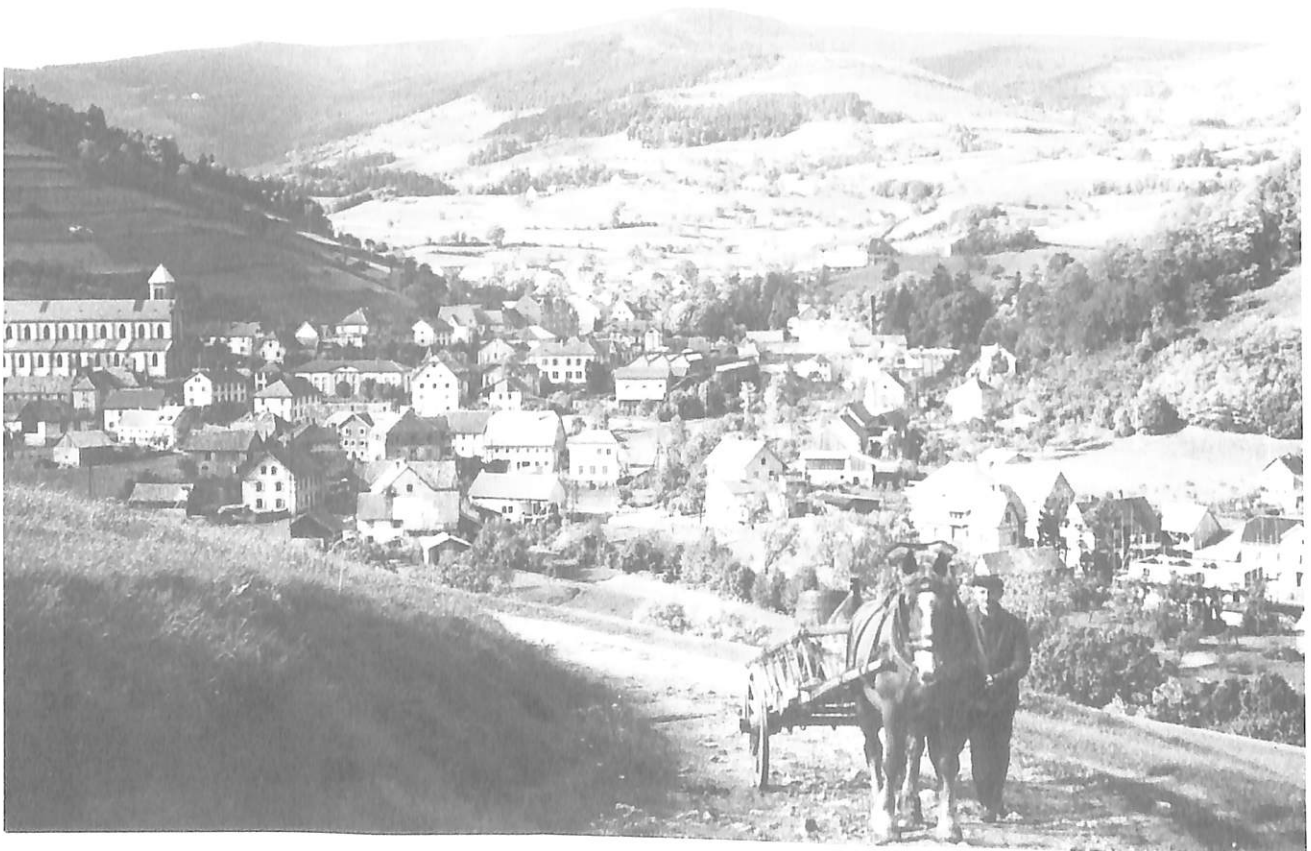
Avant de tenter de donner une réponse, remontons si vous le voulez bien dans le temps et plaçons-

nous il y a environ trois mille ans. Les Celtes allaient se répandre dans une grande partie de l'Europe de l'Ouest et occuper la Bohême, le sud de l'Allemagne, puis la Gaule pour ne parler que de ces pays. Petit à petit ils se sont vus chasser de chez eux et renvoyer toujours plus à l'Ouest par les peuples germaniques. Il y a deux mille ans les Gaulois allaient perdre leur indépendance et subir la domination romaine. Le latin allait peu à peu prendre le pas sur le gaulois. Les Germains allaient attendre un peu moins de quatre siècles avant de déferler à leur tour sur le pays et de s'y installer. Le langage des Gallo-Romains allait se teinter de germanique. L'évolution de la langue allait être rapide et l'ancien français des Serments de Strasbourg (842) avait déjà perdu presque toutes les déclinaisons du latin.

Si on observe le patois et si on tente d'en faire une étude étymologique on retrouve un fonds gaulois qu'il est assez difficile de cerner, puisque nous connaissons mal cette langue, un fonds germanique ancien, qui date des grandes invasions, un fonds gallo-roman s'appuyant sur un latin populaire qui n'est pas le latin classique, mais le latin tel qu'il était utilisé dans la vie de tous les jours et des emprunts plus récents.

Rentrons maintenant dans les détails :

Sur dix mille mots du patois de Coinches, il y a 12,5 % de germanique. La proportion passe à 30 % si on s'en tient au langage lié au travail du bûcheron. Il convient de nuancer ce chiffre pour plusieurs raisons : les Gaulois étaient passés maîtres dans l'art de travailler le bois, nous sommes loin de maîtriser leur vocabulaire qui comporte des termes communs avec le germanique.



Orbey, le maître et son cheval montent vers Busset – Photo noir et blanc – Photothèque KUSTER – Kayserberg.

Si on regarde de plus près quelle est la répartition de ces 12,5 % de germanique dans le patois de la région de Saint-Dié, on est forcé de constater qu'il n'en apparaît pas ou peu dans les idées abstraites, mais qu'en revanche la proportion devient forte lorsqu'il s'agit de décrire des choses terre à terre, le milieu que l'on cultive, celui que l'on transforme. Tout cela se passe comme si le langage utilitaire était plutôt inspiré du germanique emprunté lors des grandes invasions et comme si les concepts plus abstraits, comme si les idées et les sentiments s'étaient mieux accommodés du latin. Quant aux emprunts récents à l'allemand et à l'alsacien, ils ne sont pas légion, tout juste quelques dizaines.

Orbey se trouvant plus près de la limite des langues, on pouvait s'attendre à rencontrer plus d'éléments germaniques. Et bien pas du tout ! En prenant pour base le Glossaire du Patois d'Orbey de M. Maurice Hermann, publié par la Société d'Histoire, on constate que la proportion de germanique ancien n'atteindrait même pas les 10 % du vocabulaire recueilli. Pour être plus précis 119 mots sur 1420 soit 8,3 %.

28 mots alsaciens ou allemands sont passés dans le parler rural d'Orbey. Soit moins de 2 %. On constate qu'en les adaptant dans leur patois les habitants les ont très souvent écorchés considérablement, ce qui est un indice intéressant, tendant à prouver qu'ils n'étaient pas germanophones. Les gens ont répété ce qu'ils croyaient entendre.

Sur ces 28 mots, 24 sont inconnus à Coinches. Sur les 1420 mots relevés par M. Maurice Hermann, 147 soit 10,3 % d'entre eux, soit n'existent pas ou n'ont pas été relevés à Coinches, soit sont utilisés avec un sens différent. Il pouvait être intéressant de faire une analyse de ces mots : 24 d'entre eux, je l'ai déjà souligné, sont des emprunts récents à l'allemand ou à l'alsacien, 10 sont des emprunts anciens au germanique (IV^{ème} siècle après J.C.), 50 sont d'origine gallo-romane et 53 n'ont pu pour le moment être rattachés.

Donc, en premières conclusions, la part du germanique dans le parler rural d'Orbey, est minime. Si, pure hypothèse d'école, on ajoutait les 53 mots non rattachés aux 119, on arriverait à une proportion d'environ 12 %.

J'entends d'ici des auditeurs qui me diront : mais il y en a certainement davantage. Il y a des mots qui, lorsqu'on les entend, nous font penser à de l'allemand : *lè sannt*, *èn kan*, *lè chtaul*, *lè mawl*, *lè vanndanndj*... Ils proviennent tous du gallo-roman : *semita* : le sentier ; *cutinna* : la couenne ; *stella* : l'étoile ; *medulla* : la moelle ; *vindemia* : vendange.

LES PARTICULARITÉS DE LANGUES ENTRE COINCHES ET ORBEY

Je n'insisterai pas beaucoup sur des particularités de langues qui font l'originalité de l'un ou l'autre des patois qui nous occupent aujourd'hui, pour ne pas tomber dans des détails techniques qui ennuieraient tout le monde. Mais je ferai tout de même quelques remarques. Sur les 1273 mots qui sont représentés avec une même signification, il y a souvent modification des voyelles. L'une d'elles, hésitant entre a et o, se diphtongue dans certains cas à Orbey, produisant des sonorités auxquelles on est peu habitué dans la région de Saint-Dié.

En ce qui concerne les consonnes, le groupe - *gn* - laisse la place dans la région de Saint-Dié à un *yod*, ainsi le latin *unionem* donne-t-il oignon en français, *ènyo* à Orbey, mais *èyo* à Coinches.

Dans cette dernière localité, la consonne que les linguistes appellent un *n d'arrière* est très peu productive, alors qu'à Orbey, elle apparaît bien plus souvent à l'intérieur d'un mot ; c'est cette consonne que l'on rencontre par exemple dans *lo mènch* : le manche.

Mais la particularité la plus frappante pour quelqu'un qui arrive de l'extérieur n'est peut-être pas évidente pour qui manie le patois d'Orbey. Nous utilisons une consonne sourde qui est transcrite souvent *hh* et qui correspond à l'initiale de Juan espagnol. Cette consonne devient systématiquement la chuintant *ch* à Orbey et dans tout le canton de Lapoutroie plus généralement.

Il existe également une sonore qui lui correspond, que l'on transcrit *h* dans les contes en patois des journaux, et qui devient *j* sur ce versant. A Coinches pour dire que le ciel est bleu on dira *lo to a tièhh*, à Orbey, on dira *lo ta a kyèch*. Le *h* dit germanique est très appuyé dans les deux domaines.

LA PART DU BON SENS ET DE L'HUMOUR

Laissons peut-être de côté maintenant ce côté technique pour revenir à des choses plus terre à terre, et tenter d'analyser quelques facettes du bon sens paysan.

L'almanach pour les ruraux c'est le menteur : *lo bodèr*, celui qui raconte des *bod*, c'est-à-dire des craques. Personne n'est dupe, mais on l'achète tout de même ! A Coinches des sornettes dont personne n'est dupe sont des contes d'almanach.

Le fainéant n'est pas épargné : c'est le *chlèfa* ; une *chlèf* est une trace, celle que laisse la grume que l'on tire dans la montagne. Le paresseux est assimilé à une bûche qui laisse derrière elle une trace de freinage permanente.

L'allumette perpétue pour combien de temps encore la mèche de la lampe à huile dont elle a pris le nom : *lè lmotch*.

Parfois cohabitent avec le même sens les mots celtiques et romans : *lè djot* et *lo tchow*, vous avez bien sûr reconnu le chou. Parfois, il y a concurrence entre deux éléments germaniques et romans.

Pourquoi ne pas s'arrêter quelques instants devant l'équivalent patois du mot désaccord : *lè dechtras*, la détresse en français. Nul besoin de commentaires, on saisit l'aspect dramatique de la situation.

Le souvenir des dianes antiques s'est perpétué dans la montagne, le mot *jnach*, sorcière étant le descendant du latin *diana*.

Plus concret : une averse est une *chlapas*, du liquide qui fait *chlap* en tombant. Et la soupe des jours de vaches maigres est de la *chlapat*, qui elle aussi fait *chlap* en arrivant dans l'assiette !

Pourra-t-on dire un jour d'où viennent ces gens dont nous avons parlé il y a quelques instants. Sont-ils des Lorrains venus s'installer après la terrible guerre de Trente Ans, après 1635 ? Etaient-ils là auparavant et depuis quelle époque ? Je vous mentirais si je vous affirmais que je connais la réponse à cette question que vous vous posez tous. Mais il n'est pas interdit d'émettre quelques hypothèses.

Les localités de la région voisine dialectophone ont un nom en patois roman, et ce nom n'est pas une corruption d'un toponyme donné en dialecte alsacien. De plus les appellatifs *Marvil* (pour Ammerschwihr) *Inndjivil* (pour Ingersheim) se retrouvent dans les manuscrits du Moyen Age. Il serait curieux que les habitants du canton soient allés fouiller dans les vieux manuscrits pour y découvrir ces noms et ensuite les perpétuer. Une tradition existe bien et il y a donc eu continuité dans l'occupation du Val, sans trop de bouleversements dans les familles¹⁷.

L'argument le plus probant est certainement à mon sens celui-ci : Sigolsheim se dit en patois *Sévaumo*. Les archives anciennes mentionnent en 833 un *Sigvaldis mons* qui pourrait bien désigner cette même localité. Le nom de *Sigvald* est celui d'un homme. Il faut bien se garder surtout de dire qu'il s'agit d'un Germain. Après les grandes invasions, il y a eu une mode qui a voulu que les Gallo-Romains, même ceux qui étaient d'origine romaine, indiscutable, choisissent un patronyme germanique, un peu comme aujourd'hui la mode consiste parfois à donner un prénom américain, anglais ou slave à un enfant.

Revenons si vous le voulez bien à *Sigvaldis mons*. Appliquons-lui les lois de la phonétique romane. Le passage de *al* à *au* était déjà accompli vers 800 dans tout le nord de la France, prétend Bourciez dans son étude historique de la phonétique française. Au XII^{ème} siècle, la graphie *au* était pratiquement généralisée. Ce qui est intéressant à relever, c'est que ce phénomène ne s'est pas produit dans le domaine germanique dans un voisinage immédiat.

Ce sont donc bien des personnes de langue romane qui ont perpétué jusqu'à nos jours un *Sigvaldis mons*, depuis au moins le début de ce millénaire. Pourrons-nous un jour en savoir plus sur les origines de nos ancêtres ? C'est un autre débat !

QUELQUES MOTS PATOIS D'ORIGINE GERMANIQUE

<i>Lè bisbauwl</i>	le buis	der Buchsbaum
<i>Lo chterbi</i>	le buisson	straüben – der Strauch (?) ¹⁸
<i>Lè galeroub</i>	la carotte	die gelbe Rübe
<i>Lè réyf</i>	le cerveau	der Reif
<i>Lè réglevannd</i>	la cloison	die Riegelwand
<i>Lo brantvé</i>	l'eau-de-vie	der Branntwein
<i>Lo trètèy</i>	l'entonnoir	der Trichter
<i>Lo pèyliz</i>	le fer à repasser	das Bugeleisen

17) Voir l'article d'André PERRIN " de Vau d'Motéy à Sèvaumo " Particularités toponymiques dans le patois du Val d'Orbey .
Bulletin n° 1 – 1982, pages 31 à 34, de la Société d'Histoire.

18) D'après M. Wulf MULLER, le „Französische Etymologische Wörterbuch“ rattache lo chterbi au latin stirps.

Lo morkèr	le fermier	
Lè blèds	le gras-double	
Lè graus	l'herbe	das Gras
Lè bru	le jus	die Brühe
Lè byèrèf	la levure	die Bierhefe
Lo chpatz	le moineau	der Spatz
Lo hand	le pis	
Lè griz	la semoule	der Griess
Lo chanblé	le tabouret	der Schemel (Schemele)
Lè laud	le volet	der Laden
charf	aigu	scharf
hol	creux	hohl
glat	lisse	glatt
chterkè	attendre sur place	
zbreyi	échauder	brühen
tralè	jacasser	cf trällern (chantonner)
chnapè	mordre	schnappen
pèylè	repasser	cf pèylisse
achtlè	supplier	auflehen (?)
chetè	verser	schütten
do hicht è do hot	du haut et du bas	

LE VOCABULAIRE DE LA LUMIÈRE DANS LE PATOIS D'ORBÈY

Pierre COLIN

Dans une tradition d'origine indo-européenne, s'inscrivent trois ciels : un ciel blanc, bénéfique, qui est le domaine des dieux, un ciel rouge auroral ou crépusculaire qui est intermédiaire entre ce ciel blanc et un ciel noir, celui des ténèbres, celui d'en bas, habité par les démons.¹⁹ Le ciel, la terre, les principaux corps célestes ont été divinisés.

Le ciel intermédiaire rouge dans lequel évolue l'homme est l'objet de luttes entre le ciel diurne et le ciel nocturne. Nous devinons là une vision du monde d'en haut, le Paradis, du monde intermédiaire, le Purgatoire et du monde d'en bas *inferna* = les Enfers. Les dieux indo-européens liés au ciel blanc se nomment *deywos*, c'est-à-dire "ceux du ciel diurne", nom restitué grâce aux lois de la phonétique. Le premier de tous les dieux était *dyew-pHter*, nom qui a donné *Jupiter* en latin.

Dieu le père est dans ce système, synonyme de lumière. Les démons occupent les lieux d'en bas, les enfers, ceux où règne la nuit.

Il n'est pas étonnant que dans ce système les mots "jour", "divin" et "Dieux", soient issus d'une même racine dont la signification est "ciel blanc".

Ces considérations nous renvoient à un monde bien lointain, pour nous qui vivons, en cette fin de XX^{ème} siècle, la fin de la civilisation de l'attelage. La langue de nos aïeux, le patois, langue dominée, disparaît inexorablement. L'objectif de cet humble travail va être de découvrir le sens caché de mots utilisés naguère localement et que certains comprennent encore de nos jours.

Étudions sommairement le **vocabulaire de la lumière** sur la base du Glossaire du pays d'Orbèy, établi par M. Maurice Hermann.

Ce vocabulaire est d'origine presque exclusivement romane. Seuls trois mots sur les 40 relevés sont d'origine germanique, soit 7,5 %. Ce taux est dans la ligne des 8,3% de vocabulaire germanique recensé dans le patois d'Orbèy. Pour être précis, indiquons que 119 mots sur 1420 avaient été rattachés de manière indiscutable à une base d'origine germanique.

Peu de mots permettent de remonter à ce **ciel blanc** désigné sous le nom de *deiws*. On y trouve *Dé* = Dieu, ainsi que les mots découlant de *diurnum*, de jour. Le simple *diurnum* donne *lo djo* = le jour. Son dérivé *diurnata* donne *lè djonay* = la journée. *Diurnata* est le participe passé de *diurnare*, substantivé au féminin, cette forme *diurnare* étant attesté en latinité médiévale. Il est glosé "*diem exigere, séjourner*" par Du Cange²⁰.

19) Jean Haudry. Les indo-européens, p. 73. Coll. Que sais-je ?, 1981. P.U.F.

20) Du Cange. Glossarium mediae et infimae latinitatis. Paris.1840. Firmin Didot frères, t 2, p. 894, 1^{re} colonne.

Le dictionnaire étymologique de la langue latine de Ernout et Meillet²¹ propose *dyeu*, ou *diyeu* à l'origine du grec *Zeus*, et de l'accusatif latin *diem* de *dies* = jour. Mais ce n'est pas de *diem* qu'est issu *lo djo*.

Une seconde série se rattache au **latin lux**, celui-ci prolongeant un prototype indo-européen *lowks*, d'après Jean Haudry. Ernout et Meillet y voient un prototype *leuk-s-* qui passera à *louks-*. Voir le grec *leucos*, blanc.

De *lowks-no* = pourvu de lumière²², vient *lè lin* = la lune. Ernout et Meillet y voient "la lumineuse" partant de *leuk-s-na*²³ évoluant vers *louksna*, lequel évoluera vers le latin *luna*.

De la même base *louks-* viendra le latin *lucere* donnant *lucire* en latin populaire dans le sens de luire²⁴, d'où seront tirés *luji* = briller, luire, *rluji* = reluire, *lè lujès* = l'éclaircie, *lujan* = luisant, *érlujan* = brillant.

Rèlmè = éclairer, se rattache au latin *lumen*, *luminis*, mot se rattachant à la base *lewks*, par l'intermédiaire d'un prototype *lewks-men*, dont le sens est à rapprocher de "qui envoie de la lumière".

Moins évident : *zlawdè* : faire des éclairs ainsi que *lo zlawda* = l'éclair se rattacheraient également à *lux*. L'équivalent de *zlawdè* existe en ancien français sous les formes *esluidier*, *esloider*, faire des éclairs. Greimas²⁵ explique ce mot en passant par *exlucidare*, mot de latin populaire se rattachant au latin *lucius*, brillant. Mais cette hypothèse est controversée, le FEW proposant le même sous le gaulois *leuxos* = hell, c'est-à-dire enfer²⁶.

Une troisième série se rattache à **noctem accusatif de nox, noctis = nuit**, déesse de la nuit²⁷. D'un prototype *noctata*, participe passé substantivé de *noctare*, passer la nuit antonyme de *diurnata*, vient *lè neyti* = la nuit, la durée de la nuit²⁸ ainsi que ses dérivés *èneyti* = français régional "s'anuiter" = se laisser surprendre par la nuit, ainsi que *èneytou* = sombre.

Une quatrième série se rattache au **latin clarus** : clair, lequel nous expliquent Ernout et Meillet a dû s'appliquer à la voix et au son avant de s'étendre aux sensations de la vue²⁹.

De l'accusatif *clarum* sont issus *kyèch* = clair, antonyme de foncé, ou antonyme de épais, ainsi que *lo kyè d'lin* = le clair de lune.

Sont construits sur un dérivé *claritas, claritatis* de *clarus*, les mots suivants : *kyètè* = éclairer, *kyètou* = clair, lumineux, = "clarieux" en français régional, *kyètouz* = éclairé, *lè kyètè* = la clarté, auxquels il faut ajouter *èkyètè* = éclairer.

21) Ernout et Meillet. Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots. 4ème édition. Paris. 1967. Librairie Klincksieck, page 175.

22) Jean Haudry. L'indo-européen. p. 52 Coll. Que sais-je ? 1979. P.U.F.

23) Ernout et Meillet. op. cit. p. 373.

24) A.-J. Greimas. Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIV^e siècle. 1980. Librairie Larousse, sous luisir, p. 375.

25) A.-J. Greimas. op. cit. p. 255.

26) W. von Wartburg. Französisches Etymologisches Wörterburg, t. 5, p. 263.

27) Ernout et Meillet. op. cit. p. 448.

28) A.-J. Greimas. op. Cit. sous nuit, soit, page 444.

29) Ernout et Meillet. op. cit. p. 125

Examinons maintenant le vocabulaire lié au feu.

Lo fey = le feu, est issu du latin *focum*, accusatif de *focus* : foyer domestique, demeure des dieux Lares, Pénates³⁰.

Èn fyam = une flamme, est issu du latin *flamma*. *Lè fyamotch* = l'étincelle, provient d'un prototype *flammesca*, déverbal de *flammescare*, s'enflammer.

Èn brandès = une flambée, est à rattacher au germanique *brand* = tison³¹.

Èspar = allumer, se rattache à *prehendere* = prendre.

Berlè = brûler, s'explique grâce un prototype *brustulare*, d'origine incertaine.

Rètuzi = attiser, est à rattacher au latin *titionem* = tison, mot populaire d'après Lactance, nous dit Ernout et Meillet qui propose le latin populaire *attitiare*, attuser³².

Examinons le vocabulaire se rapportant aux couleurs.

Du latin *nigrum* proviennent *naur* = noir et *noryè* = noircir. *Nigrum* accusatif de *nigrus* noir, a également au moral le sens de funèbre, qui évoque une idée de mort ou de malheur³³.

Du latin *rubeum* descend *rodj* = rouge. Le germanique *blank* attesté en latin médiéval sous la forme *blancus* = *albus*³⁴ donne *byan* = blanc. *Wach* = vert s'explique par le latin *viridis*. Quant à *tîtè* = teint, celui-ci est issu du participe passé du latin populaire *tingere* construit sur le participe passé du latin *tingere* = teindre.

Il reste à explorer **quelques éléments disparates** qui n'ont pu être rattachés aux familles précédentes :

Lo rènalàn dè lin, le décours de la lune : *rènalàn* est à rattacher à aller, qui proviendrait du latin *ambulare* : aller.

Esbyoui = éblouir, serait à rattacher au francique *blaudi*, en passant par un latin populaire *exblaudire*³⁵. Ne pourrait-on pas le rattacher au germanique *blao*, couleur indéfinissable, d'après l'expression "n'en voir que du bleu" ?

L'ékla emprunt au français.

Èn chtaul : une étoile, remonte à une base **stel-* signifiant "étendre"³⁶ par l'intermédiaire du latin *stella*.

30) Ernout et Meillet, op. cit. p. 243

31) A.-J. Greimas, op. Cit. p. 81

32) Ernout et Meillet, op. cit. p. 693

33) Ernout et Meillet, op. cit. p. 441

34) Du Cange, op. cit. p. 698

35) Larousse étymologique, p. 250

36) Ernout et Meillet, op. cit. p. 646

Lè koray sin Lina, littéralement “la courroie de saint Léonard”, désigne l’arc-en-ciel. Les miracles de saint Léonard sont surtout des libérations miraculeuses de personnes et son église est remplie de leurs ex-voto : cepts, doubles boucles. Par allusion à ces doubles boucles, les fabricants de boucles le choisirent comme patron...(...)

Ce phénomène est souvent accompagné d’un arc secondaire moins brillant (...). D’où l’idée de double boucle, confortée par la fausse étymologie Lienard = Lien + hart = deux liens³⁷.

Lo sa, le soir provient du latin *serum*, mot tardif, épithète de soir³⁸.



37) P. Colin, *Le Parler rural de Coinches. Approche linguistique et ethnographique*, thèse de Doctorat d’Etat, t. 5, p. 61

38) Ernout et Meillet, *op. cit.*, p. 20

QUELQUES EXPRESSIONS SAVOUREUSES

Maurice HERMANN

Les expressions de nos “anciens” étaient le reflet de leur vie quotidienne faite de simplicité et de bon sens.

Voici les plus typiques et les plus originales.

- ☞ É l a pouyou inak èn rèt de motéy.
Il est pauvre comme une souris d'église.
- ☞ Kat é pyou, vau me dansi dsu sè chmuj ke d'owrè da i tchan.
Quand il pleut, il vaut mieux danser sur sa chemise que de travailler au champ.
- ☞ Lè pour ne tchè wè lan do pèri.
La poire ne tombe pas très loin du poirier. Signification : les enfants héritent souvent des qualités et des défauts de leurs parents.
- ☞ Botch koch-te t'èré i pin d'lèséy.
Bouche tais-toi, tu auras un pain au lait.
- ☞ Lo go la fè frizi lé pou do nè.
Ce goût fait friser les poils du nez.
- ☞ É ne fau mi se dévechti dèvan de nalè o léy.
Il ne faut pas se déshabiller avant d'aller au lit. Signification : ne pas se dépouiller tant que l'on vit.
- ☞ É vau me i skechi do ley k'èn bèl pyèyntch de fu de ley.
Une dosse de l'endroit est préférable à une belle planche d'ailleurs. Signification : Il vaut mieux faire confiance à un modeste gars du pays qu'à un beau Monsieur inconnu.
- ☞ Ne mi latchi sé pyèm sna tchaud auv.
Ne pas lâcher ses plumes sans eau chaude. Signification : donner difficilement.
- ☞ É n'sè ko mi varouk lo por am é ètèchi sè tchiv.
Il ne connaît pas encore le lieu où le pauvre homme a attaché sa chèvre.
Se dit d'une personne qui n'a pas encore connu la misère.
- ☞ Tchèk po é sè keyvèj.
Chaque pot à son couvercle.
- ☞ Se dras nak i byan pauw dsu i tako de fé.
Se redresse comme un pou blanc sur un tas de fumier. Se dit d'une personne fière.
- ☞ Sa mi toukou lè jlin ké knak lè permér ké fè l'u.
Ce n'est pas toujours la poule qui caquette la première qui a fait l'œuf.

- ☞ É-z-o botè Pingkot **dan** Pèk.
Ils ont mis Pentecôte avant Pâques. Expression ironique d'autrefois visant deux fiancés obligés de se marier dans l'attente d'un heureux événement.
- ☞ É pelro **i** pauw po avou lè péy.
Il pèlerait un pou pour avoir la peau. Bel exemple d'avarice.
- ☞ Helè lo vényo fu d'èn vèch.
Traduction : (mot à mot) *creuser le veau hors d'une vache* : tirer les vers du nez.
- ☞ Déy-z- **au** pa.
Que Dieu ait sa part. Courte prière que nos grand-parents prononçaient en se couchant.
- ☞ On désigne parfois un homme sans méchanceté par :
I lèch-me, j'te lèchrè.
Un laisse-moi, je te laisserai.



Lo Vervone

Lo Lébétch

Naur Got

Foru

DE “VAU D’MOTÉY” A “SÈVAUMO”...

OU COMMENT LES WELCHES NOMMENT LES LOCALITÉS DES ENVIRONS

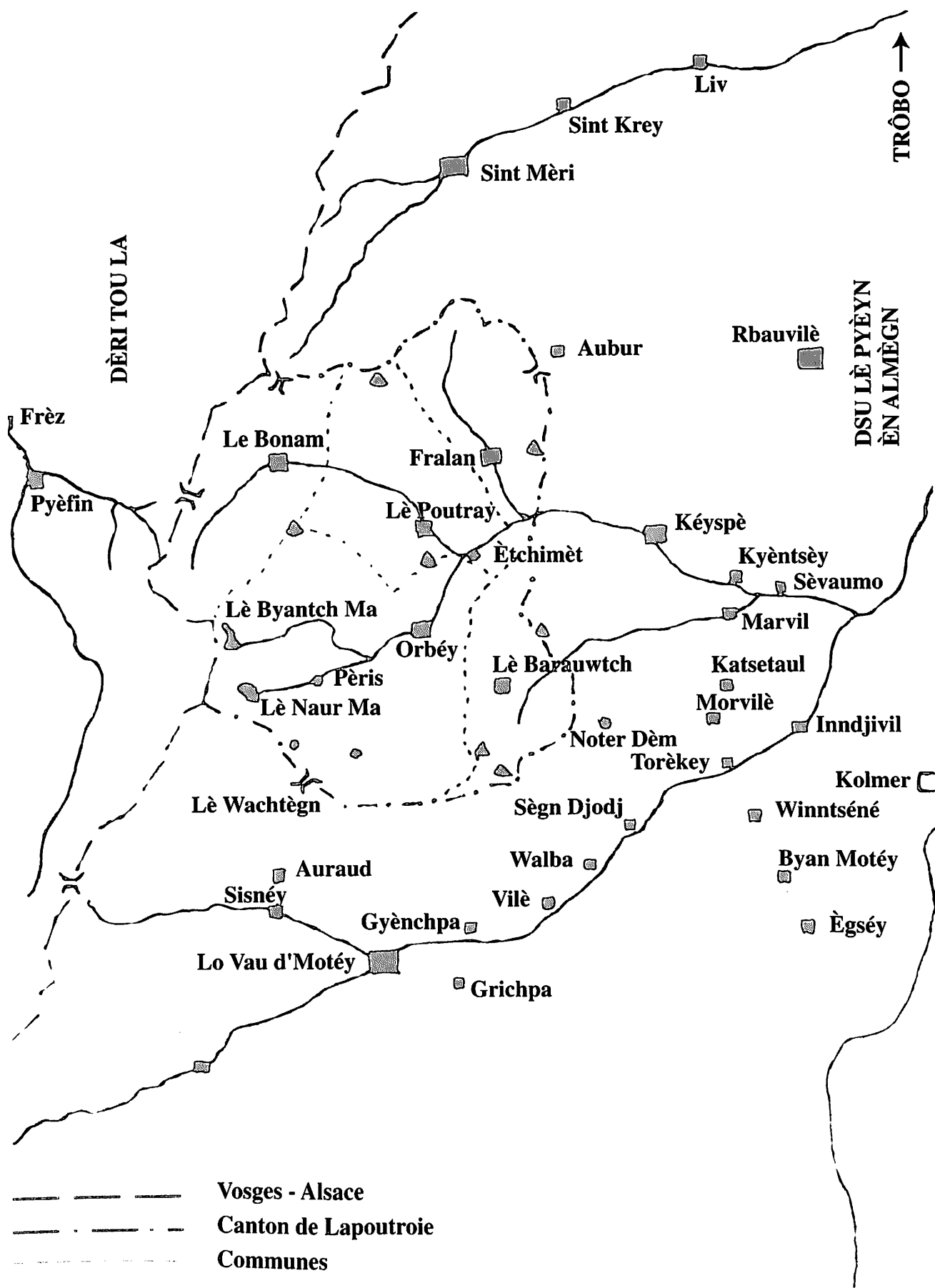
André PERRIN

Ceux qui fréquentent les habitants du Val d’Orbey – même s’ils ne parlent pas leur patois – savent que ces derniers utilisent des noms particuliers pour désigner un certain nombre de localités des environs. Ainsi la ville de Munster s’appelle “Vau d’Motéy” et Sigolsheim est connu sous le nom de “Sèvaumo”. Ces appellations anciennes ne manquent pas d’intérêt pour celui qui s’intéresse à la toponymie, c’est-à-dire l’étude des noms de lieu.

Notons tout se suite que ces appellations n’ont rien à voir avec une déformation d’un nom allemand par des “welches” qui ne connaîtraient pas cette langue. Elles remontent à une forme très ancienne d’origine romane qui n’a pas évolué sous l’influence de la langue allemande. Par contre, des localités qui n’ont pas une origine très ancienne se trouvent facilement un peu estropiées dans leur prononciation patoise. Ainsi, Kaysersberg se dit *Kéyspè* et Colmar se dit *Kolmer* avec toutefois l’accent tonique repoussé sur la dernière syllabe.

La toponymie nous apprend en effet que les noms des villes, villages, montagnes, rivières, etc... ont connu bien des variantes au cours des âges. Les archives permettent en général de suivre cette évolution, sans pouvoir toujours remonter jusqu’aux origines. Au delà des documents écrits, les spécialistes retrouvent, dans les noms de lieu, des origines latines, celtes (gauloises), germaniques, voire des racines de la langue indo-européenne. Pour prendre un exemple dans le Val d’Orbey, le Cras, un des sommets de Labaroche, contient dans son nom les deux consonnes KR qui dans la langue indo-européenne des origines, signifie le rocher, le caillou, la montagne ... (Cf. le cratère, la Crimée, les Carpathes, etc ...). Tandis que le sommet qui fait face au Cras, le Hohnack, a gardé dans le patois local le nom de *Vorvonè* ou encore *Vervonè*, de Vorvo ou Borbo, le dieu des sources dans la mythologie celte. (Voir Bourbonne-les-Bains, la Bourboule et ... les Bourbons !) On a d’ailleurs, sans doute dès l’antiquité, exploité longtemps une source au Grand-Hohnack.

L’étude des noms de lieux demande de la rigueur et de l’honnêteté intellectuelle. Il faut se méfier d’une part des étymologies populaires toujours fantaisistes et d’autre part de toute systématisation ou parti-pris. On trouve par exemple des auteurs – notamment en ce qui concerne la toponymie de l’Alsace – qui découvrent partout des origines germaniques, là ou d’autres voient au contraire des origines latines.



Le Val d'Orbey a gardé dans son ensemble son caractère et son parler romans, contrairement par exemple à la vallée de Munster qui s'est germanisée au moyen âge en partie sous l'influence des moines du Val Saint Grégoire. On relève cependant les noms allemands d'un certain nombre de lieux-dits sur le territoire d'Orbey, sous l'influence des moines de l'abbaye de Pairis qui étaient pour la plupart d'origine allemande, au moins à certaines époques. Wulf Müller, qui a publié récemment une étude très fouillée de ces lieux-dits l'a montré clairement. Faut-il croire pour autant ce qu'écrivait un certain Radius dans un mémoire daté de 1795 : "Le Val d'Orbey était allemand au XV^{ème} siècle. Les noms de ses paroisses et de ses hameaux étaient de cet idiome, les habitants ne parlaient et n'écrivaient que cette langue." ? Il paraît bien plus vraisemblable que les habitants du Val d'Orbey ont gardé leur dialecte roman et plus tard le français malgré les pressions qui pouvaient s'exercer sur eux.

La conservation des noms anciens semble indiquer qu'il n'y a pas eu de rupture de continuité dans la population ni dans son parler au cours des âges, faute de quoi ces noms se seraient définitivement perdus. Ainsi, le Hohnack, évoqué plus haut, n'aurait pas gardé sa dénomination celte de *Vorvonè* si, à un certain moment de l'histoire, il y avait eu disparition ou remplacement de la population. Faut-il aller plus loin et voir dans cette conservation des noms anciens une résistance à la germanisation ? Ou simplement une ignorance superbe due à une culture tout à fait différente ?

Lorsque les habitants du Val d'Orbey veulent parler de la plaine d'Alsace, ils diront *en'Almègn* et les habitants de la plaine sont tout bonnement les *Alman*. Mais il faut bien noter qu'il n'y a dans cette appellation aucune nuance péjorative ou méprisante. On parle de gens d'une autre culture et d'une autre langue, sans porter un jugement de valeur.

La ville d'**Ammerschwih**r se dit *Marvil* en pays welche. La première mention de cette localité remonte à 869 sous le nom de Amalricivillare qui signifie la "villa" (ferme, propriété) d'Almaric. En 1128 un document parle de Amalrichsvilla. Il est aisé de voir que c'est à partir de ces noms anciens que s'est formée et conservée la dénomination patoise de *Marvil*. Il existe à propos de *Marvil* une de ces étymologies populaires auxquelles je faisais allusion plus haut. *Mar*, en patois, signifie mauvais et *Marvil* serait la "mauvaise ville" parce qu'elle aurait jadis chassé de la cité l'ermite Déodat ou saint Dié lequel se serait alors installé au Bonhomme. Pareille explication ne résiste pas à l'examen, car la localité aurait eu nécessairement un autre nom auparavant, et ce nom serait consigné dans les documents anciens. Mais surtout comment admettre que les gens auraient accepté un nom aussi méprisant pour leur localité surtout quand on connaît la fierté légendaire des habitants d'Ammerschwih !

Tout près de là, **Sigolsheim** se dit en patois *Sèvaumo*. En 757, on mentionne ce lieu sous la dénomination latine "in fine Sigolt Marca". Il semble que ce soit à ce même endroit que campent en 833 les fils de Louis le Pieux et qui est appelé "Sigvaldi mons" d'où semble bien dériver le *Sèvaumo* actuel du Val d'Orbey.

Niedermorschwihr est cité pour la première fois dans un document datant de 1148 et porte le nom de "Morswilre juxta Turenchsim" (près de Turckheim), appellation très proche du *Morvilè* en patois roman. "Nider Morschwihr" n'apparaît qu'en 1523

La plus ancienne mention de l'actuel **Ingersheim** date de 768 et figure sous le nom de "Angehisesheim". Le "Wörterbuch des Elsass" de M.B. Clauss relève plus de 20 appellations

différentes pour cette localité au cours des siècles. Au XII^{ème} siècle on trouve “Ungisivilla” dont pourrait se rapprocher la forme patoise actuelle qui est *Inndjivil* ou encore *Injivil*. Ce même dictionnaire relève aussi les tournures françaises “Eingiville” ou “Ongiville” au XVII^{ème} siècle (Ruyer). Ces formes françaises s’expliquent par le fait que la collégiale de Saint-Dié avait des possessions à Ingersheim.

Avant de remonter dans la vallée de Munster, signalons le village de **Wettolsheim** qu’on appelle *Byan Motéy* dans le Val d’Orbey, nom qui signifie “Blanche Eglise”, dû sans doute à la couleur blanche de l’église de Wettolsheim à une certaine époque.

Dans son “Histoire d’une ancienne ville impériale, **Turckheim**”, A. Billich a montré que la première mention de cette ville se trouve dans la charte de Wissembourg de 743 sous le nom de “Torencohaime”, devenu à la fin du siècle suivant “Thürincheim”. Ici encore c’est de la toute première forme que semble dériver la dénomination patoisante de *Torèkéy*, notamment à cause de la première syllabe contenant la voyelle O qu’on ne trouve pas dans les formes successives du nom de la ville impériale.

La ville de **Munster** – nous l’avons dit – est désignée en patois par le nom de *Vau d’Motéy* (la tournure *Vormotéy* qu’on trouve par exemple à Orbey est sans doute une déformation) qui signifie “le Val du Moutier”, et que l’allemand a traduit par “Münstertal”, ce qui signifie strictement la même chose. (Moutier, Münster = Monastère). Une chronique en langue française de l’an 1448 parle aussi du “Vaul de Moustier” à propos de cette ville.

Il faut aussi mentionner, tout près de Munster, **Soultzeren** appelé *Sisnéy* en patois, nom qu’on donne encore, paraît-il, par manière de moquerie, aux habitants de ce village.

Entre Munster et Turckheim se situe **Wihr-au-Val**, connu en pays welche sous le nom de *Vilè*. Au IX^{ème} siècle l’endroit se prénomait “Bonifacil Vilare” (896). D’après l’historien Schoepflin dans son “Alsace Illustrée”, le nom de Boniface était courant à l’époque en Alsace. Il s’agit donc de la “villa” (propriété) d’un certain Boniface, peut-être, toujours d’après Schoepflin, d’un frère de Fulrade, abbé de Saint-Denis au temps de Pépin et Charlemagne. Mais le nom disparaît pour ne laisser subsister que Vilare qui évoluera à travers les formes Wilere, Wilre, Weiler, Weyer ... jusqu’au Wihr (au-Val) actuel. Dans la région romane par contre, Vilare s’est transformé en *Vilè*, et s’est maintenu sous cette forme jusqu’à nos jours.

Dans le même ordre d’idées, signalons encore le pèlerinage de **Trois-Epis** qui porte au Val d’Orbey le nom de *Noter-Dèm* (Notre-Dame) qu’on ne trouve nulle part ailleurs. Selon toute vraisemblance, les gens du Val sont montés en pèlerinage aux Trois-Epis dès le début en 1491, sur les traces de leur compatriote Thierry Schoeré à qui la Vierge était apparue le 3 mai de cette même année. Et sans doute ont-ils donné d’eux-mêmes un nom au pèlerinage sans se soucier de l’appellation allemande “Dri Ahern” (Drei Ahren). La traduction française en “Trois-Epis” qui se fera dans la suite ne passera pas dans le Val d’Orbey qui avait déjà donné un nom à ce lieu saint.

En guise de conclusion, disons que ce fait linguistique – d’importance mineure sans doute – éclaire cependant la situation particulière du Val d’Orbey. Situé sur une zone frontalière, il a su préserver sa personnalité romane face à diverses tentatives de pénétration d’une langue et d’une culture germaniques qui ont pu laisser des traces sans jamais toutefois s’imposer définitivement.

LES NOMS DE LIEUX DU VAL D'ORBÈY

CONFÉRENCE DONNÉE LE 28 AVRIL 1985
 À L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE

Wulf MÜLLER

C'est pour moi un grand honneur, mais aussi une tâche redoutable que de vous parler de noms de lieux que vous connaissez sûrement mieux que moi. Il s'agit, en outre, d'une matière assez aride qu'il n'est pas facile de rendre attrayante, d'autant plus que je suis obligé de vous résumer en peu de mots le résultat de recherches parfois compliquées. Je vous prie également d'excuser mon charabia technique que j'ai essayé de limiter à deux termes : *toponyme*, qui veut dire "nom de lieu", et *anthroponyme*, qui veut dire "nom de personne".

Pour l'utilisateur de la langue, c'est-à-dire pour chacun de nous, il existe deux sortes de noms de lieux : ceux dont nous comprenons immédiatement le sens (comme *La Roche du Corbeau*, *Froide Fontaine*, *Rond Gazon*) et d'autre part ceux dont le sens nous échappe, par ex. *Lapoutroie*, *le Faudé*, *la Béhine*. Pourtant, "tout nom de lieu, à son origine, a possédé un sens précis, clair et satisfaisant pour ceux qui l'avaient choisi" (Chessex).

Si l'on veut expliquer un toponyme, il s'agit donc de **retrouver sa signification d'origine**. Ceci est relativement facile pour un nom comme *Altenbach*, en patois [èltèbè], "le vieux ruisseau", à condition toutefois de savoir un peu l'allemand. Vous me direz qu'il n'y a pas de jeunes ou de vieux cours d'eau. Eh bien, si ! On a très bien pu faire dévier un ruisseau pour constituer des rigoles d'irrigation, des [ray] et des [ranchi]. La rivière primitive devenait alors l'ancien ruisseau.

Il y a d'ailleurs une catégorie intermédiaire de noms, ceux qu'on comprend en partie. Dans le deuxième élément de *Beubois*, on reconnaît sans peine le mot *bois*, mais la première partie fait obstacle. Souvenons-nous que le Beubois est situé dans le voisinage d'un promontoire, d'une montagne arrondie, et que le nom se prononce [beybau = beybauw] en patois. Or, en patois une [bey] est une bosse, une ecchymose. On a utilisé le mot de manière imagée pour désigner une éminence. La composition déterminant (bosse) + déterminé (bois) n'est du reste pas très française. Elle rappelle les formations allemandes du type *Kreuzwald* "forêt de la croix" ou *Salzbrunnen* "fontaine du sel", littéralement croix-forêt, sel-fontaine.

Le toponyme simple La Beu [lè bey] existe d'ailleurs également, toujours à Orbey. Il tire son origine d'une crête de montagne assez raide s'élevant au-dessus de Remomont.

Le passé toponymique du canton de Lapoutroie est simple et compliqué à la fois. Simple en ce qui concerne les noms germaniques (par ex. *Rosberg* "montagne des chevaux", *Barischire* = Bergscheuer

“grange de la montagne”) et les noms français (par ex. Gros Gazon, Creux d’Argent, endroit creux – ou plutôt plat – où habita la famille Dargent). Ce même passé est compliqué, très compliqué même, par le mélange des deux idiomes. Pour démêler les interférences presque inextricables, il convient de procéder par des analyses alternantes. Encore faut-il disposer de sources écrites médiévales. Sinon, il n’y a pas moyen de découvrir qu’une appellation comme Les *Embets* doit son nom à l’allemand *Sennbach* “ruisseau du berger”.

TROIS RÈGLES

Vous avez déjà remarqué qu’il faut appliquer certaines règles si l’on veut qu’une explication soit valable. Comme pour toutes bonnes choses, ces principes sont au nombre de trois :

1. Les attestations anciennes, c’est-à-dire les formes enregistrées dans les documents anciens ;
2. La prononciation patoise ;
3. La configuration du terrain.

1. NOUS DEVONS RASSEMBLER UNE COLLECTION DE RELEVÉS ANCIENS DU TOPONYME EN QUESTION

La tâche nous est facilitée par l’existence du dictionnaire topographique de Georges Stoffel (de 1876) et du monumental cartulaire des Ribeaupierre en cinq volumes. C’est là que nous pouvons en effet puiser un certain nombre d’attestations anciennes, mais non pas toutes. Force nous est alors de fréquenter les archives départementales de Colmar et de remonter aux parchemins et aux papiers poussiéreux.

2. IL FAUT ABSOLUMENT CONNAÎTRE LA PRONONCIATION DU TOPONYME

Pourquoi ? Parce que le patois représente la tradition indigène, ininterrompue du parler local. C’est une source irremplaçable. C’est du latin resté sur place, non pas ici même (car les Romains n’ont sans doute jamais habité le Val d’Orbey), mais il s’agit bel et bien de latin resté dans la région, apporté par les légionnaires et les marchands romains et transformé au cours des siècles d’après des lois particulières. “Du latin arrivé à pied du fond des âges”, selon l’heureuse formule trouvée en Belgique.

Le français s’est d’ailleurs introduit tardivement dans le Val d’Orbey. Rares étaient les gens sachant parler – et surtout écrire – la langue nationale, la patois étant la langue courante de la population jusqu’au XIX^{ème} siècle et au-delà.

3. EN CE QUI CONCERNE LA CONFIGURATION DU TERRAIN, ON IRA TOUT BONNEMENT SUR PLACE ET ON REGARDERA ATTENTIVEMENT LES LIEUX

C’est ainsi qu’on évitera des bévues. Par ex. celle qu’on a commise lorsqu’on a voulu placer un pont, une *Brücke*, à la Broque (Orbey), à un endroit où il n’existe pas de ruisseau et partant pas de pont.

On devrait plutôt penser à un terme technique du schlittage. Une *broque* désigne en effet une sorte de chemin en rondins où peuvent passer schlittes et chariots. Le mot est attesté dès 1741 dans la vallée de la Bruche, mais en cherchant bien, on le trouverait sans doute aussi dans les archives de notre canton.

Observons un instant la manière dont s'est fixé le toponyme en question, en distinguant bien entre nom et mot courant. Ce n'est pas le nom allemand *Brücke* qui a donné le nom français *La Broque*. Le processus, bien plus compliqué, a commencé par un mot dialectal [bruk], lequel a dû passer du langage des schlitteurs alsaciens dans celui des schlitteurs francophones. Il est alors devenu un mot des patois français de l'Est. Ce n'est qu'après qu'il s'est fixé dans la toponymie locale. La création du nom s'est donc effectuée à l'intérieur du système linguistique, en l'occurrence du patois orbelais.

L'implantation du toponyme *La Broque* a eu lieu au XVII^{ème} siècle au plus tard puisque la première attestation du nom de lieu date de 1717. – Nous allons observer tout à l'heure d'autres procédés de fixation toponymique.

Après ces quelques remarques préliminaires, je vous propose de faire trois coupes horizontales à travers le canton à des époques différentes et de voir ainsi le caractère du paysage toponymique vers 1200, en 1441 et enfin au XVIII^{ème} siècle.

LE PAYSAGE TOPONYMIQUE VERS 1200

J'ai choisi l'année 1200 car là nous nous trouvons presque au début de la colonisation humaine du Val d'Orbey. Quels étaient les noms qui existaient en 1200 ? Sans doute ceux de trois parmi les cinq communes actuelles et de quelques hameaux géographiquement avantagés.

ORBEY

La commune la plus ancienne est *Orbey*, sans conteste possible, puisque en 1049 déjà, le pape alsacien Léon IX y mentionne trente fermes. Le toponyme Orbeiz se retrouve trois fois encore en Alsace ; en premier lieu les deux *Urbeis/Urbès* situés dans la partie supérieure de vallées vosgiennes, mais aussi le lieu-dit *Orbst* de Wintzenheim (en 1478 Orbesch). De plus, *Urbeis* est loin d'être un inconnu dans les provinces germanophones du sud-ouest : 5 exemplaires au Palatinat, 6 dans le pays de Hessen, 1 dans le Wurtemberg (Bubenurbeis). Vu la diffusion du nom à travers les pays germaniques et son absence dans les contrées romanes, on l'expliquera obligatoirement par l'allemand. Ur-meis, dont le *m* en position faible (après l'accent) est devenu *b* (*Ur-beis*), y signifie défrichement, essartage, clairière artificielle et témoigne de la lutte des premiers colons contre la forêt vierge. La perte de l'*s* final dans *Orbey*, en patois [orbèy], a eu lieu en lorrain vers 1200 : c'est dire que le nom a été emprunté par les francophones au XII^{ème} siècle au plus tard. En d'autres termes, des paysans défricheurs de langue romane habitaient Orbey dès le XII^{ème} siècle.

LAPOUTROIE

La deuxième commune de par son âge est *Lapoutroie* ou, pour être plus exact, *Schnierlach*. Vers 1090 déjà, le village de Sconerloch possédait une église. Le nom se décompose en *schön* "beau", *Erle* "aune" et la terminaison – *ach* (anc.h.all.- *ahi*), le tout voulant dire "belle aunaie, joli bosquet d'aunes".

Lapoutroie apparaît en 1288, dans un document concernant le droit de passage de l'abbaye de Moyenmoutier : ai lai Poitraie. Il s'agissait au début d'une ferme ou d'un hameau distinct mais proche de *Schönerlach*, car dans le censier allemand de 1441 on fait la différence entre *Schönerlach* et les *matten ze Budereyh*, les prés situés à *Lapoutroie*.

Je propose de voir dans *Lapoutroie* un dérivé du substantif [potr] "amas de liquide sale, boueux", mot connu à Gruey tout au sud du département des Vosges, mais répandu surtout dans les Alpes.

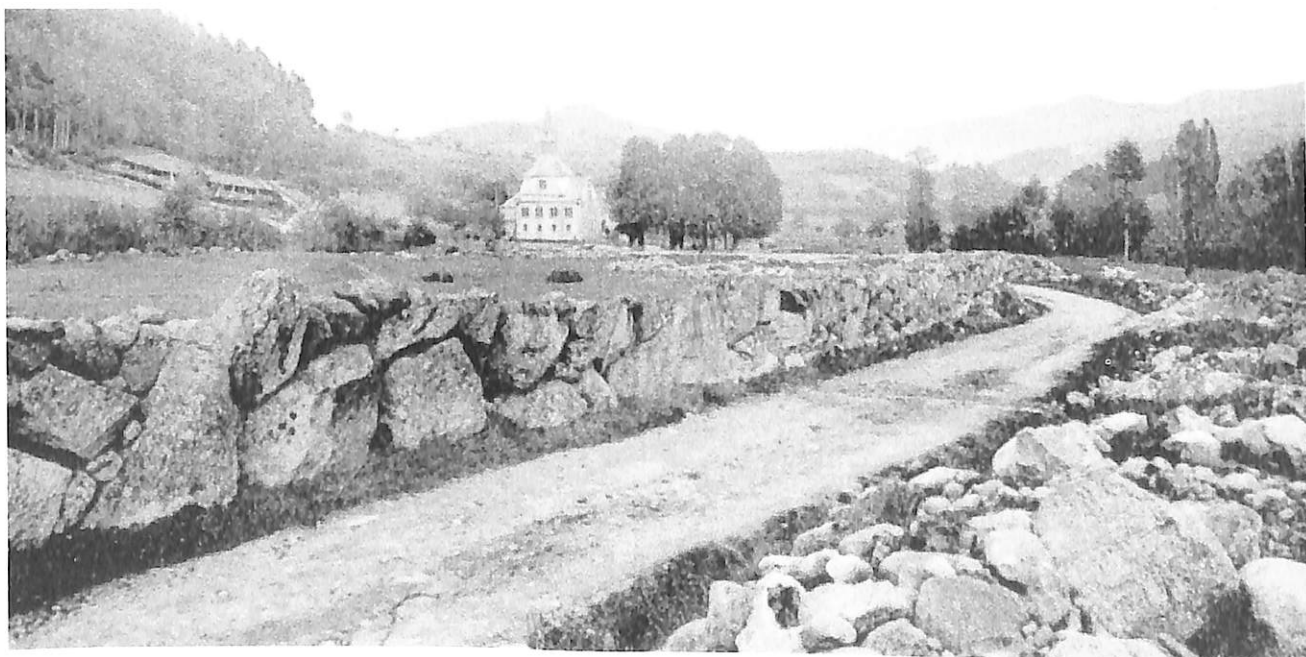
Le suffixe collectif [-di], en français -aie/oie se combine le plus souvent avec des noms de plantes, mais aussi avec des noms de matières. Le toponyme *Lapoutroie* signifierait alors "endroit boueux, terrain détrempé (par des sources)". On comparera *Lapoutrance* au Val de Villé (avec une terminaison différente) et, peut-être, *La Poutro* à Fraize.

FRÉLAND

Fréland n'entre dans l'histoire que tardivement : 1328 Urbach, 1421 Frallan, Frallon. Mais nul doute que le village est ancien. Il faut croire qu'à *Urbach* on a vu des bœufs sauvages, des aurochs, puisqu'on doit traduire le nom par "ruisseau des aurochs" ; dénomination fréquente, voire stéréotypée en Allemagne. En ce qui concerne *Fréland*, en patois [fralan], je pense à la famille latine de FRAGILIS "fragile". En effet, les dialectologues rattachent à cette racine des mots comme [fralè] et [fralès] "éboulement".

J'avoue ne pas voir bien clair en ce qui concerne la terminaison. Une autre chose paraît cependant sûre : par sa structure, c'est-à-dire par l'absence d'article, le nom est remarquablement ancien, remontant de toute façon au XII^{ème} siècle. Mentionnons encore les différents *Frailan* des départements des Vosges, de la Haute-Saône et de la Meuse.

PAIRIS



Pairis – Début XX^{ème} siècle – Carte postale noir et blanc.

L'abbaye cistercienne de Pairis a été fondée en 1138. De toute évidence, les moines ont repris le nom du lieu où ils se sont établis, c'est-à-dire dans la vallée des Basses-Huttes, dans un endroit qui plus tard s'appellera le *Vieux Pairis* (à partir de 1175 : *vetusta Parisius*).

Ce n'est qu'ultérieurement que les moines se sont installés dans la vallée du Noir rupt, à l'abbaye actuelle. *Pairis*, qui s'écrit *Paris* dès 1179, s'explique facilement par le moyen haut allemand *paradîs* désignant un lieu fertile. L'emprunt *Paris* a été adapté au français au XII^{ème} siècle déjà, car ici aussi l's final est devenu muet en patois. Il est vrai qu'aujourd'hui on prononce [pèris] en français et en patois. Mais anciennement on disait [pèri]. De nos jours encore, le patoisant prononce [vèr pèri] pour *Vers Pairis* et [tchan d'pèri] pour *Champs de Pairis*.

REMEYMONT

Les francophones sont donc arrivés à Orbey au XII^{ème} siècle au plus tard. Ceci se vérifie aussi avec un autre toponyme des environs de Pairis, à savoir *Remeymont*, un hameau disparu qui se trouvait au sud de la chapelle de St Genest. Une petite étendue de prairies a d'ailleurs conservé ce vieux nom français. Les patoisants le connaissent toujours sous la forme [lé rmèymo]. Composé de *Remey* (= le nom de personne Rémy, du latin REMIGIUS) + *mont*, il apparaît dès 1175 dans une charte des moines de Pairis. Il ne faut pas le confondre avec *Remomont*.

HOHNACK

Au XII^{ème} siècle également, les comtes d'Eguisheim construisirent à Labaroche le château du *Hohnack*, attesté dès 1162. Il tire son nom de la montagne du Grand Hohnack, évidemment, visible depuis la plaine alsacienne : il risque donc d'avoir reçu son appellation à une époque très reculée, peut-être déjà au haut Moyen Age. Elle s'explique par l'emploi métaphorique de *Nacken* "la nuque" appliqué à la forme du massif montagneux. Le même nom se retrouve à Dinsheim/Bas-Rhin (1320 : an Hohen Nacke) et dans les environs de Emmendingen/pays de Bade (1317/41 Hohennacker).

TANNACH

Le toponyme, de formation bien ancienne, se compose de *Tanne* "sapin" et du suffixe hydronymique *-ach* (an.h.all.-*aha*) désignant un ruisseau. Dès la première attestation, 1313 Tangnach, le nom nous frappe par sa nasalisation incomplète d'origine romane, exprimée par la graphie *-ng-*, et qui se perpétue jusqu'au XVII^{ème} siècle.

Tannach en 1950 – Photo noir et blanc – J.P. TISSERAND.



*Tannach de nos jours**Photo couleur – J.P. TISSERAND.*

Encore aujourd'hui, les patois du canton ne nasalisent les voyelles que partiellement et il n'est pas rare d'entendre une nasale incomplète comme [an.ng] ou même une dénasalisation complète, à savoir [a.n].

Nous venons de rassembler quelques spécimens

sûrs, ou tout au moins probables, de noms remontant au-delà de 1200. Nous constatons que parmi ceux-ci six toponymes ont une ascendance germanique contre trois qui ont une origine romane. Qu'est-ce que cela veut dire ?

J'interprète le fait de la manière suivante. Je crois que les Alsaciens sont arrivés ici plus tôt que les Lorrains, peut-être déjà au IX^{ème} siècle, alors que les francophones n'ont pas immigré avant le X^{ème} siècle. Ces derniers ont trouvé sur place certains noms germaniques attribués par les Alsaciens et qu'ils ont adapté au système linguistique français (ou plutôt lorrain dialectal). Ils en ont créé d'autres là où il n'y en avait pas encore : c'est le cas de Remeymont, mais aussi des deux villages de Lapoutroie et de Fréland qui ont dû se former à côté des établissements germanophones.

L'Urbaire de 1441

A la fin du Moyen Age, les seigneurs de Ribaupierre firent établir un censier très détaillé (Urbar) où figurent un grand nombre de lieux-dits du canton. Il est vrai que le relevé est plus dense pour certains endroits et moins dense pour d'autres, mais nous disposons là d'un remarquable registre toponymique qu'il faudrait publier dans son intégralité. Grâce à lui, nous pouvons suivre les progrès de l'établissement humain et de l'exploitation du sol.

A la lecture du document, on a l'impression d'avoir affaire à une région très majoritairement francophone alors qu'en 1200 la francisation n'était arrivée qu'à ses débuts. Certes, il existe des omissions – telles la vallée de Tannach et toute la région de Labaroche – mais même là des sources plus tardives ne font que confirmer le caractère français des lieux-dits anciens.

Effectivement, parmi la cinquantaine de lieux-dits autour de Tannach, deux ou trois seulement sont d'origine allemande : *Tannach* lui-même, *Housserousse* et les *Steinaulx*, qui, lui, risque d'avoir été formé sur le radical *Stein* "pierre".

Une exception cependant est à signaler. Alors que vers 1300 environ, la majorité des habitants du Val d'Orbey parlaient déjà un dialecte de type français, les environs des Basses et des Hautes-Huttes étaient encore germanophones en 1441.

Mais même là, certains indices font apercevoir la présence d'éléments welches. Ainsi la Welsche Matte, aujourd'hui [lè walchmat]. Ou encore le lieu-dit [lo bo il] aux Basses-Huttes, dont le [-i-] est une survivance de l'anc.h.all. *buhil* "Bühel", "colline". *Buhil* (avec -i-) est attesté en Alsace jusque vers 1300 : c'est en effet à cette époque là que les premiers colons romans ont dû habiter les Basses-Huttes.

Je voudrais maintenant parler brièvement de quelques toponymes qui font leur apparition entre 1200 et 1441 et qui figurent dans le censier des Ribaupierre.

LE BONHOMME

Le Bonhomme s'appelle au Moyen Age Judelinsshuss. Dès 1317, il possède une église : des gotzhusses ze bruder Judelinsshuss. Ce frère (Bruder) était peut-être un ermite s'occupant du modeste hôpital destiné aux voyageurs. Le nom s'est d'abord transformé en Jüdlisshuss (1467), plus tard probablement en Jiedlishus et a subi à ce stade l'attraction du nom de la ville de St-Dié (1571/72 Diedlisshausen), car St-Dié se disait sant Diedoltn (1464) en alsacien. Cette curieuse transformation a été rendu possible parce que la tradition allemande avait disparu du Bonhomme au XVI^{ème} siècle.

En 1343, un document latin nous apprend la version française du toponyme : *pedagium de Bono Homine*, dénomination s'appliquant apparemment au col. Un peu plus tard, vers 1363, le Boinhomme se fixe au village même, ce village qui, dans une charte de l'abbé de Moyemoutier de 1288, s'était vu appeler Beffroi. Ceci – selon toute apparence – d'après le beffroi du château-fort du Gutenbourg.

Le problème du nom du village, fort compliqué, ne saurait être résolu ici. Le mot *bonhomme*, en tout cas, s'applique souvent à des objets verticaux ressemblant de près ou de loin à une forme humaine. Est-ce que c'est le beffroi du château qui aurait servi de modèle ? Ou bien un signal en pierre érigé sur le col ? Signalons qu'en Valais un *bonhomme* est une pyramide de pierres édifiée sur un sommet alpin.

LABAROCHE

Labaroche signifie "la paroisse". Son homologue allemand *Zell* (depuis 1302 Celle) fait référence à une exploitation monastique, sans doute une ferme appartenant à une abbaye. Il a été repris tel quel en français, sous la forme Payonzelle (1564), dont le premier élément doit représenter un nom de personne, celui du fondateur de l'établissement monastique vraisemblablement. La dénomination actuelle La Baroche ne se trouve pas avant 1609. Il est vrai qu'on remarque des noms de sens voisin déjà en 1518 Haute Paroisse et, sous un déguisement allemand, dès 1441 (ub dem ganzen kilchspel zù Zell).

ERGERSMATT – HACHIMETTE

Les fourches patibulaires de la seigneurie de Hohnack s'élevaient à *Ergersmatt*, originellement un pré (Matte) appartenant à un nommé *Erger* ; ce pré est plus tard devenu un hameau. Il y a toutes les

" le marais des aunes ", en formait alors le quartier supérieur. L'élément initial de Eschliemeth (1581) a été repris à l'allemand et francisé en *Hachi-*. Cela n'explique pas cependant d'où vient l'*h* du début.

LES EMBETS

Les Embets, en patois [lé-z-èmbè], est transcrit en 1441 soit sous la forme allemande im Senbach, im Sembach soit sous la forme romane im Sennebeh. *Bach* "ruisseau" a donc été adapté en français en [bè], tout comme dans *Altenbach* [èltèbè].

LIMBACH

Ceci n'est pas le cas de *Limbach*, en 1441 Lintpach, Linpach, Limpach "le ruisseau des tilleuls", en patois [lo lèbètch]. Là, l'allemand *Bach* a donné comme résultat [bètch]. On ne peut que deviner les raisons de ce traitement divergent. Je crois que la variante [bètch] constitue un emprunt plus récent que [bè] et que la divergence est donc d'ordre chronologique.

LA BEHINE

La Béhine s'appelle en 1421 la Bachiene en 1441 la Beschbach. Dans la première syllabe, il y a une fois une aspirée (*Béhine*), une fois une chuintante (*Bachiene*, *Beschbach*). Dans le premier cas, celui de l'aspirée, on a non seulement *Béhine*, mais encore, en 1441, *Behenelle*, qui doit s'interpréter comme "petite *Béhine*". Dans le second cas, celui de la chuintante, on a en dehors de *Bachiene* et de *Beschbach*, le lieu-dit du Bonhomme *Bagenelles* qui n'est autre que le continuateur de *Behenelle* "petite *Béhine*".

Afin de tenir compte des deux aboutissements consonantiques différents, je proposerai de nouveau une explication d'ordre chronologique. Les francophones ont dû emprunter deux fois – à deux époques différentes – l'hydronyme allemand *Bachina*, un dérivé de *Bach* "ruisseau" par le suffixe germanique *-ina*. La gutturale germanique [x] = (a)ch a d'abord donné [h] (*Béhine*) en roman. Lorsque l'anc.h.all. tardif a changé le [x] guttural en [ç] = (i)ch, les Welches ont une nouvelle fois emprunté le nom de la rivière, cette fois avec [ch]. Ce résultat plus récent *Béchine* s'est perpétué jusqu'aux XVIII^{ème}/XIX^{ème} siècles, mais a complètement disparu aujourd'hui de l'usage oral.

NOMS FRANÇAIS

A côté des noms provenant de l'allemand, le terrier de 1441 offre toute une série de noms authentiquement français, créés par des Lorrains immigrés qui ont apporté leur langue maternelle, un dialecte de type français.

Ainsi, pour donner quelques exemples, derrière le lieu-dit Buttir (à Remomont) se cache *La Poture*, un dérivé de *porte*. Il a dû y exister une porte ou simplement un passage dans la clôture d'un pré. Le lieu-dit n'a d'ailleurs pas tardé à disparaître.

Scherremont représente sans doute un nom de personne + *mont*. Au XVIII^{ème} siècle, il s'écrivait Charimont. Ce toponyme de la région de Busset est oublié aujourd'hui.

Derrière Muntigon on devine sans difficulté un *Montillon*, de la famille de *mont*. De même, *Noiregoutte* est noté *Nùgutte*, *Roche der Ratschey*, *Grand'Goutte* in dem Grangot.

Pour Fréland, nous possédons même un petit registre français de 1421 qui fait état de lieux-dits français comme Pirouze Goutte, la Combe, la Moienne Goutte, les Champs de la Rouche, Virimont etc.

LA TOPONYMIE AU XVIII^{ÈME} SIÈCLE

Au XVIII^{ème} siècle, la physionomie du réseau toponymique a de nouveau changé. Grâce aux merveilleux plans de 1760, déposés aux Archives départementales, nous sommes à même de relever le nom du moindre lopin de pré dans le Val d'Orbey. Il y a plusieurs centaines de noms de terroirs : 260 uniquement à Orbey.

Le fait saillant est que le sol est maintenant exploité jusque sur les hauteurs, jusque vers 1000 ou 1100 mètres et que l'exploitation intensive du sol a produit beaucoup de noms du type *Champs Poreau*, *Pré Louseau*, avec indication du nom du propriétaire. Il en découle que ce genre de toponyme est moins stable que les autres, puisqu'il tend à être remplacé par le nom du nouveau propriétaire ou du nouvel exploitant.

Fait curieux, la fluctuation s'étend aussi à d'autres domaines. Ainsi la majorité des lieux-dits allemands des environs des Basses et des Hautes-Hutttes ont disparu sans laisser de trace. Des noms français les ont remplacés, par ex. *Mossure*, *Rain du Pair*, *Linge*, *Sombrevoir*, *Pré du Bois*.

ET MAINTENANT...

Lorsque nous jetons un coup d'œil sur la nomenclature actuelle du Val d'Orbey, nous apercevons sans peine son caractère roman, francophone. C'est que le pénible travail du défrichement a en grande partie été accompli par les agriculteurs arrivés de Lorraine.

A Labaroche, pas un seul nom germanique ne nous a été transmis. Cela veut dire que les paysans romanophones s'y trouvent installés depuis de longs siècles et qu'ils ont su dominer de bonne heure la rude nature montagnarde.

C'est autour de Pairis et des Hautes-Hutttes qu'il subsiste un maximum de noms allemands. Il y a deux raisons à cela. D'une part, la frontière linguistique est bien proche. D'autre part, l'abbaye de Pairis a longtemps su garder son caractère germanophone.

En fin de compte, on peut dire que c'est le magnifique travail des gens d'ici qui a réussi à donner au paysage du Val d'Orbey le charme que nous admirons tant, lui conférant en même temps son inoubliable cachet toponymique.

QUELQUES NOMS DE LIEUX-DITS

Wulf MÜLLER

Par sa richesse et sa diversité ainsi que par le jeu des interférences germano-romanes, la toponymie des communes welches offre au chercheur maint objet de réflexion. Noms d'origine ancienne ou récente, noms de provenance allemande ou française, reflets de la vie féodale d'antan, attitude du paysan face au paysage, importance des arbres (par ex. Sapin Brûlé) et des animaux sauvages ou domestiques (par ex. Rossberg), groupements de noms de formation identique, conséquences linguistiques de l'habitat dispersé : voilà autant de questions à traiter sans que la liste des problèmes soit épuisée, loin de là.

Si la maîtrise de la langue locale permet au patoisant d'analyser correctement bon nombre de noms de lieux, sa compétence ne dépasse guère, cela va de soi, l'état actuel du lexique et de la grammaire du patois. Il n'aura sans doute aucune peine à reconnaître dans *Bochnéy* (Lac Blanc) le mot désignant le jeune *hêtre* et dans *Baulat* (Tannach) le terme correspond au français *bouleau*.

De même, il sera capable d'expliquer au chercheur un lieu-dit comme [*spujey*] (Basses-Huttes) en le rattachant à [*spuji*] "mouillé". Mais Choux Aigres [*tchauw-z-èg*] (Hautes-Huttes) par exemple constitue un cas limite.

Les deux éléments, pris séparément, semblent compréhensibles, alors que le sens du syntagme entier est loin d'être manifeste. Cependant un composé de ce genre a dû exister en patois. Quelle a été sa signification ? A défaut d'en trouver la réponse en lorrain, on essaiera d'interroger d'autres systèmes dialectaux de l'Est en espérant qu'un d'entre eux ait conservé l'expression.

La prospection des ouvrages spécialisés se révèle fructueuse. Voici ce qu'on découvre. En franc-comtois, plus précisément dans le territoire de Belfort et la Haute-Saône, [*tchoe ègr*] signifie "choucroute". C'est là nous semble-t-il, la traduction pure et simple du germanique *Sauerkraut*, littéralement "aigre chou". Certains parlars de la famille franc-comtoise utilisent d'ailleurs pour ce même concept d'autres composés, à savoir *choux salés*, *choux fiers*, *choux forts*, etc..

Comment insérer ces données dans le contexte orbélais ? C'est maintenant qu'une observation que nous a faite un habitant des Hautes-Huttes paraît prendre toute sa valeur. Commentant le micro-toponyme *Choux Aigres*, il remarquait que ce nom de lieu curieux provenait éventuellement d'un sobriquet tombé en désuétude, soit d'un nom de personne.

On sait que beaucoup de lopins de terre portent le nom de leur propriétaire. Qu'on ait pu surnommer quelqu'un *Choucroute* n'étonne pas outre mesure lorsqu'on le met en rapport avec d'autres sobriquets un peu excentriques comme [*hogèy*] "gâteau qu'on consomme à Noël", [*spèy*] "pic vert" ou [*play kou*] "queue pelée"

Voici maintenant quelques toponymes qui nous obligent à recourir à une étape antérieure du patois

local. Bien entendu il n'existe pas – ou peu – de témoignages écrits du parler d'autrefois. Il faudra le reconstruire, assez péniblement il est vrai, soit par le truchement des patois apparentés, surtout lorrains, soit en s'aidant de l'alsacien auquel la langue du Val d'Orbey a emprunté un certain nombre de mots.

AUTOUR DE LA CHÈVRE

Je commencerai par un sujet à première vue ingrat, à savoir, l'intégration au français des toponymes contenant l'élément allemand *Geiss-*.

L'espèce caprine jouait un rôle assez important dans l'agriculture traditionnelle. Nous en avons la preuve grâce aux nombreux lieux-dits du type *Geissberg*, *Geissbühl*, *Geissenrain* que nous trouvons partout en Alsace ainsi que dans la vallée de Munster voisine.



Les chèvres de Gérard DUPONT – Photo couleur.

A en juger d'après la dénomination orbelaise la *Geisshof*, les cisterciens de Pairis y possédaient même une ferme destinée à l'élevage des chèvres, et ceci dès le XV^{ème} siècle. A part la féminisation de l'appellation – *der Hof* est masculin en allemand ! – le nom présente le degré zéro de l'adaptation au français si j'ose dire, car sa prononciation patoise [*lè gèysɔf*] reproduit exactement celle de l'allemand médiéval *geiss*.

On peut se demander pourquoi le nom n'a pas été transformé. L'abbaye de Pairis, germanophone pendant des siècles, risque d'y être pour quelque chose.

Le même commentaire vaut pour la *Geissmatt* "le pré des chèvres", grand pré de la vallée du Blanc rupt entre la *Geisshof* et le Lait. On prononce en effet [*lè gèysmat*] en patois. J'ai trouvé le nom dans les papiers des moines de Pairis du XVIII^{ème} siècle. Il n'a pas été repris cependant par le cadastre, peut-être à cause du peu d'étendue de ce terroir.

Lorsqu'en 1441, le sire de Ribeaupierre fit dresser un urbaire afin de connaître l'extension exacte de ses droits, il expédia dans ses possessions un germanophone, un notaire probablement, qui inscrivit dans un registre le nom de chaque exploitant ainsi que la situation précise des terres dont celui-ci avait la jouissance.

Nous lui devons, en autres choses, la transcription quasiment phonétique d'un lieu-dit du Bonhomme qui, en allemand, a dû s'appeler *Geissmatte* et qu'on écrivait alors *käys matte*. Cette graphie, d'une précision exceptionnelle, révèle l'intégration parfaite du mot au système roman puisque le [g] germanique, moins sonore que le [g] roman, pouvait être perçu comme un [k] par un francophone.

Le scribe a dû suivre aveuglément ce que lui indiquait un habitant du Bonhomme, en prenant soin de bien enregistrer les sons qu'il entendait. Apparemment, il ne comprenait pas qu'il avait affaire à un mot allemand articulé à la française. La diphtongue *äy*, notée à l'allemande, signale clairement un [èy] de la langue parlée.

Il convient ici de citer l'exclamation [*kays*], cri qui sert à chasser les chèvres (Lapoutroie) et qui, lui aussi, a été emprunté à l'allemand *Geiss*. Là également, on constate la présence de la consonne [k]. Elle apparaît même une fois dans la tradition écrite du *Geisshof* de Pairis : 1759 au *keishoffy*³⁹, mais elle a été éliminée par la suite.

Quant à la diphtongue [*ai*] on la trouve en français régional d'Orbey qui rend *Geisshof* par [*gaysof*]. Cette prononciation paraît trahir l'influence de l'allemand littéraire [*gaï̯s*] ou alors celle d'un parler de la région de Colmar.

Trêve de phonétique et d'analyses compliquées !

Il existe une manière bien plus efficace d'adopter un nom en français : on le traduit.

Le censier de 1441, que je viens de mentionner, fait état au Bonhomme du lieu-dit *Geissthal*, la vallée des chèvres. Il est d'ailleurs séparé en deux unités : *im nidern [bas] Geissthal*, *im obern [haut] Geissthal*. En 1599, il est encore cité en allemand : *im Geissthal am Rossberg*. Au cours du XVI^{ème} siècle, on l'a effectivement traduit en français par *Chèvregoutte* (fin XVI^{ème} siècle en *Chiepvregotte*). C'est aujourd'hui une ferme située au bord de la route des Bagenelles, [è *tchivrgot*].

Goutte a ici le sens de "ruisseau" ou de "vallée", sens très fréquent dans l'Est de la France et également dans le Val d'Orbey. En effet, un ruisseau, tributaire de la rivière des Bagenelles, descend là du Rossberg.

Pour être complet, je mentionnerai qu'après la seconde guerre mondiale, la forme *Chèvremont* a été portée au cadastre d'Orbey de 1953, en remplacement partiel de *Geisshof* qu'on a dû juger trop germanique et dont elle est la francisation. Si elle n'a pas de base historique locale, elle n'est tout de même pas dépourvue de bon sens linguistique, ayant des correspondances dans l'Est de la France (Territoire de Belfort, Vosges, Meurthe).

Récapitulons. Plus un emprunt est ancien, plus il a de chances d'être transformé par la langue emprunteuse, à moins d'être continuellement contrôlé par la langue de départ.

39) Notez le genre masculin qui correspond à l'allemand.

LE CHENOR

On répète jusqu'à satiété que le Chénor [*lo tchènor*] signifie "chat noir". Mais en patois, qui, répétons le, est la vraie langue du canton, "le chat" se dit [*lè tchèt*], au féminin. Influencé par le genre de l'allemand *die Katze*, également féminin, le mot est arrivé à désigner l'espèce féline tout entière, et non seulement la femelle du chat. Le masculin *chat* n'existe du reste pas en patois. "Le matou" est appelé [*marka*].

Le lieu-dit de Fréland *Chénor* entre dans l'histoire en 1606 : *au rein du Chatnnoires*. Le *Tchènor* d'Orbey, situé au pied du Faudé, n'est connu que depuis 1835 : *Chenord* L'élément *chais* se retrouve encore ailleurs dans le canton. En voilà quelques exemples qui me paraissent sûrs :

Chiai à Lapoutroie, en 1741 *Chya* ;

Chiai à Labaroche ;

Chiaisgayas à Orbey, en 1607 *es chay gayllard* ;

Chey Romeney, attestation de 1602 d'un lieu-dit aujourd'hui oublié, situé à la Housserousse/Orbey ;

Grand Chyais, attestation de 1736 d'un lieu-dit aujourd'hui oublié, situé au Schulzbach/Orbey ;

deux *Haut Chiais*, tous les deux à Orbey, l'un à Tannach (en 1661 *es haulx chiaix*), l'autre aux Présures.

Et j'en oublie sans doute.

Il s'agit là, selon toute apparence, d'un cousin du français essart "terrain déboisé". *Chais* remonterait alors au latin (tardif) EXSARTUM, qui a le même sens.

En ce qui concerne la seconde partie du mot, *-nor*, on peut l'identifier au patois [*nor*] "noir" sans trop risquer de se tromper. Mais qu'est-ce qu'elle signifie ? Est-ce qu'elle qualifie le sol de l'endroit ou, plus probablement, son environnement (forêt) ? Ou s'agirait-il du sobriquet du propriétaire ? La question doit pour le moment rester ouverte.

Dans le canton de Lapoutroie, on antépose en général l'adjectif de couleur, comme dans le lieu-dit voisin *Noiregoutte* (Fréland). Si par contre celui-ci est postposé, comme dans *Goutte Noire* (Lapoutroie), *Boursenoire* (Fréland), cela nous indique une origine plus récente du toponyme. Il a dû prendre naissance à une date où le français, qui postpose obligatoirement les adjectifs de couleur, a fait sentir son influence même sur les patois des marches de l'Est (XVI^{ème} siècle ?).

Curieusement, *Chénor* possède un frère à Ammerschwihr. Au XIX^{ème} siècle encore, il y existait un lieu-dit, aujourd'hui disparu, du nom de *Chenord*⁴⁰. Il a vraisemblablement été amené là par un Welche du Val d'Orbey.

40) Auguste SCHERLEN. Geschichte der ehemals reichsunmittelbaren Stadt Ammerschwihr. Colmar 1914, p. 284.

BENNEVIERGES

On a inscrit au cadastre de Lapoutroie le nom aux *Bonnevierges*, aussi Benwurges, à l'aspect bizarre. En 1770, on notait *au canton de Benwige*. Actuellement, la forme patoise [*o bènvuej*] est en train d'être oubliée. On prononce maintenant plutôt [*bènvurj, -ch*].

L'appellation rappelle tout de suite le mot archaïque de la Bresse (Vosges) *bènevîhe* s.m. ; "terrain soumis à une redevance"⁴¹. Le mot a servi à former une demi-dizaine de noms locaux dans le département des Vosges : *le Benevise*. L'un d'entre eux est attesté au XV^{ème} siècle déjà. On comparera encore les toponymes *Benevey* à Dombras/Meuse, en *Benevis* à Aigle/Suisse.

Mais n'oublions pas que le mot eut cours anciennement dans le Val d'Orbey. Dans un des plus anciens documents francophones de Fréland, de 1440, nous rencontrons une douzaine de fois le terme *benevize*, par ex. *le benevize de la Goutelle*.

Toutes ces désignations, plus ou moins éloignées de leur base, semblent en dernière analyse remonter à un terme technique du droit médiéval : *beneficium* en latin du moyen âge et qui a dû désigner une redevance féodale bien définie.

LE BUSSET

La petite agglomération est connue depuis le milieu du XVII^{ème} siècle, et ceci déjà sous sa forme actuelle. La suite des attestations *Busset, Bussé* est interrompue en 1835 par le *Chemin de Beusset*, dont le vocalisme risque de refléter l'ancienne prononciation.

A en croire cette graphie, nous avons affaire à une base [*boes*] plus une terminaison. Un tel mot existe : [*boes*] s. f. "grand récipient à lait ; sorte de cruche ; unité de mesure". Il se trouve du reste dans des inventaires notariés de l'ancien régime⁴². La terminaison diminutive –et, car il s'agit bien d'elle, n'est notée que rarement sous sa forme patoise –at, par ex. en 1865 *Le Bussat* (Baquol-Ristelhuber).

En toponymie, les mots désignant des récipients s'appliquent généralement à des dépressions de terrain, tel *cuve* et ses dérivés, *gobelet, sculet* "terrines" ou *van*. Busset se situe sur un petit replat entre deux montées plutôt raides. Est-ce qu'il faut considérer l'endroit comme une espèce de creux coupant la pente ?

Sur le versant est de la basse vallée de Tannach se trouve le minuscule hameau du Petit Busset (dès 1835). C'est après sa création qu'on attribua au Busset proprement dit l'appellation de Grand Busset.

L'article de Busset a disparu dans l'usage oral alors que la variante cadastrée l'a gardé. On dit le plus souvent [*è busè*]. Le mouvement est amorcé dès 1760/63 : *La grange de Bussé*. La perte de l'article montre qu'on a de bonne heure cessé de comprendre ce dérivé de [*boes*].

Reste à expliquer l'*u* de Busset. Maintes fois, une voyelle pleine du français équivaut à un [*oe*] prétonique du patois. On a sans doute cru bien faire de noter *u* tout en ignorant que la variante française du mot est en réalité l'archaïque *bosse* "tonneau".

41) Chanoine HINGRE. Patois de la Bresse, dans : Bulletin de la Société Philimatique Vosgiennes, 29, (1903-04), p. 17.

42) KAMMERER Odile : *Le cheptel bovin dans le Val d'Orbey avant la guerre de Trente Ans*, dans *Histoire de l'Alsace rurale*, Strasbourg-Paris 1983, p.153 : beusse

LE CHESTION

*Le Gestion*

On sait depuis longtemps, grâce à quelques rares vestiges, qu'un château-fort occupait jadis le site montagnard de Chestion à Labaroche. Tout récemment B. Munsch, reprenant le problème à la base, a fait le point de ce qu'on peut en savoir⁴³. L'excellent article s'arrête un instant au nom du monticule.

Son auteur pense avec raison que l'interprétation "château" est la plus plausible, mais la présence de l'*s* dans le nom le fait hésiter. Effectivement, dans [tchètyo] "château" l'*s* latin de CASTELLUM a disparu, comme c'est du reste normal dans la plus grande partie du domaine d'oïl. Que penser alors du Chestion ?

Il n'apparaît pas, hélas, avant 1775 : *le Chestion*. Quant à la prononciation patoise, j'ai noté [chètyo]. Horning a entendu une fois [tchètyo], mais il donne [sèchtyo] comme la variante la plus courante⁴⁴. Enfin, un patoisant orbélais m'a expliqué [sètchtyo] par "sept jetons (rejets) de sapins". Il est clair ainsi que les locuteurs ne font plus le rapport avec [tchètyo] et que la prononciation, ne trouvant plus de repère fixe nulle part, est en train de dérapier.

Une chose est pourtant commune à toutes ces variantes : elles ont gardé l'*s* devant le *t*, ou alors celui-ci persiste du moins en guise d'une chuintante épaisse [ch].

Pour rendre compte de cette apparente irrégularité, jetons de nouveau un coup d'œil sur les autres patois. Il y en a un qui a conservé l'*s* dans le mot en question (et dans tous les mots qui avaient ST en latin) : c'est le wallon, lequel dit [tchèstè]. On en conclura que les aires marginales de l'Est constituent un véritable musée de phénomènes archaïques.

43) *Gestion* ou *Chestion*, dans *Encyclopédie de l'Alsace*, vol.6, Strasbourg 1984, p. 3365-3366

44) HORNING Adolf : *Glossare der romanischen Mundarten von Zell (La Baroche) und Schönenberg im Breuschtal (Belmont) in den Vogesen*. Halle 1916, p. 6

Pour ce qui est du suffixe dénasalisé [-yo], ion dans la filière des documents écrits, il se laisse ramener à ce qui est *-illon* en français. Le toponyme signifie donc “le petit château”. Signalons dans ce contexte le nom de la ferme vosgienne de *Chestiol* (avec *-l* muet ?).

Un dernier point reste à éclaircir. Je parle de la graphie *Gestion*, aberrante à mon sens. Comment est-elle née ? Si je vois bien, c’est le cadastre de la première moitié du XIX^{ème} siècle qui l’a introduite. Ne rejetons pas toute la faute sur les géomètres alsaciens de langue allemande qui ne distinguaient pas bien les sons [tch] et [dj].

Car il existe en patois plusieurs mots où le [dj] initial était si peu sonore, ou franchement insonore, qu’on pouvait le noter [tch] sans commettre d’erreur. Ici, c’est évidemment le contraire qui s’est passé. Persuadé d’avoir affaire à un ancien [dj] devenu [tch], on se croyait obligé de restituer [dj]. D’où le G-.

LE FAUDÉ

Le cône caractéristique du Faudé, en patois [fodèy], mérite bien son nom de “meule à charbon”. Dans ma thèse de 1973, je l’ai en effet dérivé d’un mot ayant ce sens en gaumais et en wallon et qui, pourvu d’une terminaison, y sert également à former des toponymes. La terminaison [-èf] correspond à *-eau*, mais aussi à *-ier* français.



Les innombrables *Staufen* allemands expriment une image au fond assez semblable, celle d’un calice renversé sans pied. Le *Stoff* [chtɔf] de Lapoutroie, hameau situé sur le flanc nord du Faudé, a conservé jusqu’à nos jours le souvenir de l’allemand médiéval parlé jadis dans la région.

Le village de Lapoutroie, coiffé par le Faudé
Photo noir et blanc – Photothèque KUSTER – Kaysersberg.

LE PRÉ DE L’ÂÎTRE

Peu de personnes de souviennent encore du petit pré de ce nom situé dans les environs du Petit Busset. Les relevés anciens *Laitte* (1654), *Laite* (1726, 1736) et *L’Aite* (1768) nous permettent de reconstituer une prononciation [l’èt]. C’est celle du mot *aître* “cimetière” en wallon.

Peu de mots ont une histoire aussi captivante. L’*ATRIUM* latin désignait d’abord le vestibule de la maison romaine, ensuite le parvis d’une église et enfin le cimetière. Le vocable était répandu en Lorraine où de nombreux toponymes subsistent.

Est-ce que le cimetière d'Orbey se trouvait à cet endroit, au fait pas très éloigné de l'église ? Je le présume. Ou était-ce seulement une terre dont le revenu était destiné à l'entretien du cimetière ? Mais en 1726 *au ban de Laite*, aucune terre précise n'est mentionnée, simplement le fait que c'est la région du cimetière.

Aujourd'hui on prononce [*lo prè do latr*] et on ressent cela comme plus ou moins français.

LA RINF

Les parois surplombant les deux lacs, le Blanc et le Noir, s'appellent les deux fois la [*rinf*] ou la [*rèynf*]. Le mot, dont le sens de "paroi rocheuse" est encore plus ou moins perçu, revient dans la [*botrinf*] de Schulzbach, petit terroir à la pente raide. On connaît encore la [*rèynf doublan*], les rochers au-dessus de l'Étang des Truites à Soultzeren.

Le terme apparaît également dans les lieux-dits vosgiens du type la *Reffe*. A la Bresse, il appartient même au lexique vivant : *rêfe* s.f. "terrain hérissé de broussaille, de ronces et de rochers"⁴⁵.

Quel est cet animal ? Dans la vallée de Munster, on prononce [*rainf*] ou [*raif*] le mot alsacien (et allemand dialectal) *Ranft*, qui y désigne les falaises dans les montagnes⁴⁶. Il faut croire que c'est à cause de son caractère spécifique que ce germanisme a été adopté par le patois.

LA SPOCHE

Il y a plusieurs endroits appelés *Spoche* dans le canton, mais un seul de ces noms reste vivant à ma connaissance, à savoir celui de Labaroche. Est-ce bien lui que le registre E 2613 des Archives départementales mentionne sous la forme *en la Spoche* en 1609 ? Dénommé [*è lè spoch*] par les indigènes, le lieu-dit s'écrit parfois *Espoche*.

Au-dessus de Busset, différentes parcelles de part et d'autre de la limite communale Orbey/Labaroche portaient ce nom autrefois :

- 1692 *ez [=ès, en les] Spoches*
- 1694 *le coteau de Lespoches sur les hauteurs des Grabouya et de Baudemont, de Lespouche*
- 1701/04 *Epoche*
- 1760/63 *au Spoche* (c'est apparemment un pluriel)

Un petit peu plus loin, au Léman/Labaroche, se trouvent les *Champs de la Spoche du Laiman*, toujours en 1760/63. On a l'impression qu'au Moyen Age ces petits terroirs ne faisaient qu'un, désignant par un seul vocable cette suite de monticules et de forêts qui sépare les deux villages.

Enfin, en 1736 on nous signale à Orbey *le [=les ?] hayes des Spoches*, sans que nous puissions exactement localiser son emplacement (près de Beaubois ? dans la vallée du Blanc rupt ?).

45) Chanoine HINGRE : *Vocabulaire complet du patois de la Bresse (Vosges)*, dans *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, 1912/1913 p. 82
 46) MARTIN E. LIENHART H. : *Wörterbuch der elusässischen Mundarten*. Strasbourg 1897-1906, vol. 2 p. 266-267

Une réponse définitive au problème étymologique est malaisée à formuler en l'état actuel de nos connaissances. Ceci dit, il paraît tout de même sûr qu'un rapport direct ou indirect lie *Spoche* au verbe [*spochi*] "gonfler". Le sens de nos toponymes pourrait alors être quelque chose comme "bosse, éminence".

Mais je pense plutôt à une autre hypothèse, qui aurait l'avantage de tenir compte des nombreux *Epoisse*, *Epoche*, *Spache* (Vosges), *Espesse* (Wallonie) de l'Est du domaine d'oïl. Ces derniers remontent de toute évidence au latin SPISSIA "fourré".

Or, la famille de SPISSU "épais" est représentée en patois par spa, qui se distingue de *Spoche* par son vocalisme. Mais l'alternance a/o pour E et I latins n'est pas insolite en Lorraine à l'intérieur d'un seul et même patois⁴⁷.

En définitive, j'aurais tendance à opter pour la solution "fourré"⁴⁸.

Puisque le patois moderne n'explique pas tous les noms de lieux – et il s'en faut !- on choisira la seule voie paraissant raisonnable, c'est-à-dire la comparaison avec les autres patois de l'Est et leurs toponymes. Il s'agira alors de ne pas se noyer dans la masse considérable des matériaux qu'on aura mise en œuvre

47) HORNING Adolf : *Die ostfranzösischen Grenzdialekte zwischen Metz und Belfort*, Heilbronn 1887, p. 30

48) Que le monumental *Französisches etymologisches Wörterbuch* ait classé [*spochi*] dans les matériaux d'origine inconnue ne facilite pas les choses (vol.23 p.167)

ACTIVITÉS
AU FIL DE L'ANNÉE,

LÈ BZAGN
LO GRAN D'L'ÈNAY



La livraison du lait avec le bœuf - Photo noir et blanc - Photothèque KUSTER - Kayzersberg

LE TRAVAIL D'UN BÛCHERON DE LABAROCHE EN 1955

Gaby BAUMANN

Fils et petit-fils de bûcherons, Jean-Michel avait pris goût à ce métier. Ce fut à Ammerschwihl qu'il commença à travailler, puis à Labaroche, Niedermorschwihl et Katzenthal. Dans ces années là, les bûcherons travaillaient encore avec la hache, le passe-partout et la schlitte à cornes. Schlitter était alors souvent dangereux.

Pour aller dans le bois, Jean-Michel allait à pied ou en moto. La journée commençait à sept heures. A neuf heures, il s'arrêtait pour goûter : pain, lard, saucisson, fromage et du vin rouge. C'était pour cela qu'il ne déjeunait qu'à une heure. Et après un bon somme, il recommençait à travailler jusqu'à cinq heures.

Le travail de Jean-Michel, c'était d'abattre les arbres. Il fallait d'abord mesurer le diamètre du tronc avec le grand pied à coulisse, faire une entaille au pied à la hache puis le scier avec le passe-partout. Quand l'arbre était abattu, il coupait la cime, émondait les branches avec l'ébranchoir. Après cela, il fallait le retourner avec le crochet de tronc.

Le tronc était débité au passe-partout plus grand, plus court selon l'utilisation. Le grand bois servait à l'industrie, le plus petit pour du bois de mine ou de chauffage. Celui-ci était fendu au merlin avec des coins et mis sur la schlitte. Il le schlittait jusqu'au chemin, là il l'empilait en cordes. Les grosses branches donnaient la charbonnette qui était coupée par mètre.

Avec les toutes petites branches, il faisait des fagots et le reste était brûlé sur place. Quand Jean-Michel rentrait à pied à la maison, il rapportait un fagot, tenu sur son épaule par un bâton.

Dans ce temps-là, le travail était dur, mais Jean-Michel ne le regrette pas.



LÈ BZAGN D'INN BOKILYO D'È BARAUWTCH AN 1955

Gaby BAUMANN

Fe è pti fe de bokilyo, Jean-Michel awou pri go o mtéy la. Sé fe è Marvil k'él èanntche è auwrè, èpré è lè Barauwtch, Morvilè, Katsetaul. Da lé-z-ènay la, lé bokilyo auwran ko èvo lè ètch, lè dméy-linn, è lè zlét è kon ir alaur sova dandjurouz.

Po nalè da lo bauw, Jean-Michel nalau è pi ou an moto . Lè djonay èanntchau è sèt our. È nuf our, é s'èrètau po marandè : pègn, bako, sausisong, fermètch èko do rodj vi. S'ir po sla k'é n'minndjau rék è èn our. Eprè inn bon so, é rèanntchau è auwvrè chkè sinngk our.

Lè bzagn dé Jean-Michel, s'ir d'fot bè lé-z-arb. É falau d'abaur mzuri lo dyamèt do tranntch èvo lo bastrèngk, l'antayi o pi è lè ètch, èpré lo zégè èvo lè dméy-linn. Kat l'arb ir fotu bè, é kauwpau lè smay, zmondau lè kech èvo lo gran ramès. Èprè sla, é falau lo rtonè èvo lo kertcha d'trons.

Lo tranntch ir d'kauwpè è lè dméy-linn pu gran, pu koch slon l'utilizasyo. Lo gran bauw servau è l'industri, lo pu pti po do bauw d'minn ou d'chaufèdj. Laut si ir fanndu o mèrlé èvo dè kanya è botè dsu lè zlét. É lo zlétau chkè lo tchèmi, toulà é lo botau è taus. Lé kech dnan lé rè d'sèp k'in kauwpè pa mèt. Èvo lé tou pti kech é féyau dé fèchi, è lo rèch ir berlè dsu pyès. Kat Jean-Michel rantrau è pi è lè maujo, é rèpotau inn fèchi, tnu dsu sè spaul pa inn sèrpotey.

Do ta la, lè bzagn ir duch, mè Jean-Michel n'lo rgrèt mi.

Le bûcheron J.M. CLAUDEPIERRE et ses outils : lo bokilyo èvo sé-z-èbèch

La hotte :	lè ot
La poêle :	lè péyl
Le petit passe-partout :	lè pti dméy linn
L'écorceuse :	lo pley
La serpette :	lè chèrpat – ramès
Le crochet à tronc :	lo kertcha d'trons
La hache :	lè ètch
Le grand pied à coulisse :	lo bastrèngk
La roulette à numérotèr :	lè roulat è numrauté
Le grand passe partout :	lè dméy linn
La schlitte :	lè zlét è kon

LA JOURNÉE D'UNE FERMIÈRE A LABAROCHE

Gaby BAUMANN

Le jour commence à poindre, bêtes et gens dorment encore. Soudain le réveil-matin se met à sonner. Il est cinq heures, l'heure pour la fermière de commencer sa journée.

Elle s'habille et se dirige vers la cuisine pour allumer le feu. Puis elle prend deux seaux et va à la fontaine chercher de l'eau qu'elle verse dans les " pots " pour la chauffer. Après avoir mis une grosse bûche, elle part à la grange, enfile sa blouse d'écurie et remplit les mangeoires d'herbe fauchée la veille.

Pendant que les vaches mangent tranquillement, la fermière prend un seau, le tabouret d'écurie, s'assied, essuie les tétons et commence à traire. Lorsqu'elle a terminé, elle va à la cuisine. Les deux chats l'attendent devant leur écuelle pour avoir la mousse qui s'est formée sur le lait. Il lui faut retourner à l'écurie car il y en a encore une à traire. La troisième doit vèler sous peu.

Quand elle revient de l'écurie, elle écrème le lait mis dans la jatte la veille pour le cuire. Pendant ce temps le mari s'est levé car il va travailler en forêt et a déjà réveillé les enfants pour aller à l'école. Tous se mettent à table : il y a du café au lait, du pain, du beurre, de la confiture et du miel. Lorsqu'ils sont tous bien rassasiés, le mari et les enfants vont chacun de leur côté.

La fermière débarrasse la table puis retourne à l'écurie donner à boire aux vaches, à chacune un seau d'eau tiède. Armée d'une pelle et d'une brouette, elle enlève la bouse et l'emmène sur le tas de fumier. Elle remet alors de la litière fraîche : de la paille, des copeaux ou de la fougère. Il y a également le cochon qui grogne dans son réduit et qui attend son seau dans lequel il y a du son, des pommes de terre, des betteraves mélangés à de l'eau tiède. Elle donne aussi des grains aux poules et de l'herbe aux lapins.

Vers dix heures les clients viennent chercher le lait, l'un un demi-litre, l'autre un litre ou deux, l'aubergiste cinq à six litres. C'est aussi le moment de faire un brin de causette suivi souvent d'une bonne rigolade. Mais c'est l'heure de préparer le repas car les enfants vont rentrer de l'école. Aujourd'hui ce sera une soupe au riz, une bonne omelette, pommes de terre, salade du jardin et une tarte aux cerises. Pas question de lambiner car après le repas elle veut laver la vaisselle, faire les lits et donner un coup de balai.

Le ciel devenant menaçant, il faut aller faucher l'herbe. La fermière prend le bayard, les cendriers, le râteau, la faux et la pierre à aiguiser qu'elle met dans le coffre avec un peu d'eau et qu'elle attache à sa ceinture. Il lui faudra une bonne heure pour faucher, ramasser, faire les charges et ramener le tout à la grange. Mais c'est le jour de battre le beurre. La fermière cherche la baratte, y verse la crème et c'est parti pour un moment.

Il reste à laver les seaux, couper les pommes de terre et les betteraves qu'elle fera cuire pour le cochon. A quatre heures les enfants rentrent de l'école. Elle leur donne leur goûter, surveille les devoirs. Voilà déjà cinq heures. Il faut retourner à l'écurie pour la traite du soir.

LÈ DJONAY D'ÈN MORKRAS È LÈ BARAUWTCH

Gaby BAUMANN

Lo djo èanntch è vnu, béyt è djang dermo ko. D'ing kauw lo réway-mèti sé bot è chalé, él a sinngk our, l'our po lè morkras d'èanntchi sè djonay.

Èl sé vecht è s'èvé è lè kejinn po èspar lo fey. Lè morkras pra dou sényo, èvé o bètch kwèri d'lauv k'èl veydré da lé po, po lè chaufi. Èpré awou botè èn gros lagn, èl èvé o bètey botè so dèvétéy de chtauy, rèpyèn lè krap dé graus sayi lè way.

Do tandou k'lé vèrch minndjo trangkilma, lè morkras pra inn sényo, lè sèlat dé chtauy, sè dju dsu, nati lé ponséy è èanntch è andlè. Kat èl a prat, èl èvé è lè kejinn. Lé dou tchèt l'ètann do dja dèvan lor skwèlat po awou lè skèm k'a dsu lo lèséy. É fau rênalè o chtauy po lamou é n'i ko èn è andlè. Lè trazim fèré tauw vényo.

Kat èl érvé do chtauy èl tir bè lo sèyndjo do lèséy, k'èl awou botè da inn skulè lé way, po lo ker. Do ta la, l'am a lvé po l'amou él èvé auwrè da lo bauw, él é dja rèwayi lé-z-èfang po nalè é l'èkauwl. Tortu se boto è tauy : él i do byang kafè, do pègn, dè ber, dè konfitur, do mi. Kat è so tortu bé rèsèzi, l'am èko lé-z-èfang nalo tchèki d'lor kotè.

Lè morkras débaras lè tauy dangk de rênalè o chtauy dnè è bour é vèrch è tchèk inn sényo dé téyv auv. Èvod inn chtrouéy èl bot lè bouz da lè brouwat è s'lè monn dsu lo tako d'fé. Èl bot dè frach chternyur, do chtrè, dé chtèl oubé dè flayur. Él i ko lo pochéy ké grol da lè rang, él èta so sényo vark él i do kre, dé kmartyèr, dé tirlips, torto sla malè èvo dè téyv auv. Èl dèn ko do grè é jlinn è dè graus é lapi.

Wa déyj our lé klyang vno kwèri lo lèséy, inn, èn chop, l'aut, èn oubé dou botay, lo mat d'auwt nè pra sinngk oubé chey botay. Sa lo moma d'inn pauw bèblè è sova d'latchi dé bonn kakay. É sré l'our de fèr lo dedju, lé-z-èfang rvaro d'l'èkauwl. Èney sa sré èn sop dé richt, èn bonn vauwt, kmartyèr, salad do mèzéy èko èn tat dé sréyj. Mi kèstyo d'chléyfi èpré lo dedju, fau rlèvé lé-z-èbèch, fèr lé léy, dnè inn kauw d'skou.

Lo su dvé bonn-è naur, è fau nalè sayi dè graus. Lè morkras pra lo bayar, lé fyeri, lo rèchtéy, lè fau, lè rèbjez k'èl bot da lo beti èvod inn pauw d'auv, è k'èl ètèrch è sè koray. É li faré èn bonn our po sayi, rêmèsè, fèr lé tchadj, rémonè torto sla o bètey. Mè sa lo djo de bèt lè ber. Lè morkras èvé kwèr lo vèslé, i veyd lo sèyndjo, é n'i po inn bon moma è bèt.

Èl i ko lé sényo è lèvé, kauwpè lé kmartyèr, lé tirlips k'èl botré ker po lo pochéy. È kwèt our lé-z-èfang rveno d'l'èkauwl. Èl lauw-z-i dèn lè marann, surway loré dwèr. Vala dja sinngk our, è fau rênalè o chtauy po andlè.

LETTRE À MON FILS,

Gaby BAUMANN

Je prends la plume pour t'écrire au crayon, parce que le chat a renversé l'encrier. Nous avons eu de la chance car il n'y avait pas d'encre dedans.

Il y a longtemps que tu es parti au régiment, tant que tu étais à la maison, on ne se rendait pas compte que tu n'étais plus là, mais depuis que tu n'es plus là, on sent que tu es parti.

Dimanche, Monsieur le Maire organisait une course d'ânes, c'est dommage que tu n'aies pas été là, tu aurais eu le premier prix.

Il y a eu une maladie sur les bêtes à cornes, même que ton père l'a eue, on a tous été malade mais on est guéri.

Je t'envoie des chemises que j'ai faites avec les vieilles de ton père. Lorsqu'elles seront usées, renvoie-les pour en faire des neuves à ta sœur. Si tu as des chaussettes avec des trous, envoie les trous, je te les reboucherai.

Ton chien a eu la queue coupée par un camion, fais attention en traversant la route.

Ici la famille va bien mais il y a l'oncle qui est mort, j'espère que ma lettre te trouvera de même.

Ta mère pour la vie.

LAT È MO FE,

Gaby BAUMANN

Djé pra lè pyèm po t'èkrir o krayo po lamou lè tchèt é rvyèchi l'angkryé. No-z-o èvu dè tchans po lamou é n'i avor pè d'angkr déda.

Él i bonèvi k'ta èvoy o rédjima, tandou k'tir è maujo, an n'sé rann dau mi kont ké t'nir pu toula, mè ènnda k'tna pu toula, an sannt bé k'ta èvoy.

Dimontch, Monsu Mèr organize èn cours dé bourik, sa dèmèdj k'tnir mi, t'èrau èvu lo perméy préy.

Él y é èvu èn mèlèdi tsu lé béyt è kon, mèym k'to pér l'é èvu, an-n-é tortu ètu malèv, mè an-z-a rmayi.

J't'èvouy dé chmuj ké djè fè evo lé véy dé to pér, kat èl sro uzay, rèvouy lé po nè fèr dé nuv po tè su. Si t'é dé tchausat èvo dé pate, èvouy lé pate, j't'lé bouchrè.

To tché é èvu lè kou kauwpay pa inn kamyong, fè ètansyo è kerjan lè rout.

Tousi, lè famil èvé bé, mè él i l'ongkyéy ka mo, dj'èspèr k'mè lat té trovré digna.

Tè mér po lè vi.

LA CULTURE DE LA POMME DE TERRE

Gaby BAUMANN

Dès la fin du XVIII^{ème} siècle, la culture de la pomme de terre était entrée dans les traditions de nos montagnes. Chaque fermier en cultivait un ou deux champs. Ces tubercules entraient, en effet, pour une part essentielle dans la nourriture des personnes et des animaux de la ferme. En automne, on préparait les champs, encore couverts du chaume du seigle moissonné.

On remontait d'abord la terre du bas des champs afin que d'année en année le champ ne glisse pas vers le bas. On le faisait à la brouette portée : un homme devant et un autre à l'arrière en tenant les deux paires de bras. Ensuite, on y apportait du fumier soit avec la hotte, soit, si le champ n'était pas trop pentu, avec une brouette à roue.

A la fin d'avril, lorsque le risque de gelée était passé, la fermière sortait délicatement de la cave, pour ne pas casser les germes, les pommes de terre choisies pour semence. C'était soit des "Abondance de Metz" soit des "Prussiennes" rouges à chair blanche, etc.....



Mme MARCHAND récolte ses pommes de terre – Photo couleur 1997

LÈ KULTUR DÉ KMARTYÈR

Gaby BAUMANN

E lè fi do déyjeytim syèkl, lè kultur dè kmartyèr anntre da lè tradisyo d'noté montèyn. Tchèk morkèr kultivau inn ou dou tchang. Sal-si anntrean po èn pa ègnportant da lè nouritur dé djang èko dé béyt. O wègni **an** préparau lé tchang, **sau** vak **an-n-awou** séyi, s'ir dé chtoy.

An rmontau lè tyèr do dzo do tchang, po k'd'ènay an-n-ènay lo tchang ne chauyes mi pa bè. **An** lo fèyau èvo èn svir potay pa douz am, inn dèvang, l'au déri, tngang lè dou pèr dé brè. Epré é falau y potè do fé èvo lè ot ; oubé, si lo tchang n'ir mi tro réycht èvod èn brouwat è ru.

È lè fi évri, kat lo risk dé djalay ir pèsè, lè morkras rechau dè kav lè kmartyèr chwèzi ou lè smas è fèyang ètansyo dé n'mi kasè lé djermo. S'ir dé-z- "Abondances de Metz" ou dé "Prussiennes" (rodj è byantch déda). Kat **an** n'awou pè d'èt-lèdj, **an** lè pyantau è lè ou. Lè-z-èfang, inn bochtéy dé smas o brè, botan èn kmartyèr da tchèk pate bé alignè, fè pa lorè para. Si **an** pyantau è lè tcharou é falau éyt trobé. Lè wèzi vnan èdi, **an** botau lè smas da lè ray ni tro prè, ni tro lang èn dé l'au, èko è falau fèr vit polamou k'lo vers-war dè tcharou, è kruzan èn au ray, erkwèchau lè smas dé tyèr.



Lè (h)ak è Lè Barauwtch,
Mme Gabrielle DECHRISTE
Photo couleur – G. BAUMANN.

Souvent, faute d'attelage, on devait les planter à la houe. Les enfants, un panier de semences au bras, mettaient une pomme de terre dans chacun des trous bien alignés, faits par leurs parents. Si, par contre, elles étaient plantées à la charrue, il fallait être nombreux ou avoir recours aux voisins. En effet, les semences devaient être placées dans le sillon, à espaces réguliers et surtout à temps car le versoir de la charrue, en creusant le sillon suivant, allait recouvrir de terre les semences.

Lorsque les premières feuilles apparaissaient, un léger binage était nécessaire. Puis, après une quinzaine de jours, on ramenait la terre autour de chaque plante. Ainsi butés, les plants allaient se développer et, en terre, les tubercules se formeraient et grossiraient pendant presque quatre mois. Vers la fin septembre, les bois ayant jaunis, le moment de l'arrachage était venu. On coupait d'abord les fanes avec une faucille et on arrachait les mauvaises herbes. Puis, à l'aide du croc à deux dents, on arrachait chaque plant avec ses tubercules que l'on faisait tomber sur le sol en les secouant. On les étalait en une bande derrière soi avec, de chaque côté de celle-ci, le restant des fanes .

En fin d'après-midi, le soleil avait bien séché la précieuse récolte et on pouvait procéder à son ramassage. A genoux sur un sac, ayant devant elle trois corbeilles, la fermière faisait le tri. La plus grande recevait les gros tubercules réservés à la consommation du ménage mais aussi à la vente. Dans la seconde étaient placées les pommes de terre de taille moyenne et sans défaut : c'étaient les semences pour la saison prochaine. Enfin, dans la troisième étaient rassemblées les petites et celles percées ou abîmées par le croc. Ce serait la part des animaux. Le tout, mis en sacs, était amené à la cave et versé dans des "anbey" différents selon les catégories. Quant au champ, il était nettoyé, les fanes séchées étaient brûlées sur place et l'on pouvait bientôt ensemercer mais cette fois en céréales.

Aujourd'hui, cette culture a en grande partie disparu. Beaucoup regrettent ces excellentes pommes de terre que le sol léger de nos montagnes nous donnait.

Kat lé permér fouyat botan fu, é falau lé sarkyè. Kiz djo pu ta **an** rèmèsau lè tyèr è lè **rond** dé tchèk pyant. Sitauw huflay lè pyant sé dévlopan, è da tyèr, lé kmartyèr krachan do ta de kwèt mou. È lè fi septanbr, lè djot devnouy djaun, él ir ta d'akè. **An** kauwpau lè djot èvod èn séy è **an** rayau lè myèd. Èvod inn kretch è dou da, **an** (h)akau tchèk pyant k'**an** skourau dsu lo tchang è **an** chtyau lé kmartyèr dèri, sa dnau èn tir è de tchèk kotè lo rèch dè kotch (lè rèsinn dè djot).

Dsu lo **sa**, kat lo slo awou bé rchwè lè rékolt, **an** pau éanntchi è rèmèsè. È jno dsu inn sètch, **dan** léy tra tcharpègn, lè morkras lé noyau. Da lè pu grand, èl botau lé gros k'servan po lè konsomasyo do mèynèdj, èko po vann. Da lè douzim, èl botau lé mwayèn po lè novel smas, da lè trazim, lé békay è lé ptit ké servan po lé béyt. Torto sla ir botè da dé sètch è monè è lè kav, veydi da lé **anbey** pu **gran** ou pu pti slong lè dèstinasyo. Kat o tchang, él ir nati, lé kotch rèmèsay è tako, berlay dsu pyès. Èprè sla lo tchang ir nivlè è pra po smè lo byè.

O djo d'èney, lè kultur la é bé disparu. Trobé rgrèto lé bonn kmartyèr k'lè ladjir tyèr d'notè montèyn no dnau.

LA FENAIISON D'AUTREFOIS DANS LE VAL D'ORBEY

Maurice HERMANN

Pour les paysans, la fenaison est le moment le plus important de l'année.

A tel point que, quand ils parlent d'une année, c'est pour évaluer la quantité de foin ou de regain engrangée.

La fenaison se prépare dès l'hiver, le maître de maison répare les marteaux, les manches de faux, les femmes racommodent "les cendriers" ; avant on est allé chercher un tonneau de vin à Ammerschwihir ou à Sigolsheim.

Les amis et les ouvriers ont été contactés et sont donc prêts. La fenaison a lieu au mois de juin, selon l'évolution du temps et en tenant compte de l'altitude, il y a une différence sensible entre le village et les Hautes-Huttes.

Le jour convenu, de très bon matin, les faucheurs attaquent la première prairie. On entend le sifflement des faux mêlé aux appels des faucheurs.

Vers 9 heures, les femmes arrivent pour répandre les andains, sans oublier d'amener le casse-croûte. Les repas se prennent à l'ombre d'une haie ou d'un arbre. La fenaison est synonyme de gaieté pour les plus jeunes comme pour les plus âgés.

A l'époque, chaque petite parcelle est fauchée, les bords, les talus. Pour sécher le foin ou le regain, il est nécessaire de le retourner plusieurs fois selon l'intensité du soleil, mais souvent une ondée ou une averse anéanti le travail de 2 à 3 heures.

Au milieu de l'après-midi, les faneuses ramassent le foin ou le regain en andains, les hommes confectionnent les "charges" bien serrées dans les "cendriers", peignées soigneusement car chaque brin est précieux. Ensuite, les "charges" sont amenées au grenier sur la charrette tirée par un boeuf ou, chez les paysans les plus aisés, par un cheval.

Vers 18 heures, c'est à nouveau le casse-croûte, puis chacun repart soit fourrager le bétail, soit faucher pour les hommes, soit râtelier pour les femmes et les enfants, parfois jusqu'à nuit noire. Chaque soir, on est content de voir le trou et les combles du grenier se remplir.

La durée de fenaison est de 3 semaines à 1 mois pour le foin, 15 jours pour le regain si toutefois le mauvais temps n'a pas contrarié son déroulement.

Autrefois, la fenaison terminée, l'entraide n'était pas un vain mot, car chacun se faisait un plaisir d'aller aider amis et voisins.

Les foins aux Hautes-Huttes avant 1914
Carte postale – Collection G. BAUMANN.



LÈ FNAU D'ÈN SEKWAN DA LÈ VALAY D'ORBÈY

Maurice HERMANN

Po lé morkèr lè **fnau** s'a lo **gran** moma de l'ènay. Kat é palo d'èn ènay, è djo toukou é y avou **brauma** ou wè de fon ..

Lè **fnau** se prépar è l'evyè, lo **mat** dè **maujo** rèriv lé rèchtéy, lé **wa**, lé fam rèfadlo lé **furi**, èvan **on** é ètu kwèr **i** tanéy de vé è **Marvil** ou è **Sèvomo**, lé-z-èmi é lé-z-owréy so pra, é **fau** savou dsu **ki on pu kontè**.

L'èanntch dè **fnau**, o **mou** de **jwin** dépa do ta é do ley, él **i** èn diférans annter lo vilèdj é lè sa dé het.

Nak **konvnu**, è lè pwènt do djo lé sayou ètako lè permér forur, **on** oye lé **fau** cheyi é lé sayou **aupè d'i** prè è l'**aut**.

Wa **nuf** our, lé fam vno dèspand lé èy**din**, sna rèvyè lè marand. **On** marand sova deri **i** chterbi ou dzo inn **arb**, toula lé pu djèn nak lé pu **vi** so djoyou.

Da lo ta, tchèk djé **ir** sayi, lé **baur**, lé chari, mèym l'è**ron**d dé-z-**arb**. Pok lo fon ou lo rwènyé satches, é **fau** lo rtornè èn sèkam de fou, sa dépa do slo, èn warbès, èn schlapès **pu** ènulè lè bzayn de dou tra-z-our.



*Lo morkèr, lo bu è lo tchè è chaul : le paysan, le bœuf et le char à échelles
– Photo noir et blanc – Photothèque KUSTER – Kayserberg.*

O mwéytan de l'èpré-midi lé fenras èanntcho è rèchèsé lo fon ou lo rwènyé pa gangg, lé-z-am fèyo lé tchadj, bé saray da lé **furi** pèni bé-n-è **dro**, po n mi pyèt **i** pouti.

Lé tchadj so èmonay dsu lo soléy èvo èn tcharat tiri pa **i** bu, oubé tchi lé pu rérch, pa **i** tchwau. Tortu so èj de vèr lo pate do soley se rèp, é lo fon montè dèchkè lo hèrbau.

È chey-z-our, **on** èvé denovéy marandè, lé fam é lé djèn rèchtlo, dé fou dèchkè **nor** ney.

Lè **fnau** dur slon lo ta, tra smèyn **i** mou po lo fon, **kinz** djo po lo rwènyé.

Èn sekwan èpré lè **fnau** é y avou de l'ètor, **on** se fèyo **i** pyèji de nalè èdi lé-z-èmi é lé wèzi ke n'in mi pra.

LA MOISSON DANS NOTRE CANTON AU DÉBUT DU SIÈCLE

Gaby BAUMANN, Marcel EITEL

La terre légère de notre canton ne se prête pas bien pour y semer du froment. Au temps des petits cultivateurs de la montagne, au lieu du froment, ce qui réussissait le mieux par ici, c'est ce que l'on nommait "le blé" (le seigle).

LE BLÉ

Il avait beaucoup d'avantages. Sa paille était longue, elle servait pour beaucoup de choses. Battue au fléau, c'était surtout pour la couverture des maisons qu'elle était recherchée. On l'utilisait aussi pour attacher les arbres à leur piquet, pour attacher les vignes à leur support, pour fabriquer des liens, pour rempailler les chaises, pour faire des ruches et des hausses pour les abeilles. On en faisait aussi des panetons pour le pain, des paniers à couture, des bourrelets d'étanchéité derrière les portes et les soupentes. La paille qui ne pouvait servir à autre chose, on la coupait pour en faire la litière des bêtes.

Le grain du blé donnait de la bonne farine. Elle n'était pas aussi blanche que celle du froment. Elle servait à la fabrication du pain de ménage, qui restait frais au moins une semaine. Le son servait à l'alimentation du bétail.



*La moisson
Photo noir et blanc
Photothèque KUSTER
Kaysersberg.*

LÈ SÉY DA NOT KANTO È L'ÈANTCH DO SYÈKL

Gaby BAUMANN, Marcel EITEL

Lè ladjì tyèr d'not kanto n'sé prat mi bé po i smè do ferma. Do ta dé pti morkèr dè montèyn, è lè pyès do ferma, souk sé chékau lo me èvau tousi, s'ir souk an djau "lo byè" .

LO BYÈ

Lo byè awou trobé dé-z-èvétèch. So chtrè ir grang ; é servau po trobé èk. Bètu o fyèjey, s'ir surtou po rkwèchi lé maujo k'él ir érkwèri. É servau ausi po li lé-z-arb èpré lé pikè, lé vègn èpré lé pèchéy, po fèr dé lyo, po fèr lé dsu dé sèl, po fèr dé bos èko dé rèhaus po lé mochat. An-n-è fèyau ausi dé korbyo po lo pègn, dé tcharpyat po lè kouzri, dé totchat po dèri lé-z-ech èko da lé tapnè. Lo chtrè k'n'ir mi bon po fèr èk, an lo kauwpau po chterni lé béyt.

Lo grè do byè dnau dè bonn fèrinn. Èl n'ir mi si byantch ké séy do ferma. Èl servau po fèr lo pègn d'mèynèdj ké dmourau fra au mon èn smèyn. Lo kre servau po neri lé béyt.

L'ODJ

L'Odj ir surtou po lé jlinn èko po lé pochéy, dé fou po lé vèch è lè pyès do kre. Lé oy, lé bor èko lé lapi l'èyman ausi. An pau ausi lo rehti po rèpyèsi lè chikoré èvo lo kafè.

So chtrè, koch, ir bé sova malè èvo lo rwèni po k'én s'èchaufes mi tro.

Kat é n'y aw mi tro d'èskvéy, lé vetch èko lé tchwau nè minndjan inn paww, lo rèch s'ir po chterni lé béyt.

L'AVON

L'Avon s'ir po lé tchwau ; lé-z-aut béyt, sa lé-z-èrau tro èchaufi. So chtrè, s'ir po chterni. Èvod sé péyat an pau fèr dé pèyès.

LO TRÈMZAU

Lo trènzau (seigle de printemps) é rsènau lo byè, mè é n'dénau mi tan d'grè. Èl ir smè po rèpyèsi lo byè k'awou djalè è l'evyè.

L'ORGE

Elle était surtout pour les poules et pour les porcs, parfois aussi pour les vaches en remplacement du son. Les oies, les canards et les lapins l'appréciaient aussi. On pouvait aussi en griller pour remplacer la chicorée avec le café. Sa paille, courte, était souvent mélangée au regain pour lui éviter un échauffement excessif (au moment de la fermentation). Quand il n'y avait pas beaucoup de fourrage, les vaches et les chevaux en mangeaient un peu ; le restant était utilisé comme litière pour les bêtes.

L'AVOINE

Elle était pour les chevaux ; pour les autres animaux, elle les eût trop échauffés. Sa paille servait de litière. Avec les balles on pouvait faire des paillasses.

LE SEIGLE DU PRINTEMPS

Il ressemblait au seigle, mais produisait moins de grains. Il était semé en remplacement du seigle qui avait été gelé en hiver.

LES MAUVAISES HERBES DANS LES CÉRÉALES

Les rhinanthès :	lè ryèl	Les coquelicots :	lé djau
Les bleuets :	lé pouyat	Les vesces :	lé bséy d'rèt

On moissonnait toujours au mois d'août, il fallait préparer les outils. Battre une faux, pas trop fine, il y a des pierres dans le champ, et les éteules du seigle sont dures !

Monter le " cintre à coucher la paille " sur le manche de la faux. Battre les faucilles. Faire tremper la paille pour fabriquer les liens. Monter la voiture à ridelles, y mettre la perche et la corde servant à amarrer le chargement.

Quand les céréales arrivent à maturité, par un jour de beau temps, on pouvait commencer.

Les femmes étaient vêtues d'un tablier, coiffées d'une cornette, les hommes en blouse, pantalon de toile et chapeau. C'étaient les femmes qui délimitaient le pourtour du champ. Elle empoignaient la paille en son milieu, la coupaient, en expurgeaient les mauvaises herbes avec la pointe de leur faucille et la disposaient en javelles.

Quand elles avaient terminé, les hommes le fauchaient (le seigle). Les femmes le ramassaient au fur et à mesure, derrière les hommes, l'expurgeaient de ses mauvaises herbes avant de le disposer en javelles pour le faire sécher.

L'orge et l'avoine devaient être rentrées le jour même.

Le seigle pouvait séjourner à l'extérieur plus longtemps. Il était lié en gerbes et disposé en huttes dans le champ. Quelques jours plus tard, un jour de soleil, il fallait le charger sur la voiture et le rentrer au grenier, puis en faire une meule (les épis au centre).

Les céréales étaient battues au fléau, en hiver, dans les périodes de mauvais temps.

LÈ MYÈD DA LÈ VÈNRI

Lè ryèl :	rhinante
Lé pouyat :	bleuets
Lé djau :	coquelicots
Lé bséy d'rèt :	vesces

An séyau toukou o mou d'ou, falau préparè lé-z-èbèch. Rbèt èn fau, mi tro tèm, él i dé pir da lo tchang, èko lé chtoyo so duch. Montè l'èdjèvley dsu lo wa. Rbèt lé séy. Trapè lo chtrè po fèr lé lyo. Montè lo tchè è chaul, botè lè pit èko lè kod po tni lo chargema.

Kat lè wènrì ir mèyer, pa inn djo d'byè ta, lè séy pau èanntchi. Lé fam in vechti d'inn dèvètéy, èn kornèt d'su lè téyt, lé-z-am èn blaud, dé tchaus èko inn tchèpéy.

S'ir lé fam ké séyan lè rond do tchang. Èl tnan lo chtrè pa lo mwéytang, lo séyan, lo chauwban èvod lè smay dè séy, po tiri fu lè myèd, èpré èl l'èdjèvlan. Kat èl in prat, lé-z-am lo sayan (lo byè). Lé fam lo rèmsan ausi fo dèri ; èl lo chauwban dang ké d'lèdjèvlè, po ké satches.

L'odj èko l'avon in rantrè lo djo mèym.

Lo byè pau dmourè fu ko pu d'ta ; él ir li pa djèrb, è botè an kovat da lo tchang. Èn pèr dé djo pu ta, ing djo d'slo, falau lo tchadji dsu lo tchè po lo rantrè dsu lo soléy, è fèr lo tchéy (lé spi o mwéytang).

Lè wènrì ir bètouy o fyèjey, è l'evyè, da lé binay d'pe ta.

UN DRAME D'ENFANT

Gaby BAUMANN

C'était toujours au mois d'août que l'on faucillait le seigle. Il faisait beau ce matin là. Mon père prit sa faux pour faucher autour du champ, ma mère sa faucille pour fauciller le seigle parce qu'il fallait garder les gerbes qui seraient battues en hiver au fléau, à la grange. La paille servirait à remplacer un bout de toit car notre maison était recouverte de chaume.

Je n'avais alors que quatre ans. Je demeurais à la maison avec mon frère et une voisine. L'après-midi mes parents me prirent avec eux au champ. Assise sur une serviette éponge, je les regardais travailler en jouant avec ma poupée et des brins de paille.

Je ne sais pas ce qui se passa dans ma tête. Je trouvais sûrement le temps long et je quittais le champ. Mes parents étaient tellement occupés dans leur travail qu'ils n'avaient pas remarqué que je n'étais plus là. Affolés ils se mirent à appeler. Pas de réponse ! Ils cherchèrent dans les buissons. Ne me trouvant pas, ils pensèrent que j'étais retournée à la maison. Mon père alla voir. Personne ! Alors ma mère l'envoya chez notre grand'mère de la " Pinesse ". Sa maison était facilement à vingt minutes de la nôtre.

Bien sûr j'étais assise devant la porte, bien endormie, la serviette éponge et la pierre à aiguiser sur les genoux. J'avais des larmes sur les joues car j'avais dû pleurer en voyant que ma grand'mère n'était pas là.



*Justine GÉRARD et ses enfants, Albert et Gaby -
Photo noir et blanc. Collection G. BAUMANN*

INN DRAM D'ÈFANG

Gaby BAUMANN

S'ir toukou o mou d'ou k'an séyau lo byé. É fèyau byè lo mèti la. Mo pér perne sè fau po sayi è l'èrond do tchang, mè mér sè séy po séyi lo byé, polamou é falau wadè lé djèrb ké sran bètouy è l'evyè o fyèjey o bètey. Lo chtrè srevré è rèpyèsi inn bou do tau polamou not maujo ir érkwètchi èvo do chtrè.



*Maison
Justine GÉRARD
à Labaroche
Photo noir et blanc
Collection
G.BAUMANN*

Djé n'awou rék kwèt an. Djé dmouray è maujo èvo mo frèr éko èn wèzinn. L'éméy lo djo mé para mé pernen èvo rauw o tchang. Dj'ir è sèyan dju dsu inn chou-mègn. Dj'lé spyay auwré è djwang èvod mè poupé èko dé pouti d'chtrè.

Djé n'sè mi souk sé pèse da mè téyt. Djé trove surma lo ta grang è djé kite lo tchang. Mé para in téyma pri pa lor bzagn, k'è n'aoun mi vu ké j'n'ir pu toula. Éfolè é s'boten è etchi. Pè d'rèpons. É kwèren da lé chterbi. Né m'trovan mi, é s'èpasen ké dj'awou rênalè è maujo. Mo pér n'ale vèr. Pachèyn ! Alaur mè mér l'èvouye tchi not gran-mér dè "Pinès". Sè maujo ir èjima è vènt minut dè not.

Bé sur dj'ir è fèyan dju dèvan l'ech, bé èdermi, lo chou-mègn èko lè rèbjeys dsu lé jno. Dj'awou dé larm dsu lé djeyj polamou dj'awou kriyè è vèyang k'mè gran-mér n'ir mi toula.

AUJOURD'HUI ON TUE LE COCHON

Maurice HERMANN

Il y a déjà bien longtemps un curé au catéchisme demandait à un garçon quelle était la plus grande fête de l'année. Il répondit : "Chez nous, c'est le jour où l'on tue le cochon".

Autrefois, du mois de décembre au mois de février, dans nos fermes, le jour où on tuait le cochon était un jour important.

De bonne heure on est prêt. On attend l'arrivée du boucher avec ses outils. Celui-ci, durant l'hiver, va de maison en maison, tuant parfois jusqu'à 80 cochons.

C'est avec peine qu'il va chercher le cochon dans la porcherie. Après l'avoir assommé avec une masse, il l'égorge. Pendant ce temps, la maîtresse de maison, accroupie, recueille dans un seau le sang pour faire le boudin.

Les hommes mettent le cochon dans la maie. Une fois échaudé à l'eau bouillante, il est rasé avec des couteaux bien aiguisés puis pendu à une échelle et vidé. Le foie et la cervelle sont aussitôt préparés pour le déjeuner.



Que me veulent-ils ? Je crains pour mes jambons ! - Photo couleur - R. KLINKLIN.

Ce jour-là, tous sont contents. Chacun est assuré d'avoir de bonnes choses à manger pour les semaines et les mois à venir.

Il y aura d'abord les assiettes de gelée qu'on partage avec les voisins, les gratons, le boudin avec à l'intérieur les petits carrés de pommes de terre et, bien sûr, les jambons et le lard pendus à la cheminée après la salaison.

ÈNEY, ON TOU LO POCHÈY

Maurice HERMANN

Él i dja bonjèvé i kurèy au katéchim dmande è i gamin key l'ir lè pu grand fèyt de l'ènay. É rèponde : "Tchi no, sa lo djo ou on tou lo pochèy".

Èn sekwan, do mou de désanbr o mou de févryé, da noté fèrm s'ir gran djo kat on twau lo pochèy.

De bonn our, tortu so pra. On èta lo boutchèy ké vé èvo sé-z-èbèch. Séy-si èvè de maujo an maujo po twè do ta d'l'evyè, dè fou dechkè katre-vin pochèy.

Sa èvo bé do mau k'él èvé kwèr lo pochèy da sè ran. Eprè l'avou èsamè èvo èn ton, é lo chtèk. Do ta la, lè mètras dè maujo, èkrepyo, r'kouyau lo sang da i sényo po fèr lo boudi.



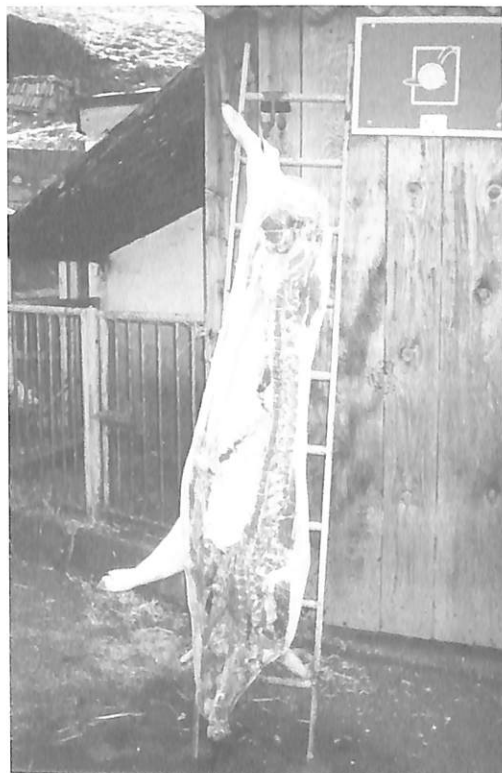
On brûle les soies du cochon – Photo couleur – R. KLINKLIN.

Lo djo la tortu so èj. Tchèki a èchuri d'avou dé bonn golay è minndji po lé smèyn è lé mou è vnu.

E y èré d'abor lè-z-èsit de djalay pati èvo lé wèzi, lé matchan, lo boudi èvo deda dé pti kwarè de kmartyèr, è bé sur, èprè lè-z-avou botè o sau, lè djanbo è lo bako panndu è lè tchèminay.

J'ai perdu ma moitié ! – Photo couleur – R. KLINKLIN.

Lè-z-am boto lo pochèy da lè mè. Èn fou èchaudè èvo lè kefant auv, él a rèzè èvo dé koutéy bé rèbji èprè él a panndu èprè èn chaul è veydi. Lè ferchur è lè sèrvèl so ausitaww préparè po lo dedje.



LE COCHON MORDU PAR UN CHIEN

Maurice HERMANN

Si autrefois, les gens d'Orbey avaient la réputation de jouer beaucoup, ceux de Labaroche de se battre, les habitants du canton avaient en commun la réputation de chercher chicane à leur voisin, parfois pour peu de choses.

Le juge de Lapoutroie avait toujours beaucoup de travail, il n'était pas rare de rencontrer certains aller chez lui avec un panier d'œufs ou un jambon pour l'amadouer.

Un jour, une femme d'Orbey se dit :

“Ce n'est pas la peine d'aller à Lapoutroie, il est préférable d'aller trouver le maire.”

Cela se passait avant 1914.

Elle lui raconta que le chien du voisin avait mordu son cochon à l'endroit où vous pensez. Depuis le cochon ne mangeait plus.

Le maire, après l'avoir écouté, se frotta les mains. Ennuyé, il lui dit :

“Ma bonne dame, essayez de vous arranger avec votre voisin.”

Entendant cela, la femme, en colère, dit au maire :

“A supposer que moi je sois le chien et vous le cochon, et que je vous morde, qu'est-ce que vous diriez ? Ça ne vous ferait sûrement pas plaisir !”

L'histoire ne dit pas ce que répondit le maire.

LO POCHÈY MODU PA I TCHÉ

Si da lo ta, lé djan d'Orbèy avoun lè rnamay de brauma djwè, sau dè Barauwtch, de se bèt, lé djan do kanto avoun èk èsèn, s'ir de kwèri tchikan èvo voré wèzi, sova po wè duv.

Lo juj de Lèpoutray avou toukou brauma dè bzann. É n'ir mi rar de nè vèr nalè tchi lu evo i bochtéy d'u oubé i djanbo po lo fyètrè.

I djo, èn fam d'Orbèy se d'dje :

“S'na mi lè pon de nalè è Lèpoutray, vau chtan nalè trovè lo mèr.”

Sa se pèsau èvan kwètoj.

Èl-l-i rkonte ke lo tché do wèzi avou modu so pochéy varouk vo pasau. Ènda toula lo pochéy ne minndjau pu.

Lo mèr, èpré l'avou skoutè, se fraye lé min. Ènoyi é-l-i d'dje :

“Mè bonn dam, tatchau de vo-z-èranji èvo voté wèzi.”

Oyan sla, lè fam èrèdji dje o mèr :

“Èn supozisyo : ke dje say lo tché è vo lo pochéy, é ke jvo modes, kauk vo diran, sa vo frau surma mi pyèji.”

L'istwèr ne di mi kauk dje le mèr.

LE FROMAGE DE TÊTE

Gaby BAUMANN

Prendre un gros cochon, pas trop gras, pas trop maigre, jolie tête, grandes oreilles et queue en tire bouchon de trente centimètres au moins.

Le tuer, l'échauder, le laver, l'ébarber dans l'eau chaude.

Cuire la hure, les oreilles, les pattes et le morceau entre les deux jambons dans l'eau pendant 24 heures.

Dans le bouillon y mettre un bouquet de feuilles d'ortie, des oignons, du sel et des clous de girofle.

Sortir la viande, la mettre dans un pan de vieille chemise d'homme, ficeler et mettre sous une grosse pierre jusqu'au lendemain.

Déchirer le pan de chemise, couper la viande en tranches, les mettre dans des assiettes.

Dégraissier le bouillon et le filtrer avec des blancs d'œufs.

Vider le bouillon sur les tranches de viande dans les assiettes.

Le laisser prendre une nuit dans la neige, lorsqu'il y en a.

Servir le lendemain :

1 assiette pour les petits

2 assiettes pour les gros

3 assiettes pour les goinfres.

N.B. Manuscrit en patois de la collection de M. TOSCANI traduit en français par Mme Gaby BAUMANN.

LÈ DJALAY

Par inn gro pochéy, ni tro gra, ni tro mègr, djat téyt,
grand aray è kou an tir bouchon dé trannt santimèt au mong.

Lo twè, lo sbreyi, lo lèvè è lo chabè da lè tchaud auv.

Ker lè hur, lé-z-aray, lé pèt, lè kou è lo mochéy

annter lé dou djanbo da l'auv do ta d'24 our.

Da lo bouyon, botè inn bokè de fouyat dé chakès, dé-z-ègno
do sau è dè girofl.

Rechi lè tchyè, lè botè da inn panéy de véy chmouch d'am,
fislè è botè dzo èn gros pir chk'è lo dedmègn.

Kèzè lo panéy, kauwpè lè tchyè an tranch, lé botè da lé-z-èsit.

Dégrèchi lo bouyon è lo filtrè èvo dé byan d'u.

Veydi lo bouyon d'su lé tranch de tchyè da lé-z-èsit.

Lo lèchi par èn neyti tsu lè nadj kat é n'i.

Servi lo dedmègn :

Èn èsit po lé pti

Dou-z-èsit po lé gro

È tra èsit po lé gèlèf.

LA DISTILLATION DE L' "EAU DE CERISE" PAR ICI

H. BARADEL, G. BAUMANN, M. HERMANN
G. MILLION, H. PETITEMANGE, S. ROMINGER

Dans le temps, pour ainsi dire chaque maison avait son alambic et, tout au long de l'été et de l'automne, on ramassait les fruits du verger et les fruits des bois et des chaumes. On les laissait fermenter dans des tonneaux ou des cuves jusqu'à l'hiver, saison des distillations.

Dans le chaudron d'une cinquantaine de litres on pouvait distiller une cuite d'au moins quarante litres. Une cuite de bonnes cerises bien mûres du pays pouvait donner jusqu'à huit litres d'eau de cerise.

La cuve une fois remplie, on fait un bon feu de bois de sapin bien sec dans le fourneau sous le chaudron. Mais, au début, il faut en remuer deux ou trois fois le contenu avec une grande palette de bois pour que le fruit n'attache et ne brûle pas au fond.

C'est seulement quand les cerises cuisent qu'on met rapidement le chapiteau en place puis la cruche où s'écouleront les premiers alcools. Il faut toujours faire attention au feu pour que le distillat ne s'écoule pas plus fort qu'en deux bons filets. On le laissera couler tant qu'il mesurera de 13° à 14°, tant qu'une allumette enflamme une giclée que l'on jette sur le chapiteau. On aura ainsi obtenu, en près de deux heures, quelque douze litres de distillat.

Après on baisse le feu en jetant un peu d'eau sur les braises et on vide la cuve. On la nettoie pour y verser tout le distillat obtenu avec deux ou trois litres de cerises du tonneau pour le goût. On ranime le feu, on remet le chapiteau et on commence " la repasse ".

Il faut procéder comme pour la première opération, mais avec plus de soin car cette fois-ci, c'est la bonne eau de cerise qui coulera : attention aux premières gouttes qui tomberont des deux bûchettes de bois fixées au bout des deux tuyaux de condensation. Ce sont les alcools de tête (alcools et éthers au parfum désagréable). Il faut en prélever un petit flacon qu'on peut utiliser pour se frictionner.

Après, on met immédiatement la cruche en place et il faut régler le feu pour que l'eau de cerise coule lentement en deux petits filets. Au début, elle accuse une teneur en alcool d'environ 27° mais au bout de deux heures, il faut vérifier plusieurs fois combien elle tire de degrés.

Quand l'alcoomètre est descendu à 18°, l'eau de cerise devient moins claire et n'a plus si bon goût. C'est le moment de retirer la cruche contenant un alcool qui peut mesurer jusqu'à 24°.

On peut encore recueillir la suite des petites eaux tant qu'elles pèsent plus de 13°. Elles seront utilisées pour une autre cuite.

Pour avoir une bonne eau de cerise, elle doit être équilibrée avec de la bonne eau jusqu'à ce qu'elle mesure 21°1/2. C'est la force de la bonne eau de vie que l'on fait par ici.

On la verse dans une bonbonne que l'on place au frais où elle reposera un bon mois.

Pendant toute la distillation les " gablous " peuvent survenir à l'improviste pour contrôler.

LÈ DISTILASYON D'L'AU D'SRIZ, ÉVAU TOUSI

H. BARADEL, G. BAUMANN, M. HERMANN
G. MILLION, H. PETITEMANGE, S. ROMINGER

Da lo ta kauzuma tchèk maujo avou sè kès è sou gran d'l'énaï è do wènyé **an** rémèsau lé fru do djadi è lé fru dé montèyn è dé tchaum. **An** lé lèchau ker da dé tanèy oubé dé kwèy chkè l'evyè, sajo dè distilasyon.

Da lè kès d'èn sinkantèyn de botay **an** pwau distilè èn keyt d'**au** mon karant botay. Èn keyt de bonn sréyj bé mèyer d'èvaou tousi pwau dnè chkè eyt botay d'**au** d'sriz.

Kat lè kès a répyèni **an** fè **in** bon fey d'sèp bé sa da lo fonèy dzo lè kès. Mè è l'éanntch **fau** rmoué dous ou tra fou lé srèyj èvod èn grand palat de bauw po k'èl n'èpètlens è n'berlens mi da lo fo.

Sa mèk kat èl kejo k'**an** bot vikma lo tchèpéy è sè pyès, è lè krouk vark lé permèy alkol déchtalro. É **fau** toukou fèr étansyo o fey pok lo litri n'koles mi pu fwau k'dou bon filè. **An** lo lèchré kolè **tan** k'è m'zurré de troz è kwètauaj dégré : **tan** dou k'èn èl motch pu èspar lo chta k'**an** veyd tsu lo tchèpéy. Sa fré è paww prè, do ta d'pré d'dou-z-our ko pu d'èn dozèyn de botay de litri.

An bèch vikma lo fey è chtyan in paww d'**au** dsu lè brèz è **an** veyd lè kès. **An** lè nati po veydi d'da torto lo litri k'**an**-z-é èvu, èvo dou tra botay de srèyj do tanèy, po lo go. **An** fè rpar lo fey, **an** rbot lo tchèpéy è **an** éanntch "lè rpès".

É **fau** fèr inak po lè permèr opérasyo, mè èvo det pu d'swègn po lamou k'lo kow si, sa lè bonn **au** d'sriz ké kolré : ètansyo é permèr got ké chtalro dé pti bauw o bou dé dou tuau ké rchoro l'alkol. Sa do faurlowf (alkol è ètèr malè k'o **in** mar go). É **fau** nè par èn pti botyat k'**an** pu servi po s'frayi.

Èpré **an** rbot lè krouk è sè pyès è **an** wart lo fey pok l'**au** d'sriz koles tou balma inak dou pti filè. È l'éanntch èl **pu** mzuri vènt-sèt dégré, mè o bou d'dou-z-our é **fau** vérifyè èn pèr de fou kabé d'dégré k'èl é ko.

Kat lè balans é bèchi è déyj-eyt dégré él a mon kyèch è n'é pu si **bon** go. Sa lo moma de rtiri lè krouk èvod s'n **au** d'sriz ké **pu** mzuri chkè vènt-kwèt dégré.

An pu ko par lo litri ké kol ko, **tan** ké mzur det pu k'troz dégré. E srevrè po èn **aut** keyt.

Po avou dè bonn **au** d'sriz è **fau** lè régransi èvod dè bonn **au**v dech k'èl mezures vènt-è-inn dégré è dmèy. Sa lè fwauch do bon brantvi d'èvaou tousi.

An lè veyd da èn bonbonn è **an** lo léch rpauwzè o fra **in** bon mou.

Sou gran dè distilasyo lé gablou pwo vni mètcho kwan po kontrolè.

N.B. Différences de prononciation :

Orbey, Fréland	Labaroche	Orbey, Fréland	Labaroche
él avou	él awou	lè fwauch	lè foch
wènyé	wègni	det pu	dét pu
an pwau	an pau	é pwo vni	é po vnu
fwau	fau	po lamou	pramou

LE CHEMIN POUR ALLER TRAVAILLER A L'USINE

Gaby BAUMANN

Après la dernière guerre, beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles se retrouvèrent sans travail et j'en faisais partie. L'usine de Labaroche ayant été bombardée, il fallut se faire embaucher à Orbey.

Je commençais à travailler le 12 février 1947. L'hiver n'était pas terminé, il faisait très froid et il y avait de la neige. Le matin ma mère me réveillait vers cinq heures et demie. Pendant que je prenais mon café, elle préparait ma canette, il fallait emporter le repas de midi. A six heures, je quittais la maison. Thérèse, qui habitait la Basse, m'attendait déjà. Tout au long du chemin, garçons et filles nous attendaient. En marchant bien, il fallait vingt minutes jusqu'à la Chapelle et encore quarante minutes jusqu'à l'usine.

Nous arrivions souvent dans la cour lorsque la sirène (le gueulard) appelait les ouvriers et ouvrières au travail, le matin de sept heures à onze heures et l'après-midi de une heure à cinq heures parfois plus longtemps. Comme il y avait beaucoup de neige, j'arrivais à l'usine les pieds trempés car je n'avais que des snow-boots. Heureusement mes chaussons et mes sabots m'attendaient.

Pour commencer j'ai été affectée à la bobinerie : il fallait mettre les échevettes de soie sur des dévidoirs et remplir les bobines. Il fallait surveiller toute une rangée. Par la suite je travaillais au tissage et, jusqu'à la fermeture de la fabrique, au rentrage.

Lorsque le gueulard annonçait la fin de la journée, il fallait reprendre le chemin de la maison où de l'autre travail m'attendait : le sarclage, la fenaison, la pioche et le tricot en hiver. Le lendemain il fallait recommencer.

Je n'ai jamais regretté ces années. L'hiver j'étais souvent découragée, mais l'été, les oiseaux nous accompagnaient tout le long du chemin et ça sifflait de tous côtés.



*Mme DUPONT Alice devant
l'ourdissage à la filature d'Orbey
- Photo noir et blanc - R.B.
DUPONT*

LO TCHÈMI PO NALÈ AUWVRÈ È LÈ FABRIK

Gaby BAUMANN

Èpré lé dèrér gyèr trobé dé **boub** è dé djèn bès sé rtroven sna bzagn è djir dé sal lat.

Lè fabrik dè Barauwtch awou ètu **bonbarday**, è falau s'fèr **anbauchi** è Orbéy.

Dj'è èanntchi è auwvrè lo dauwz févryé mil **nu** san karant sèt. S'ir ko l'evyè, é fèyau bé frau è él y awou dè nadj.

Lo mèti mè mér mé rèwayau è sinngk our è dméy. Do ta k'djé minndjay mo kafè, èl préparau mo po-d-kan. É falau par so dedju. È cheyz our djé kitay lè maujo. Thérèse, ké dmourau è lè Bès, m'ètanndau dja.

Lo gran do tchèmi, boub è bès no-z-ètanndan. È tchèminan bé é falau vènt minut chkè lè tchèpèl èko karant chkè lè fabrik.

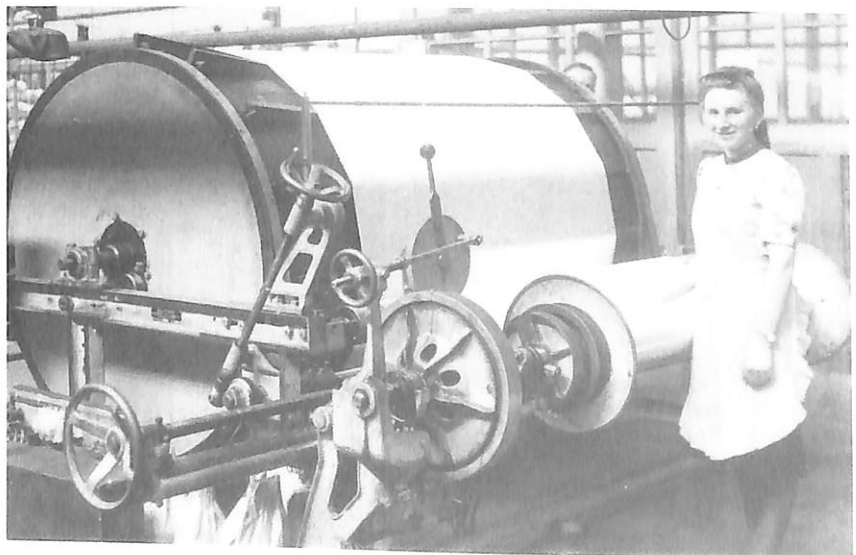
No-z-anntran sova da lè kour kat lo beyla hetchau lé-z-auwréy è auwréy è lè bzagn, lo mèti ènda sèt our chkè onz our è lè méy lo djo ènda èn our chkè sinngk our, dé fou pu ta.

Nak él y awou trobé dè nadj, djé vnay è lè fabrik lé pi trapè po lamou j'n'awou k'dé chno-bot. È lè bonn our mé tchauso è mé solè d'bauw m'ètanndan.

Po èanntchi dj'yor è lè baubinnri : é falau botè dé chèvat dé say dsu lé djaland è rèpyèni lé bauwbinn. É falau surwayi tout èn ranji. Pu ta dj'auwre o tisèth, è chkè lè fèrmetur dè fabrik, o rantrèch.

Kat lo beyla ènonsau lè fi dè djonay, é falau rpar lo tchèmi dè maujo vark d'l'aut bzagn m'ètanndau : sarkyè, lè fnau, lè hak, lo triko è l'evyè. Lo dedmègn é falau rèanntchi.

J'n'è jamè rgrètè lé-z-ènay la. L'evyè dj'ir sova dékorèdji, mè è l'ènay lé-z-oujéy no séyvan sou gran do tchèmi è sa cheyau de tou kotè.



*Mme DUPONT Alice devant l'ourdissage
à la filature d'Orbey*

Photo noir et blanc - R.B. DUPONT

ÊTRE OUVRIER BOULANGER EN 1940

Jean MUNIER

Je travaillais comme ouvrier boulanger dans une boulangerie du canton. Nous ne faisons, à l'époque, que du pain sur levain, c'est-à-dire que nous gardions toujours de la pâte de la veille pour faire un levain et faire la première pâte à partir de celui-ci.

Je pétrissais la première pâte le soir, au pétrin mécanique pendant un quart d'heure à vingt minutes. Je me levais à deux heures du matin et je travaillais ma pâte. Il fallait peser miches et michettes que je mettais dans des panetons ronds. Les pains longs, je les façonnais et les plaçais sur des couches posées sur des planches. Quand ce travail était terminé, je commençais à chauffer le four. Un très grand four où je pouvais enfourner quarante-trois miches ! Je chauffais ce four au bois dans le foyer avec un ventilateur qui donnait une grande flamme et que je dirigeais avec un gueulard en fonte. Entre temps, je pétrissais ma deuxième pâte. Une fois par semaine, je faisais du pain noir (mélange de seigle et de blé). Quand le four était bien reposé et nettoyé avec le goupillon (perche assez longue où était attaché un sac de jute légèrement humide), j'enfournais miches, michettes et pains longs. Le samedi, après le premier four, je cuisais petits pains et petits pains au lait. En général, je cuisais deux fournées par jour.



*M. DILLESEGER F. à la boulangerie Turlupain –Orbey-Tannach – la scarification avant l'enfournement
Photo couleur – G. MILLION.*

ÉYT AUWRÉY BOLÈDJÉY È 1940

Jean MUNIER

Dj'auwray kom auwréy bolèdjéy da èn bolèdjri do kanto. È do la, **an** fèyau rék do pègn èvo d'lèl-vang, s'at-è-dir k'no wadan toukou dè pèt dè way po fèr èn élvang è fèr lè permér pèt d'èvod.

Djé prechtay lè permér pèt lo sa, o pétrègn mékanik do ta d'inn kwa d'our, vèntt minut. Djé lway è dou-z-our do mèti è dj'auwray mè pèt. Falau bzè lé metch è lé metchat ké djé botay da dé ro korbyo. Lé gran pègn, j'lé fèyay è j'lé botay tsu dé kouch pozay tsu dé pyèntch. Kat lè bzagn la ir prat, dj'anntchay è chaufi lo foch. Inn gro foch vark djé pay èfonè karant-tra metch ! Djé chaufay lo foch o bauw da lo fwayé èvod inn vantilater ké dnau èn grand flam è k'djé dirijay èvod inn gelar **an font**. Ater ta, djé prechtay mè douzim pèt. Èn fou par smèyn, djé fèyay do naur pègn (malèdj dé byè è d'ferma). Kat lo foch ir bé rpauwzè è nati èvo do skwi d'foch, (grand pèrch vark ir ètètchi inn sètch ladjirma mouyi), dj'èfonay lé metch, lé metchat èko lé gran pègn. Lo samdi, èpré lè permér fonay, djé kejay lé pti pègn è lé pti pègn d'lèséy. **An** jénéral, djé kejay dou fonay par djo.

Wa midi, lè bzagn è lè bolèdjri ir prat. No minndjan è èpré, j'nalay da lè kour fannd do bauw chkè dou-z-our, po chaufi lo foch. Epré j'nalay mé latchi bè chkè sèt our. Kat dj'awou minndji, djé



Le pain est cuit – Photo couleur – G. MILLION.

Vers midi, le travail au fournil était terminé. Nous mangions, et ensuite j'allais dans la cour jusqu'à quatorze heures, fendre du bois pour chauffer le four. Puis j'allais me coucher jusqu'à dix-neuf heures. Après avoir mangé, je retournais au fournil, pétrir ma première pâte et toutes les préparations pour le lendemain. Le travail était assez dur mais agréable.

Puis vint l'entrée des Allemands en Alsace, à la fin du mois de juin 1940. Plus de courant, hésitation des patrons. Que faire ? Dans un premier temps, on décida de vendre le plus de farine possible aux clients pour qu'ils fassent leur pain eux-mêmes. Mais la demande étant très forte, je décidais de faire la pâte à bras. Je faisais une fournée par jour. Je pétrissais ma pâte à la main pendant une heure à une heure et quart. Quelle suée ! Le lendemain, travail habituel de la pâte mais, pour le chauffage du four, c'était comme dans l'ancien temps. Pas de ventilateur. Il fallait mettre le bois dans le four, chauffer au devant puis pousser au fond du four ; remettre du bois et refaire le même travail en sens inverse, enfin sortir toutes les braises dans l'étouffoir. Le four étant surchauffé, il fallait le laisser reposer au moins une heure et le nettoyer au moins trois fois avec le goupillon pour qu'il soit propre, qu'il n'y ait plus de cendre. Pour savoir si le four était à bonne température pour la cuisson, j'y jetais une poignée de farine : tant que la farine brûlait, le four était trop chaud. Ensuite, il fallait enfourner, toujours sans lumière. Je choisissais des petits bouts de bois avec beaucoup de résine que j'allumais et plaçais de chaque côté au fond du four, puis je faisais la même chose au milieu. Devant, je voyais suffisamment pour terminer de remplir le four.

Nous sommes restés sans électricité pendant trois semaines où je ne faisais qu'une fournée par jour, sauf le troisième samedi, j'en ai fait deux. Le travail, pendant cette période, était dur et pénible.

Cette pénurie de courant nous a fait travailler le pain comme cela se pratiquait vingt ans auparavant.

rènalay è lè bolèdjri, prechti mè permér pèt èko tortot lé préparasyo po lo dedmègn. Lè bzagn ir duch mè fèt èvod pyèji.

Epré, lé-z-alman vnen **an-n-Alzas**, è lè fi do **mou** d'jwègn 1940. Pu d'kourang, sa fèyau dvizè lé patro. Ké fèr ? Da inn perméy ta, **an** déside d'vannd lo pu d'fèrinn possib é klyan, po ké fèyens lor pègn rauw **maum**. Mè lè dmand ir fot, djé déside d'fèr lè pèt è brè. Djé fèyay èn fonay par djo. Djé prechtay mè pèt è lè mègn do ta d'èn our, ènn our ègn kwa. Kéy **sou** ! Lo dedmègn, **falau** auwrè lè pèt inak tchèk djo mè po lo **chaufèdj** do foch, s'ir inak da lo **vi** ta. Pè d'**vantilater**. **Falau** botè lo bauw da lo foch, **chaufi** o dèvan, èpré, **bousi** o dèri do foch ; érbotè do bauw è rfèr lè mèym bzagn da l'**aut sans**, è lè fi, rechi tortot lé brèz da l'étoufwar. Lo foch ir tro **tchau**, **falau** lo lèchi rchorè **au** mon èn our è lo nati **au mon** tra fou èvo do skwi d'foch, po k'é **sau** prop, k'é n'y **au** pu d'sannd. Po sawou s'lè tchalou ir bonn po ker, djé botay èn pagni d'fèrinn da lo foch, o **tandou** k'lè fèrinn berlau, lo foch ir tro **tchau**. Epré, **falau** èfonè, toukou sna ertcha. Djé chwèzay d'l'èmul ké dj'èspèrnay è k'djé botay dé tchèk kotè o dèri do foch, èpré, djé fèyay lè mèym tchauwz o moytan. O dèvan, djé vèyay kyè èsè po-z-èséyvi d'èfonè.

No dmouren sna kouran do ta d'tra smèyn vark djé fèyay rék èn fonaj par djo, mèk mi lo trazim samdi, toula j'nè fèye dous. Lè bzagn do ta dé tra smèyn la fe duch èko chtèyntchant, vo pau bé vo-z-èpasè !

Souk no-z-èrive toula, no fèye auwrè lo pègn inak él l'auwran vènt an dèri.

Traduction patoise : Gérard MILLION



Les miches et les pains longs sont prêts à être croqués – Photo couleur – G. MILLION.

LE TRAVAIL DU FORGERON DANS LE TEMPS

Gérard et Jean-François MILLION

Chez nous, nous étions maréchal-ferrant et fermier, nous avions toujours à peu près six vaches à l'étable et un cheval.

Nous nous levions vers six heures et nous allions à l'étable pour soigner les bêtes, leur donner à manger, nettoyer l'étable, racler le fumier vers la rigole d'évacuation, nettoyer le pis des vaches et les traire. Puis on donnait à manger une seconde fois. Ensuite, il fallait sortir le fumier. Quand tout ceci était fini, on faisait la litière. Ce n'était qu'en revenant de l'étable que nous mangions : du café au lait et des tartines de beurre et de confiture ou du lard ou encore du fromage.

Vers huit heures, nous allions à la forge. Pour commencer, il fallait allumer le feu. Il brûlait toute la journée, nous en avions constamment besoin : pour réparer les chaînes ou faire les roule-troncs des charretiers, pour amincir, rechausser ou tout simplement faire des haches neuves pour les bûcherons, pour refaire des houes, pointer et rechausser des pioches pour les cantonniers, pointer et tremper les burins pour les tailleurs de pierre, pour faire des enclumes à rebattre les faux, pour réparer les charrues, pour rechausser des crocs pour les gens avant la récolte des pommes de terre (il y avait là du travail pour une quinzaine de jours).

Une autre activité, qui durait quelques jours, était de façonner les ferrures pour les charrettes : les brides, les crochets de reculement, les crochets de traction, le fer forgé au bout de la limonière, permettant de doubler l'attelage, le système de freinage. Il fallait aussi ferrer les roues, c'est-à-dire les cercler et ferrer le moyeu. Lorsque nous avions fini de façonner toutes les pièces, il fallait les ajuster, les placer et régler les essieux.

*Le forgeron J. MILLION
ajuste le fer à cheval sur l'enclume
Photo couleur - J.F. MILLION*



LÈ BZAGN DO MERTCHAU DA LO TA

Gérard et Jean-François MILLION

È maujo, no-z-in mertchau èko morkèr, no-z-awoun toukou èn cheyzèyn dé vèch o chtauy èko inn tchwau.

No Ivan wa chey-z-our è no nalan d'inn kauw o chtauy po swègni lé béyt, l'auw-z-i dnè è minndji, nati lo chtauy, rauyi lo fé da lo graub, nati lo and dé vèch è lé andlé. Epré, an dnau èn douzim dénay. Falau ausi romè. Kat torto ir pra, an chternyau. S'ir mèk è rvenan do chtauy k'an minndjau do byang kafè èvo dé frayi d'ber èvo dè konfiteur oubé do bako ou do fermèdj.

Wa eyt our, an nalau è lè fodj. Po-z-èanntchi, falau èspar lo fey : é berlau lo gran do djo, é n'y awou toukou débza, po rèrivè lé tchèyn ou fèr lé kertcha d'trons dé tcharto, po rbèt, rtchausi ou tou bonnma fèr dé nuv ètch po lé bokilyo, po rfèr dé ou, spwèntè è rtchausi dé bék po lé kantoni, po spwèntè èko trapè lé burègn po lé tèyou d'pir, po fèr dé-z-érbètma, po rèrivè dé tcharou, po rtchausi dé kretch po lé djang dan lè ak ; toulà él y awou dé bzagn po èn quizèyn dé djo.



Le forgeron pose le fer sur le sabot du cheval - Photo couleur - J.F. MILLION

Entre toutes ces activités, venait un cheval, un bœuf ou un âne à ferrer. Les gens venaient n'importe quand, il n'y avait pas de rendez-vous en ce temps là ! Pour ferrer un cheval, c'était le maître qui tenait la patte de son animal afin que nous puissions ôter les fers et couper la corne. Ensuite, il fallait chauffer les fers neufs, les ajuster à chaud et les ferrer. Pour la finition, couper les clous, les recourber, un coup de râpe, une couche de graisse et le cheval pouvait repartir, fier de ses "chaussures neuves".

Pendant la guerre, il fallait forger les fers des boeufs. Pour les ânes, guerre ou paix, il fallait toujours les forger. Pour ferrer les boeufs, il fallait les mettre sur le travail, on leur attachait la tête à l'aide d'un dispositif adapté et on leur passait deux sangles sous le ventre, une derrière les pattes antérieures et une devant les postérieures. Ensuite, on levait un peu l'animal, il ne lui était plus si aisé de se débattre et pour nous, c'était plus facile, si on peut dire, de le ferrer. Il y avait des boeufs qui se débattaient vilainement, ils avaient une sacré force.

Les journées étaient longues et bien remplies en ce temps là. Après le travail de la forge, il fallait encore retourner à l'étable pour nous occuper de nos bêtes. Il n'y avait pas besoin de télévision pour nous assommer !

Propos recueillis auprès de Joseph MILLION

Èn aut bzagn, k'durau èn pèr dé djo, s'ir dé fèr lo farèdj po lé tchè : lé brud, lé kertcha dé rkulma, lé kertcha d'trè, lo fyè fodji po doyi o bou dè limonir, lè mékanik. Falau ausi farè lé ru, sa-t-è dir botè lé sèrkl è farè lo mouyi. Kat no-z-in pra d'fèr tortot lé pes, falau lé-z-èdjèti, lé pyèsi èko réglè lé-z-èchi.

Ater lé bzagn la, él i vnau inn tchwau, inn bu oubé inn bourik po fèr farè. Lé djan vnan mètchau kwang, é n'y awou pé d'randé vou do ta la ! Po farè inn tchwau, s'ir lo mat ké tnav lé pèt d'sè béyt po k'an djoyes dé tiri bè lo fyè è kauwpè lè kon. Epré, falau chaufi lé nu fyè, lé-z-èdjèti è tchau è lé farè. Po lè finisyo, kauwpè lé kyauw, lé rdoyi, inn kauw d'rap, èn kouch dé grèch è lo tchwau pau rênalé, fyèr d'awou dé nu solé.

Lo ta dè gyèr, falau fodji lé fyè d'bu. Po lé bourik, gyèr ou pè, falau toukou lé fodji. Po farè lé bu, an lé botau da lo mtéy, an ètètchau lè téyt èvod inn moryo è an l'auw-z-i pèsau dou sanggl dzo lo vannt, èn déri lé pèt do dévang éko én dévan lé pèt do dèri. Epré, an lvau inn pauw lè béyt, èl n'awou pu si èji po s'débèt è po no, s'ir kopu èji, sé an pu dir, po lè farè. Sa k'él y awou dé bu ké z'débètan petma, él awoun èn sakré foch.

Lé djonay in grand è bé rèpyèni è do la. Epré lè bzagn dè fodj, falau ko dauprém rênalè o chtaury po èrji noté béyt. É n'y awou pè débza d'télévizyo po no-z-èsamè !

Propos recueillis auprès de Joseph MILLION

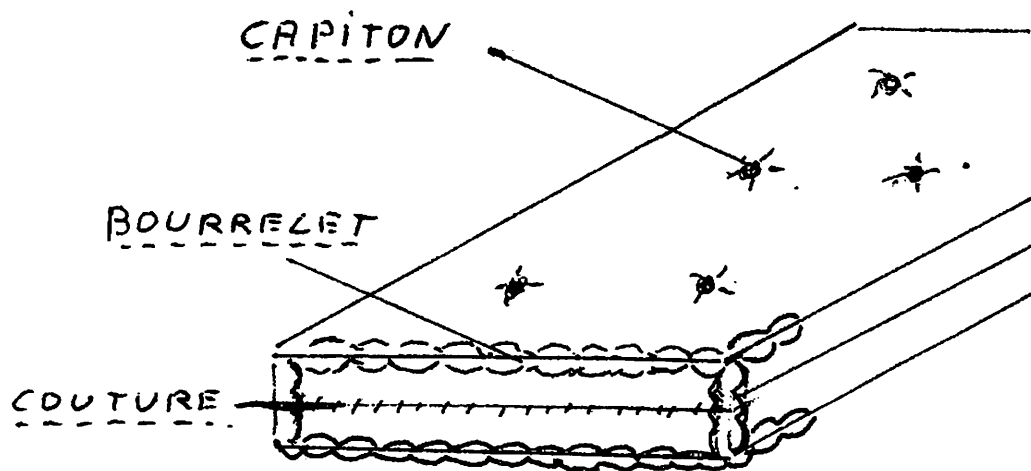
LES MATELAS DU TEMPS PASSÉ

Gaby BAUMANN

Dans le temps, dans chaque famille, les matelas se faisaient avec du crin animal, de la crinière et de la queue du cheval. D'un côté, on mettait de la laine et par dessus du crin, un côté hiver et l'autre été.

Il fallait de temps à autre les démonter pour rafraîchir la laine et le crin. C'était un travail de femmes. Elles faisaient cela entre la fenaison et la moisson, s'il ne pleuvait pas. Le premier travail, découdre la toile, si elle était déchirée, on en achetait de l'autre. Sur des cendriers, on mettait le crin qu'on avait défait, par petites poignées. Le soir, on avait bien mal aux doigts et quelle poussière ! Après, on cardait la laine, c'était dur aussi, c'était un coup de main à prendre.

On laissait tout au soleil, ça donnait du volume. Après, on mettait sur la toile, d'un côté la laine et par dessus le crin. On rabattait un côté de la toile et on cousait les trois autres avec une grosse aiguille et de la bonne ficelle. Il fallait coudre un bourrelet tout autour, ensuite, avec une grande aiguille à deux pointes, un peu de laine, on perçait le matelas de part en part. On appelait cela le capitonnage.



LÉ MATLA DÉ D'DA LO TA

Gaby BAUMANN

Da lo ta, da tchèk fami, lé matla se fèyan èvo do krègn animal, dè krinyèr èko dè kou do tchwau. D'inn kotè **an botau** dè lèyn è pa dsu do krègn, inn kotè evyè è l'aut ènay.

É falau de ta z è aut lé dmontè po rèfrachi lè lèyn è lo krègn. S'ir èn bzagn de fam. Èl féyan sla ann-ter lè fnau è lè séy, sé n'pyouau mi. Lè permér bzagn, dékouz lè taul, si èl ir kèzay, **an-n-èchtau** d'l'aut. Dsu dé fyeri, **an botau** lo krègn k'an awou défè pa ptit pagni, lo sa, **an awou bé mau** lé dau è cléy poussa ! Èpré, **an kardau** lè lèyn, sa-z-ir duch **ausi**, s'ir inn kauw d'mégn è par.

An lèchau torto o slo, sa dnau do volum. Èpré **an botau** dsu lè taul, d'inn kotè lè lèyn è pa dsu lo krègn. **An rèbètau** inn kotè dè taul è **an kouzau lé-z-aut** trach èvod èn gros awéy è dè bonn fisèl. Falau kouz inn bourlè tout è l'èrond, èpré, èvod èn grand awéy è dou pikang, inn paww d'lèyn, **an pachau** lo matla fur è fur. **An djau** sla lo "capitonnage".

UN HIVER D'AUTREFOIS DANS LES ÉCARTS

Maurice HERMANN

Le froid arrive, il a déjà neigé sur les sommets, aujourd'hui on a fauché les dernières "charges" d'herbe.



Paysage d'hiver – Photo noir et blanc – Photothèque KUSTER – Kayersberg.

L'hiver sera peut-être long mais s'il n'y a plus de travail au-dehors, on ne s'ennuiera pas pour autant et puis, les fermiers pourront un peu se reposer, ils en ont bien besoin.

S'il n'y a pas trop de neige, ils "descendent" au village faire les commissions, prendre le temps de faire la causette et s'attarder au bistrot avec les amis.

Si toutefois, ils sont cloîtrés, forcément chez eux, il ne faut pas se tracasser pour cela, ils ont de quoi manger, un tonneau de choucroute, un de "compiche" et un cochon à la cheminée.

Les journées en hiver sont bien remplies, le travail ne manque pas, il faut fourrager, secouer le foin,

IN EVYÈ D'ÈN SEKWAN É Z ÈROND

Maurice HERMANN

Lo fro èriv, él é dja nadjì dsu lé **autou**, èney **an** é sayi lè dèrér tchadj de **graus**.

L'evyè sré èchtauw **gran**, mè si n'**i** pu de bzann **fu**, **on** ne s'ènoyré mi po **auchtan**, lé morkèr pouro **i** paww se rpauwzè, é n-o bé débza.

Si n'**i** mi tro de nadj, é dvalro o vilèdj fèr dé komisyo, é **paro** lo ta de fèr lo kwèray è de s'èdadji è l'auwt èvo lé-z-èmi.



Orbey, la Grand'Rue sous la neige – Photo noir et blanc – G. BAUMANN.

de plus il ne faut pas se laisser surprendre par le froid, sous les remises il y a toujours du bois pour deux à trois ans d'avance, le comble serait que des bûcherons, comme le sont nos fermiers, se voient dans l'obligation d'acheter leur bois.

Et puis, il y a les outils à réparer, remettre des manches aux crocs, fabriquer des cuveaux, des moules à fromage, des râteaux, parfois certains se hasardent à confectionner des paniers avec les saules coupés au bord de la rivière.

Quand la neige est abondante, il faut dégager le chemin pour le facteur, car ici on l'attend, non seulement pour les lettres et le journal mais encore pour les nouvelles du village.

Les femmes ont aussi leur travail à la maison, il y a les pantalons et les chemises à raccommoder, les chaussettes à repriser, sans oublier de reboucher les trous des "cendriers".

Le soir après avoir cassé la croûte et fourragé, tout le monde va à la veillée, les voisins et les amis se retrouvent, les hommes jouent aux cartes, à la "bête" ou au "soixante-six", ils plaisantent tout en goûtant les meilleures eaux-de-vie du patron. Les femmes assises tout autour du gros fourneau de faïence, crochètent ou tricotent en parlant de leurs recettes de cuisine. Dans la chambre à côté de la salle de séjour, les jeunes rient et chantent, c'est parfois là que débutent les premières fréquentations.

Si l'hiver apporte ses ennuis aux gens d'alentour, il leur apporte aussi des joies.

Sé so dé fou klwatrè pa fwauch tchi-z-auw, é ne fau mi s'nè fèr po sla, él i toukou èk è minndji, èvo èn chtang de serkrout, èn de kapauwt è i pochéy è lè tchèminay.

Lé djonay è l'evyè, so bé rèpouy, lè bzann ne mangk mi, é fau èrji, fèr lè mechtur, dedpu è ne fau mi se lèchi par pa lo fro. Dzo lé-z-èchway, él i toukou do bauw po dou tra-z-an d'èvans, lo pudja sa sro ke dé bokilyo ènak noté morkèr èchtens do bauw.

Él i ko lé-z-èbèch è rèrivè, rbotè dé mènch é kretch, fèr dé kwéy, dé trot é dé rèchtéy, é n-i mèym ké fèyo dé bochtéy èvo lé saus kauwpay o baur do ru.

Kat é nadj brauma, é fau fèr lè berji po lo fakter, tousi on l'èta mèk mi po lé lat é lo journal, mè ko po lé novèl do vilèdj.

Lé fam ausi o dè bzann è lè maujo, él i lé tchaus, lé chmuj è rèfadlè, lé tchausat è rpikè, sna rèvyè de bouchi lé pate dé furi.

Lo sa, èpré avou marandè é èrji, tortu nalo é lour, lé wèzi é lé-z-èmi se trovo. Lé-z-am djwo é kwat, è lè bèyt ou o swasant chey, rkonto dé gaugat è échèyan lé mouyou brantvé do patro, lé fam, è fèyan dju è l'èrond do gwo fonéy de kyak, krochto é trikoto è palan de voré rsèt de kejin. Da lè tchanb èkat lo pal, lé djèn ryo è tchanto, sa dé fou toula ké-z-èanntcho è chwaumè.

Si l'evyè èpout sé ènoyma é djan dé-z-èrond, él èpout ausi dé djoy.

DIMANCHES ET FÊTES

DIMONDJ È FÉYT



Procession sur la route reliant Lapoutroie à Hachimette, lors de la bénédiction de la chapelle d'Hachimette. On remarque l'ancienne voie ferrée.
Photo noir et blanc – Collection C. MUNIER.

Jeunes filles portant le costume "des bergères" à Orbey.
Photo noir et blanc – Collection KUSTER.



UN MARIAGE DANS LES ANNÉES CINQUANTE

Gérard MILLION

La veille, nous allions à la mairie, avec les témoins et deux ou trois personnes de la famille, ceux qui pouvaient venir, pour le mariage civil. C'était toujours vers cinq heures, après, il y avait un apéritif au restaurant : un morceau de kougelhof avec un verre de vin blanc. Ensuite, on revenait chacun chez soi, on n'était pas encore ensemble !!

Le lendemain, c'était le grand jour. La mariée mettait sa robe de mariée à la maison. C'était une grande robe blanche, elle portait aussi un voile et un beau bouquet. Le jeune marié venait la chercher. Il était habillé d'un bel habit neuf et portait une fleur à la boutonnière.

Ensuite, on partait tous pour la messe, c'était souvent un samedi matin, parfois le mardi. Le père de la jeune mariée avait mis un chapeau pour accompagner sa fille à l'autel. Le jeune marié venait le dernier avec sa mère.

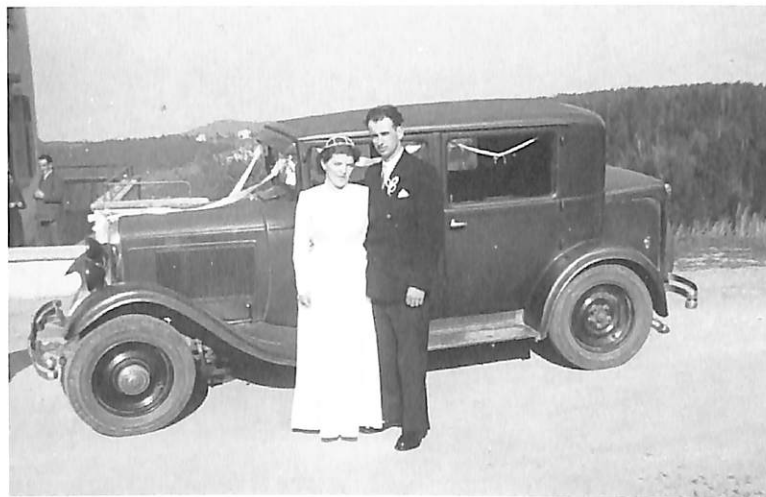
A midi, c'était le repas. C'était toujours des bouchées à la reine, du rôti avec des légumes ou de la viande fumée avec des pommes de terre à l'étouffée et de la salade. Le dessert, c'était du biscuit fourré avec de la crème à la vanille et des îles flottantes. Le café suivait avec l'eau-de-vie.

Pour amuser les invités, il y en avait deux, bien décidés, mal habillés, qui venaient apporter la poupée aux jeunes mariés. L'homme, c'était un drôle de souillard, il avait une bouteille de vin rouge dans une main et dans l'autre, un bâton pour le maintenir debout, il en avait déjà "plus que son compte". La femme avait eu l'enfant (la poupée) et ils étaient tellement pauvres, qu'ils ne pouvaient plus l'élever. Elle était malheureuse de donner son enfant mais ils ne pouvaient plus le garder tellement son mari était méchant. Les jeunes mariés le prenaient de bon cœur et donnaient encore à boire aux deux mendiants.

Pendant ce temps, il fallait penser aux bêtes, il fallait aller les soigner.

Avec la nuit venait le dîner : du jambon accompagné de pommes de terre et de salades. Il y avait souvent un joueur d'accordéon pour divertir un peu les gens. Les invités racontaient des histoires de dans le temps et ils devenaient de plus en plus savants. Arrivés à minuit, lorsque c'était la dernière danse, les jeunes mariés essayaient de s'enfuir pour être tranquilles.

Le lendemain, la fête était finie, il fallait commencer une autre vie.



*Les jeunes mariés devant le carrosse à Labaroche en 1954
Photo noir et blanc.*

INN MÈRYÈDJ DA LÉ-Z-ÈNAY SINNGKANT

Gérard MILLION

Lè way, **an-n-alau** è lè mèri, èvo lé témwè èko dous trach dè fami, **sauk pan** vnu, po lo mèryèdj sivil. S'ir toukou wa sinngk our, èpré, él y **awou** inn pti apéritif è l'auwt : èn skay d'kokléof èvod inn **vour** dé **byan** vi. Èpré, **an** rvenau tchèki è **maujo**, bé **sur**, **an** n'ir ko mi èsèn ! !

Lo dedmègn, s'ir lo **gran** djo. Lè mèryay botau sè rauwb dé mèryay è lè **maujo**. S'ir toukou èn **grand** byantch rauwb, inn wèl èko inn byè bokè. Lo djèn mèryè **vnau** lè kwèr. Él **ir** vechti èvod inn byè **nu** èbi èvod èn fyò è lè botnir.

Èpré, **an-n-alau** tortu po lè mas, s'ir bé sova inn samdi mèti, dé fou lo **madi**. Lo pér dè djèn mèryay **awou** botè inn tchèpéy po monè sè féy è l'**autèl**. Lo djèn mèryè **vnau** lo dèréy èvo sè **mér**.

È midi, s'ir lo dedju. S'ir toukou dé **patéy**, dè rechte èvo dé légum ou dè satch tchyè èvo dé chtofi èko dè **salad**. Lo désèr, s'ir do biskwi fourè èko dè **krèm** è lè **vani** èvo do **byan** d'**u** dsu. Lo kafè **séyva** èvo lo **brantvi**.



Po rèmuzè lé djan, é-n-i **awou** dou bé désidè, inn èko èn, **mau** ègochtè, ké **vnan** èpotè lè **poupé** é djèn mèryè. L'am, s'ir inn dja soulong, él **awou** èn botay d'rodj da èn mègn è inn bato da l'**aut**, po sé tni **au**, é-n-**awou** dja ko pu k'so **kont**. Lè fam **awou** èvu l'**èfan** (lè **poupé**) è él in téyma por, ké n'pan pu l'èl-vè. Él **ir** malerez dé dnè s'n'èfan mè é n'pan pu lo wadè téyma k's'n-am **ir** ma. Lé djèn mèryè lo pernan dé bong ker è é dnan ko è **bour** é dou podéy.

Ater ta, é **falau** sanndji é béyt, **falau** nalè lé-z-èrji.

Evo lè ney **vnau** lo sepè : do **djanbo** èvo dé **kmartyèr** èko dé

salad. É-n-y **awou** sova inn ké **djwau** d'l'akordéon po inn pauw rèmuzè lé **djan**. **Sau** k'in è **tauy** érkontan dé-z-istwèr dé d'da lo ta è é dévnan è dé pu sèvan. Èn fou mèyney, kat lé djan **dansan** lè dèrér, lé djèn mèryè kwèran d'fouyi po-z-éyt trangkil.

Lo dedmègn, lè féyt **ir** prat, é **falau** èanntchi èn **aut** vi...



C'est l'heure des plaisanteries. – Photos noir et blanc.

UN PÈLERINAGE AUX TROIS-ÉPIS

Maurice HERMANN

Autrefois, il était de tradition que par un beau dimanche de printemps ou d'automne, des familles entières, des voisins, même des sociétés fassent leur pèlerinage aux Trois-Epis.

Souvent le jour est fixé de longue date, la veille on prépare le casse-croûte qui se résume à du pain, du lard, des œufs durs, un peu de charcuterie, du fromage, sans oublier de prendre la petite bouteille d'eau-de-vie.

L'heure du départ est matinale, ce n'est pas le moment de traîner, il y a douze kilomètres à parcourir et il faut être là-haut avant la grand-messe.

Les pèlerins grimpent le Rain du King, le ventre creux, car autrefois on n'osait pas manger avant d'aller communier.

Le long du chemin, les pèlerins parlent de tout, admirent les alentours mais il y a toujours un ou une pour commencer une dizaine de chapelet.

Aux Trois-Epis, chacun, recueilli, entre à la chapelle et fait ses dévotions à sa guise.

En sortant de l'église, tous se hâtent pour aller à l'auberge prendre un bon café ou une chopine de vin, là on déballe le casse-croûte en riant et en plaisantant; certains mangent dans la forêt.

Avant de repartir, on fait une dernière prière à la chapelle, et c'est tout doucement qu'on reprend le chemin de la maison, les jeunes sont devant, les plus âgés traînaient un peu.

Après avoir grimpé le raidillon des "Mules" on s'arrête sur la "Place" à Labaroche, là les bistrots ne manquent pas. Parfois nos braves pèlerins se font surprendre par une averse et se mettent à l'abri comme ils peuvent.

Le soir, une fois rentrés à la maison, tous, un peu fatigués, sont contents d'avoir passé ensemble une agréable journée.

LE VIN DU CURÉ

Henri PETITDEMANGE

Le tonneau de vin du curé de Trou de la Cline était vide. Et, comme il était pauvre, il n'avait pas d'argent pour en acheter un autre. Il lui vint une bonne idée. Le dimanche, il prêcha :

"Mes bons amis, dans quinze jours, ce sera la fête du village. Vous avez tous déjà acheté trois, quatre bouteilles de vin. Moi, mon tonneau est vide et je n'ai pas d'argent pour acheter du vin. J'ai réfléchi et je me suis dit, si chaque ménage m'apporte un flacon de vin, je pourrai à la fête du village, boire à votre santé."

En sortant de l'église, tous les gens disaient :

"On ne peut pas le laisser sans vin le jour de la fête, on lui apportera un flacon de vin."

Le Batiss, qui était un peu grippe-sou, dit à sa femme Fifine :

"Ecoute, au curé, tu lui apporteras une bouteille d'eau. Dans la masse, cela ne se verra pas et nous, on gardera notre vin pour nous."

Et la Fifine fit ainsi.

Le jour de la fête, quand le curé mit le tonneau en perce, il ne sortit que de l'eau. Ils avaient tous fait comme la Fifine.

I PELNÈTCH È NOTER DÈM

Maurice HERMANN

Èn sekwan s'ir lè mauwt, pa i byè dimontch, o futa oubé o wéné, dé famil ètér, dé wèzi, mèym dé sosyète feyan vor pelnètch è Noter Dèm.

Sova lo djo a fiksè ènda bonjèvé, lè way an prépar lè marand, do pin, do bako, dé-z-u duch, i paww de charkutri, do fermèdj, sna rèvyè de par lè botyat de brandvé.

Po nalè an se rèway de bonn our, s'na mi lo moma de chlèfi, él i dauwz kilomèt è tchèminè, é fau èyt au-la èvan lè gran-mas.

Lé pélrin griplo lo Rin do King sna ré da lo vannt, pelamou da lo ta an n' auwzo mi minndji èvan de nalè komuni.

Lo gran do tchèmi, lé pélrin palo de torto, spyo lé-z-èrond, mè él i toukou inn ou èn po èhanntchi èn deyjèyn de tchèpla.

È Noter Dèm, tchèki, rkouyi, annter è lè tchèpèl é fè sé dévausyo nak é vu.

È rechan do motey, tortu se hète po nalè è l'auwt par i bon kafè oubé èn chop de vé, toula an rech lè marand è ryan é è rkontan dé gogat, è n'i ké minndjo da lo bauw.

Èvan de rênalè an fè èn dèrér prayur è lè tchèpèl, é sa tou balma k'an rtonn è lè maujo, lé djèn so dèvan, lé pu vi chlèfo èn kay dèri.

Epré avou griplè lo gripa dé "Mul", an s'èrèt dsu lè "Pyès" è lè Barautch, toula lé-z-auwt ne mangko mi, dé fou noté brauv pélrin se fèyo surpar pa èn warbès, è se boto è-n-èvri nak é po.

Lo sa, èn fou è lè maujo, tortu, i paww chtin, so èj d'avou pèsè èsèn, èn bonn djonay.

LO VI DO KURÉY

Henri PETITDEMANGE

Lo tonéy de vi do kuréy de Pate d'lè Klin ir veyd, è kom él ir por, é n'avou pè d'sou po èchtè inn aut. Él li vné èn idé. Lo dimondj é protche :

"Mé bon-z-èmi, da kinz djo on fètré lé zot. Vo z o dja èchtè tra, kwèt botay de vi. Mi, mo tonéy a veyd è dj'nè pè d'sou po èchtè do vi. Dj'è dvizè è dje me dje, si tchèk mèynèdj m'èpout èn botyat de vi, dje pourè, é zot, bour è vot santè."

"An rechan do motéy, to lé djan dejen, on n'pu mi lo lèchi snan vi é zot, on li èpoutré èn botyat de vi."

Lo Batis, k'ir èn kayat grip-sou, deje è sè fom lè Fifinn :

"T'oy, o kuréy, te li èpoutré èn botyat d'ov. Da lè mas, sa n'se vèré mi è no, on wadré not vi po no." È lè Fifinn fèye dina.

Lo djo dé zot, kat lo kuréy bote lo tonéy an pèrs, i ne reche ke de l'ov. È-z-avoun tortu fè nak lè Fifinn.

LES DIMANCHES D'AUTREFOIS

Maurice HERRMANN

Au début du siècle ou avant la guerre, les semaines se suivent et se ressemblent, mis à part le marché du mercredi, il n'y a guère de place pour la détente.

Le travail des paysans est dur, ils fauchent et fanent sans machine, les ouvriers d'usine n'ont pas de vacances, il faut travailler jusqu'à 60 heures par semaine, c'est peut-être pour cela que chacun attend plus qu'aujourd'hui le dimanche pour se reposer.

Autrefois, si le dimanche est avant tout un jour de repos, c'est aussi une journée consacrée à la prière. Pour aller à l'église, on sort de l'armoire les " beaux habits ", tout en prenant soin de ne pas les salir car il faut les faire durer.

Le matin, les messes se suivent : 6 H – 7 H – 8 H – 9 H 30 la grand-messe, là toutes les générations sont réunies pour prier et chanter.

L'après-midi, les femmes et la jeunesse s'en retournent à l'église pour assister aux vêpres.

Mais le dimanche, à la sortie des offices, les gens, avant de regagner leur domicile, sont contents de se retrouver et souvent s'attardent en faisant la causette.

Après la grand-messe, les hommes écoutent les publications du garde-champêtre puis vont au bistrot. Là les bouteilles se vident et l'on parle de plus en plus.

Les jeunes stationnent sur la place de l'église, les garçons taquinent les filles, les fiancés sont heureux de se revoir.

Le dimanche est aussi un jour de fête dans les chaumières et les familles. Le matin le café au lait et la galette remplacent la soupe de pommes de terre, au déjeuner, on laisse le lard, la choucroute et les navets pour un pot au feu, un rôti, sans oublier la tarte, et le soir au goûter avec les voisins et les amis, on met sur la table ce que l'on a de meilleur.

Pour tout le monde, le dimanche est un jour de joie.

*Procession devant l'église
d'Orbey*

*Photo noir et blanc
Collection C. MUNIER*



LÉ DIMONTCH ÈN SEKWAN

Maurice HERRMANN

È l'èanntch do syèkl ou èvan lè gyèr lé smèyn se seyvo é se rsèno ; è **pa** lo martchi do merkedi, é ni wè pyès po lé rèmuzma.

Lè bzann dé morkèr a duch, é sayo, é fno sna machinn, lé-z-owvréy de fabrik n'o pè de vakans, é **fau** owvrè dèchkè swasant our par smèyn.

Sa po sla k'tchèki èta èchtauw pu k'èney lo **dimontch** po se rpauwzè.

Èn sekwan, si lo **dimontch** a i djo de rpauw, sa **ausi** èn djonay po pray déy .

Po nalè o motéy, **on** rech de l'armèr lé byè-z-èbi, è fèyan ètansyo de ne mi lé brayi, pelamou é **fau** lé fèr duri.

Lo mèté lé mas se séyvo, chey-z-our, sèt-our, eyt-our, nuf-our è dméy lè **gran-mas**, toula tortu lé-z-édj so èsèn po pray déy è tchantè.

L'èpré-midi, lé fam è lè djènas rtono o motéy po lé véyp.

Mè lo **dimontch**, è rechan do motéy lé djan so **ausi** èj de se rtrouvè ; èvan de rènalè tchi-z-auw, é so sova èdadji è fèyan lo kwèray.

Èpré lè **gran-mas** lé-z-am skouto publi lo **banwa**, é nalo è l'auwt. Toula lé botay se veydo é **on** prak è dé det-pu.

Lé djèn dmouro chtèrkè dsu lè pyès do motéy, lé **boub** frouwo lé bès, lé **chwaumou** so èj de se rvèr.

Lo **dimontch** sa **ausi** i djo de féyt da lé **maujo** è da lé famil, lo mèté lo byan kafè è lè wèy rèpyèso lè sop de pom, o dedje **on** lèch lo bako, lè serkroust ou lé nèvéy po èn frach tchyè, èn rehti sna rèvyè lè **tat** ; è lo **sa** è lè marannnd èvo lé wèzi é lé-z-èmi **on** bot dsu lè **tauy** lo mouyou.

Po tortu lo **dimontch** a i djo de djoy.

LA FÊTE DU VILLAGE

Maurice HERRMANN

Pour la fête du village, j'avais invité des cousins de Munster à déjeuner. Mais avec le chômage, ce n'est pas le moment de dépenser beaucoup, on fait modeste, les bouchées les plus chères ne sont pas toujours les meilleures.

Dans la soirée, nous sommes montés faire un tour sur la Place, nous sommes allés nous asseoir sous la buvette pour boire quelque chose et regarder danser. C'est là qu'on peut voir les nouveaux amoureux. Maintenant, quand on les entend hurler dans leur micro, ce n'est plus la peine de parler. Ne parlons pas de l'habillement ; autrefois, les jeunes s'habillaient correctement pour aller à la fête, aujourd'hui, ils viennent avec des pantalons rapiécés.

Au bout de deux heures, les cousins furent contents de repartir. On était tous fatigués. La jeunesse oublie les heures, nous, on préfère aller s'étendre dans nos lits.

LÉ ZOT

Po lé zot, dj'avou invité dé kouzi de Vormotéy po dédjunè. Mè èvo lo chomèdj, sna mi lo moma de brauma dpanè, an fè pitma, lé pu tchir goday ne so mi toukou lé mouyou.

Wa dsu lo sa, dje monten fèr èn tonay dsu lè Pyès, dje nalen fèr dju dzo lè buvèt po bour èk è spir dansi. Sa toula k'on pu vèr lé novéy chwaumou.

Méytnan, kat an lé-z-oy beylè da voré mikro, sna pu lè pon de prakè. Ne palau mi dè vechtur ; da lo ta, lé djèn, po nalè é zot, se vechtan bé-n-è dro, èney, é vno èvo dé tchaus réfadlay.

O bou de dou-z-our, lé kouzi fen èj de rènalè. On ir tortu chtin. Lè djènas rèvi lé-z-our, no an èym pu tchi nalè se chtannd da noté léy.



*Rose-Blanche fait un tour
de pétrolette sur le carroussel
Photo noir et blanc
R.B. DUPONT.*

LE PRUSSIEN ET LE PETIT GAMIN

Le récit est extrait des Contes de Fraimbois, d'après J. LAHNER
La traduction en patois welche a été assurée par Maurice HERMANN

C'était durant la guerre, les Prussiens étaient à Fraimbois. Un grand uhlan de 2 mètres, qui avait appris le français à l'école, arrête devant l'église un petit gamin cherchant du lait pour sa grand mère.

“Egoute mon bedi carson, che te tonne six sous si tu chettes bar terre ma gasquette zans zauter en l'air”

Et le gamin de répondre :

“Eh bien moi, je te donne vingt sous si tu baises mon derrière sans t'accroupir.”

Le soldat partit sans demander son reste.

LO PRUSYIN È LO PTI GAMIN

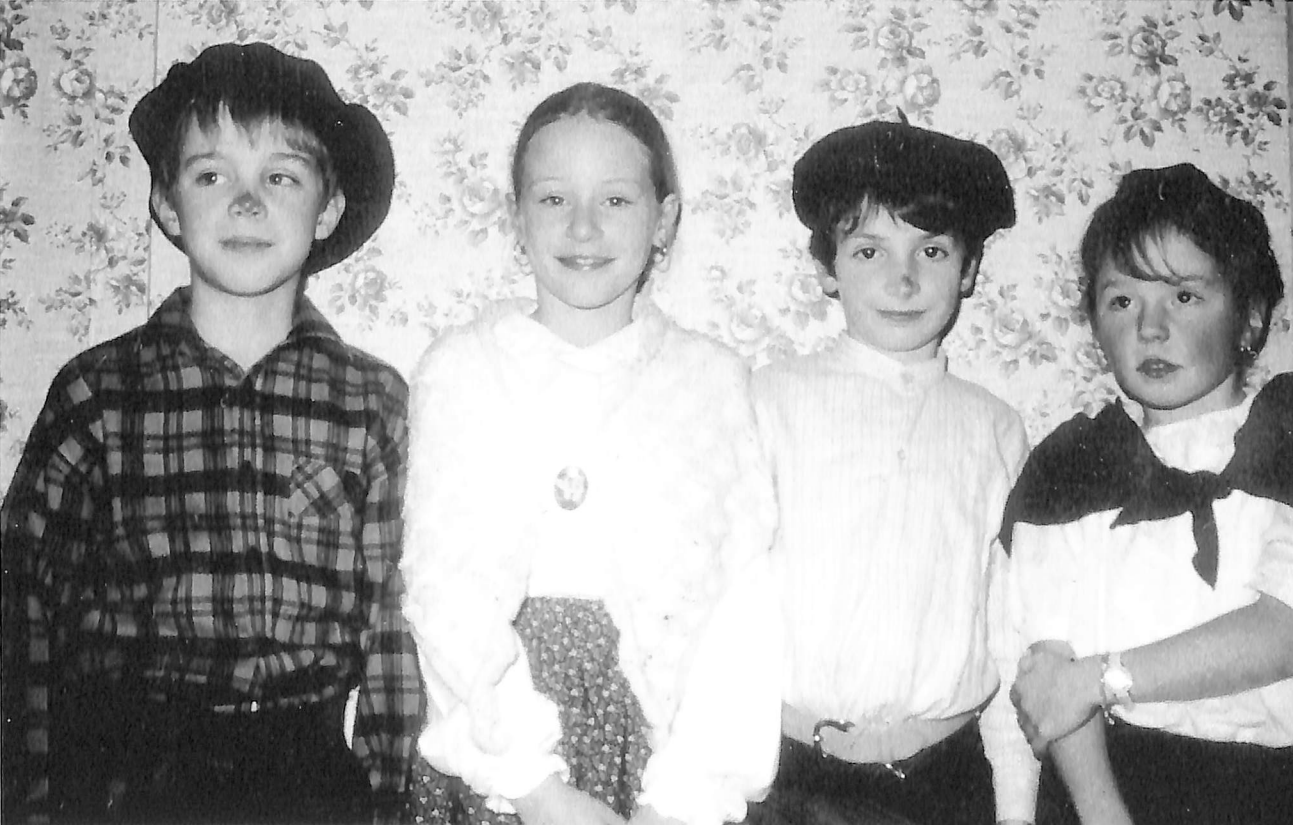
S'ir do ta dè gyèr, lé prusyïn in è Franbwa. I gran ulan de dou mèr, k'avou èpri lo fransè è l'èkawl, èrèt dèvan lo motéy i pti gamin ké n'alo kwèr do lèséy po sè gran mér.

“Skout mo pti, chte dèn dèyj sou sé te fo bè mè kaskèt sna sauté è l'èr.”

Lo gamin di :

“Mi, chte dèn vènt sou si te djoy de bèji mo dèri sna te bèchi.”

Lo soudèr n'ale sna dmandè so rèch.



BRIGITTE, IL FAUT SE FAIRE UNE RAISON

Maurice HERRMANN

Les personnages : Théo, un veuf de 62 ans. Brigitte, une “jeune fille” de 58 ans.

Brigitte: Comment, Théo, c’est toi à cette heure ? Un peu plus et j’aurais été couchée. Eh bien, entre tout de même.

THÉO: Déjà au lit Brigitte ? Pour moi, il n’y a pas d’heure pour venir te voir.

Brigitte: Ah, tu parles de fréquentation avec une de 58 ans, attends que je remette mon beau chapeau.

THÉO: Eh bien moi qui aurai 63 ans, je t’aime comme à la Saint Martin, tu es aussi fraîche qu’une jeune.

Brigitte: Oui, je suis toujours une jeune fille.

THÉO: Mais moi, j’ai déjà été marié deux fois.

Brigitte: Je ne crains pas cela, les gens pourront dire ce qu’ils veulent, on se mariera dans quinze jours.

THÉO: Oui, Brigitte, ils pourront parler comme ils veulent, et je n’ai rien à faire de leur charivari.

Brigitte: Qu’est-ce que tu veux ? Une goutte de mirabelle de 1983, c’est la meilleure, je la garde pour toi. Et maintenant, je veux te montrer ma robe blanche. Je l’ai trouvée à Cora.

THÉO: Tu l’a déjà ! Et si ça cassait ?

Brigitte: Penses-tu, je nage dedans, tu sais bien que je n’aime pas être serrée.

THÉO: Je ne parle pas de la robe mais de notre mariage.

Brigitte: Il n’y a pas de danger, c’est jeudi que nous allons chez le notaire.

THÉO: Chez le notaire ? Chez le notaire, on ne peut pas y aller, il est parti avec nos sous.

Brigitte: Je le sais, son bureau de Colmar est fermé. Si c’est ainsi, je te redonnerai ta bague, la chaînette, la robe de soie noire de ta mère, le manteau de ta première femme et la jaquette de ta seconde femme.

THÉO: Tu en fais des histoires, Brigitte, tu es encore pire qu’une soupe au lait.

Brigitte: Va-t’en, je ne veux plus te voir, on ne fait pas cela à une pauvre comme moi.

THÉO: Eh bien, je m’en vais, à mon âge on ne peut plus être aimé pour soi-même.

Brigitte: Eh bien, ma foi c’est ainsi. Attends un peu que j’aille chercher ce que tu m’as donné.

THÉO: Le tien, c’est le tien. Tu peux me mettre à la porte, ce sera toujours le tien. Je t’ai raconté des histoires pour voir la tête que tu ferais.

Brigitte: Théo, je me suis bien dit que tu serais juste, j’ai été sotté de me fâcher tout rouge.

THÉO: J’ai cru que tu faisais semblant.

Brigitte: C’est de ta faute, on ne met pas les gens dans une telle situation. Chacun peut perdre des sous.

THÉO: Pour sûr, les pauvres, ils pourront attendre longtemps, ce n’est pas demain que les puits de pétrole rapporteront, sauf pour le notaire.

Brigitte: Moi aussi, j’en ai mis des sous chez lui.

THÉO: Une rusée comme toi, tu t’es laissée prendre ?

Brigitte: Il ne faut pas me disputer, je n’ai plus grand chose.

THÉO: Bon, donne-moi une goutte de mirabelle ; les sous, un peu plus, un peu moins...

Brigitte: Tu n’es pas aussi méchant que moi, je suis honteuse.

THÉO: Ce n’est pas la peine, il faut se faire une raison, Brigitte.

Brigitte: C’est vrai, dans quinze jours, les cloches sonneront pour nous.

THÉO: Peut-être aussi les casseroles. Bonsoir Brigitte, dors bien et pense un peu à moi.

BRIJIT É, FAU S'FÈR ÈN RAJO

Maurice HERRMANN

Lé pèrsonaj : Téó, i vaf de 62 an. Brijit, èn " djèn bès " de 58 an.

Brijit: Kma Téó, sa ti é-z-our si ? I paww dedpu, dj'èray ètu o léy. È bé, rannter kan mèym.

TÉO: Dja o léy Brijit ? Po mi, é n'i pè d'our po chwaumè.

Brijit: A, té pal de chwaumè èvo èn de sinngkant è eyt an. Èta vèr ke dje rbotes mo byè tchèpéy.

TÉO: È bé mi, k'èré swasant tra-z-an, dje t'èym nak è lè sin Maté, t'a ausi frach k'èn djèn.

Brijit: Ay, dje séy toukou èn djèn bès.

Brijit: Mè mi, djè dja ètu mèryè dou fou.

Brijit: Dje n'dot mi po sla, le djan pouro dir so k'é vlo, on se mèriré da kiz djo.

TÉO: Ay, Brijit, é pouro prakè nak é vlo, èko dje n'è ré è fèr de voré charivari.

Brijit: Kauk te vu ? I pti chta de mirabèl de katre-vin-trach, sa lo moyou, dje lo wad po ti.

È méytnan, dje vu te motrè mè byantch rauwb, dje l'è trovè è kora.

TÉO: Te l'é dja ! È si défou, sa t'tchirau !

Brijit: Kauk te sanndj, dje chal deda, te sè bé ke dje n'èym mi éyt saray.

TÉO: Dje ne pal mi dè rauwb mè d'not mèryèdj.

Brijit: É n'i pè de dot, sa djudi k'on èvé tchi lo notèr.

TÉO: Tchi lo notèr ? Tchi lo notèr, on ne pu mi y alè, é parè k'él a èvoy èvo noté sou.

Brijit: Dje lo sè, so burau è Kolmer a fermè. Si sa dina, dje te rdarè lè baug, lè tchèynat, lè rauwb de nor say de tè mér, lo mantéy de tè permér fam èko lè jakèt de tè douzim fam.

TÉO: Te nè fè dé-z-istwèr, Brijit, t'a ko péy k'èn sop de lèséy.

Brijit: Vi t'è, dje ne vu pu te vèr, on ne fè mi sla è èn por nak mi.

TÉO: È bé, dj'è vé, è m'n-èdj, on ne pu pu éyt èymè po lu maum.

Brijit: È bé ma fou, sa dina, èta i paww ke j'nales kwèr se ke te mé dnè.

TÉO: Lo té, sa lo té. Te pu me botè è l'ech, sa sré toukou lo té. Dje t'è rkontè dé bod po vèr lè téyt ke te fro.

Brijit: Téó, j'mè bé passè ke te sro djet, dj'è ètu sot de me fatchi tout rodj.

TÉO: Dj'è kru ke te fèyo lè tchir.

Brijit: Sa de tè faut, on ne bot mi lé djan dina. Tchèki pu pyèt dé sou.

TÉO: Por sur, lé por, é pouro ètannd bonjèvé, s'n'a mi dmin ke lé pey de pétrol rèpoutro, è par po le notèr.

Brijit: Mi ausi, jn'è botè dé sou tchi lu.

TÉO: Èn ruzay nak ti, te t'é lèchi par ?

Brijit: Fau mi me déchpitè, jn'è pu wè duv.

TÉO: Ba, dèn me i chta de mirabèl ; dé sou, i paww de-d-pu, i paww de-d-mon...

Brijit: T'a mi si ma ke mi, dje séy ontouz.

TÉO: S'na mi lè pon, é fau s'fèr èn rajo Brijit.

Brijit: Sa vrè, da kiz djo, lé kyauwtch senro po no.

TÉO: Èchtauw ausi lé gamèl. Bonswèr Brijit, drem bé è sanndj i paww è mi.

LA FILLE ET LA VACHE

Pièce donnée à la soirée patoise du 5 novembre 1988, à Lapoutroie.

Adaptation française par sœur BÉATRIX

Version patoise assurée par Maurice HERMANN

Les personnages :	Mme Gaby BAUMANN Mme Hélène HERQUÉ M. Henri PETITDEMANGE Mlle Carine CHRIST	Gugusse Fifine, épouse de Gugusse Le receveur Titine, fille de Gugusse et de Fifine
--------------------------	--	--

Gugusse (*sur un ton suppliant*) : M. le receveur, vous ne pouvez pas faire une telle chose, laissez-nous le temps, après-demain, je vends une vache au juif à Orbey, je vous le promets, je paierai mes impôts.

Fifine : Deux jours encore, M. le receveur.

LE RECEVEUR : Non, M. Nicolas, je ne peux pas, débrouillez vous. Cette fois-ci, c'est le dernier avertissement.

Fifine : On pourrait s'arranger.

TITINE : Papa, le receveur, au village, ce n'est pas n'importe qui.

Gugusse : Moi non plus je ne suis pas n'importe qui, je suis capitaine des pompiers depuis trente ans.

LE RECEVEUR : M. Nicolas, qu'est-ce que ça peut bien me faire ?

Gugusse : C'est malheureux d'entendre cela, quand je pense que je serai plus tard le grand-père de vos enfants.

LE RECEVEUR : Pas si vite, mon fils m'a bien dit qu'il voudrait épouser votre fille, mais moi, je ne veux pas.

TITINE : (*en pleurant*) Oh ! Papa. Oh ! Maman. Oh ! Mon Victor.

Fifine : Ne pleure pas comme ça, tu l'auras ton Victor.

Le receveur : Non ! Je peux vous dire que votre fille ne l'aura pas son Victor. C'est le mien, ce n'est pas le sien..

Fifine : Eh bien, Gugusse, tu ne dis rien ?

Gugusse : Si elle n'a pas celui-là, elle en aura un autre. Un de perdu, dix de retrouvés.

TITINE : Non, papa ! C'est mon Victor que je veux !

Fifine : Tu entends, Gugusse, c'est son Victor qu'elle veut. L'autre fois, tu disais bien que c'était un jeune homme bien.

Gugusse : Ma fille, qu'elle aille au diable avec son Victor.

Fifine : Tu n'es pas honteux de faire pleurer ta fille ?

Gugusse (*furieux*) : Si elle pleure, elle sera quitte de pisser. Fifine, apporte la soupe !

LE RECEVEUR : Eh bien, je vous laisse, bon appétit.

Gugusse : Vous êtes charmant ! Vous prenez le pain des pauvres gens et vous dites bon appétit !

LE RECEVEUR : Je ne prends rien, payez vos impôts.

Gugusse : Payez vos impôts, payez vos impôts, j'en ai marre d'entendre ça !

LE RECEVEUR : M. Nicolas, vous êtes un brave homme. On peut s'arranger.

Gugusse : Dites toujours.

LÈ FÉY ÈVO LÈ VÈTCH

Lè pes é ètu djway è lè swaré do patwè, lo 5 novanbr 1988 è Lè Poutray.
Ser BÉATRIX é fè lo fransè è Maurice HERMANN lo patwè

<i>Lé pèrsonaj :</i>	Mme Gaby BAUMANN	Gugus
	Mme Hélène HERQUÉ	Fifinn, fam dé Gugus
	M. Henri PETITDEMANGE	Lo rsevou
	Mlle Carine CHRIST	Titinn, féy dé Gugus è dé Fifinn

Gugus (*è pyandan*) : Monsu lo rsevou, vo pau mi fèr èk de swè. Lèchau no lo ta. Èpré dmin, dje va èn vèch o djwéy è Orbèy, j'vo lo perma, dje pèyrè mé-z-**inpo**.

Fifinn : Èko dou djo Monsu lo rsevou.

LO RSEVOU : Nyan, Monsu Nikola, dje ne pu mi. Èranjau vo, lè fou si, sa lo dèréy avèrtisma.

Fifinn : On pourau s'èranji.

TITINN : Papa, lo rsevou, o vilèdj, s'na mi n'inporte ki.

Gugus : Mi non pu, dje ne sèy mi n'inporte ki, dje sèy kapitèyn dé ponpyé, sa fè trannt **an**.

LO RSEVOU : Monsu Nikola, kauk sa pu bé me fèr.

Gugus : Sa malere d'oyi èk de swè, kat dje sanndj ke dje srè pu ta lo gran-pér dé-z-èfan de vot fe.

LO RSEVOU : Mi si vit, mo fe m'é bé palè ké voudrau se mèryè évo vot féy, mè mi, dje ne **vu** mi.

TITINN : (*è kriyan*) **O** papa ! **O** maman ! **O** mo Viktaur

LO RSEVOU : Non ! dje pu vo dir ke vot féy ne l'ère mi so Viktaur. Sa lo mé, s'na mi lo sé.

Fifinn : È bé Gugus, te ne di ré ?

Gugus : Si èl n'é mi laut-la, èl n'ère inn **aut**. **I** dé pedu, déyj dé rtovè.

TITINN : Nyan ! Papa ! Sa mo Viktaur ke dje **vu**.

Fifinn : T'oy Gugus, sa so Viktaur k'èl **vu**. L'aut fou, te djau bé ke s'ir **i** boub bé-n-è drau.

Gugus : Mè féy, k'èl nales o dyal évo so Viktaur.

Fifinn : T'a mi ontou de fèr kryè tè féy.

Gugus (*èrèdji*) : Si èl kri, èl sré kit de pchi. Fifinn, èpout lè sop !

LO RSEVOU : E bé, dje vo lèch. **Bon-n-apéti**.

Gugus : Vo sau **i** dja ! Vo pernau lo **pin** dé por djan é vo d'djau **bon** apéti.

LO RSEVOU : Dje ne pra ré, pèyau voté **inpo**.

Gugus : Pèyau voté **inpo**, pèyau voté **inpo**, j'nè mo sauw d'oyi sla.

LO RSEVOU : M. Nikola, vo sau **i** brauv am, **on** pu s'èranji.

Gugus : Djau toukou.

LE RECEVEUR: Je vais acheter votre vache, ainsi vous pourrez payer vos impôts.

Gugusse : Eh bien celle-là elle est bonne, vous ne voulez pas de ma fille mais vous voulez ma vache.

Fifine (*tout en servant la soupe*) : Vous savez, pour une vache, c'est une vache !

Gugusse : Et ma fille, il n'y en a pas deux dans le canton !

LE RECEVEUR : Je ne dis pas le contraire.

Gugusse : Et solide avec cela.

LE RECEVEUR : Qui, votre fille ?

Gugusse : Non, ma vache. Il n'y en a pas deux brunes comme elle à Orbey.

LE RECEVEUR : Comme votre vache ?

Gugusse : Non, comme ma fille !

LE RECEVEUR : C'est tout de même une belle vache.

Gugusse : Qui, ma fille ?

LE RECEVEUR : Mais non !

Gugusse : Heureusement, sinon vous auriez eu mon pied à quelque part !

LE RECEVEUR : Alors, combien pour la vache ?

Gugusse : Un million, c'est bien parce que c'est vous !

Fifine : T'es fou, ce n'est pas assez cher !

LE RECEVEUR : Je n'achèterai jamais une vache à ce prix là.

Gugusse : Et si je vous donne ma fille comme pourboire ?

LE RECEVEUR : Pas à moi, à mon fils, d'abord votre fille n'aura pas mon fils tant que je vivrai.

(*Un temps de silence*)



Gugusse : On n'est pas des juifs. (*il allume sa cigarette et jette l'allumette dans une assiette dont le contenu se met à bruler*), ça brûle ! Fifine, Titine, allez chercher mon casque et mon ceinturon.

LE RECEVEUR (*a éteint le feu en mettant le couvercle de la soupière sur l'assiette*) Capitaine, c'est éteint mais ça sent le pétrole.

Gugusse : Mais oui, ça sent le pétrole. Fifine, tu as mis du pétrole dans la soupe ?

Fifine : C'est de la soupe au lait comme chaque soir !

LO RSEVOU : Dje vé èchtè vot vèch, dina vo pourau pèyi voté inpo.

Gugus : È bé laut lat, èl a djat, vo ne vlau mi de mè fèy mè vo vlau mè vèch.

Fifinn (*è servan lè sop*) : Vo savou, po èn vèch, sa èn vèch !

Gugus : È mè féy ! E n'i mi dous da lo kanto !

LO RSEVOU : Dje ne di mi lo kontrèr.

Gugus : È solid èvo sla.

LO RSEVOU : Ki, vot féy ?

Gugus : Nyan, mè vèch. É n'i mi dou broun nak léy è Òrbèy.

LO RSEVOU : Nak vot vèch ?

Gugus : Nyan, nak mè féy !

LO RSEVOU : Sa kan mèym èn bèl vèch.

Gugus : Ki, mè féy ?

LO RSEVOU : Mè nyan.

Gugus : È lè bonn our, auterma vo-z-èran u mo pi è kiker ley !

LO RSEVOU : Alaur, kabé po lè vèch ?

Gugus : I milyo, sa bé po lamou k'sa vo !

Fifinn : T'a fauw, s'na mi èsè tchi !

LO RSEVOU : Dje n'èchtrè jamè èn vèch po lo préy la.

Gugus : È si dje vo dèn mè féy pa tsu ?

LO RSEVOU : Mi è mi, è mo fe. D'abaur vot féy n'èré mi mo fe tan ke dje vikrè.

(*An n'oy pu ré i moma*)



Gugus : On n'a mi dé djwéy. (*él èspra sè sigarèt è bot l'alumèt da èn èsit k'èanntch è berlè*), sa brel, **Fifinn**, Titinn, nalau kwèr mo kask èko mè sintur !

LO RSEVOU (*é chtèndu lo fey è botan lè kevyèch d'è soupyèr tsu l'èsit*) Kapitèyn, sa-z-a chtèndu mè sa chmék lo pétrol.

Gugus : Mè ay, sa chmék lo pétrol. Fifinn, té botè do pétrol da lè sop ?

Fifinn : Sa dè sop dé lèséy nak tchèk sa !

Gugusse : Sapristi, cette soupe là a l'odeur du pétrole !

LE RECEVEUR : C'est sûr, votre lait sent le pétrole !

TITINE : Moi, j'ai trouvé. Je parie qu'il y a du pétrole dans le pré où notre vache pâture. L'autre fois, le journal disait qu'ils avaient trouvé du pétrole près d'Ingersheim.

Fifine : Tais-toi vieille sotte !

Gugusse : Pourquoi tu ne la laisses pas parler, elle sait mieux que toi, elle a été à l'école, elle.

Fifine : S'il y a du pétrole chez nous, notre vache a de la valeur, elle donne du lait avec du pétrole.

LE RECEVEUR : Votre fille a raison. Votre dernier prix, c'est bien un million ?

Gugusse : M. le receveur, maintenant, je ne vends plus ma vache. Vous comprenez, qu'on trouve du pétrole dans le canton, c'est bien, mais qu'on trouve une vache qui pisse du pétrole, ça vaut quelque chose !

Fifine : Gugusse, t'as perdu la raison ?

Gugusse : Pour avoir du pétrole, il faut creuser des trous tandis qu'avec ma vache, j'aurai du pétrole chaque jour.

LE RECEVEUR : Vous avez raison, M. Nicolas, vous aurez deux jours et même la semaine pour payer vos impôts.

Gugusse : Je vous remercie M. le receveur, ce coup-ci, on peut y aller.

TITINE (*heureuse*) : Oh, M. le receveur, je voudrais vous demander quelque chose.

LE RECEVEUR : Demandez seulement, mon enfant.

TITINE : Puis-je espérer sortir avec votre fils ?

LE RECEVEUR : Ah, la jeunesse ! Tu es gentille, tu ressembles bien à mon Victor.

Gugusse : Son Victor ! Eh bien, pour moi, elle n'est pas encore mariée avec son Victor !

TITINE : Oh, maman ! Oh, papa !

LE RECEVEUR : Gugusse, il faut songer au bonheur de nos enfants.

Gugusse : Lorsque j'étais dans le pétrin, vous marchandiez ma vache, maintenant vous voulez ma fille pour rien.

LE RECEVEUR : J'ai compris, je m'en vais.

TITINE (*en revenant affolée*) : Papa, si tu savais ce que j'ai trouvé.

Gugusse : Ne parle pas si fort, le receveur pourrait rentrer. Il faut se méfier avec ces gens là, ça part par la porte et ça revient par la fenêtre.

TITINE (parle à l'oreille de son père. Elle lui raconte la farce jouée : une assiette avec du pétrole a été mise sur la table.)

Gugusse (*très fort*) : Si c'est ainsi, tout s'arrange !

LE RECEVEUR (*qui a entendu, rentre*) : Qu'est-ce qu'il y a ?

Gugusse : Au fond, M. le receveur, vous n'êtes pas un mauvais homme. Si vous êtes receveur, ce n'est pas de votre faute. Dans la vie, il faut bien gagner son pain, eh bien, j'ai réfléchi, je vous laisse ma vache pour deux millions.

LE RECEVEUR : Eh bien moi, j'en donne trois millions, le reste sera pour les jeunes. Avec un tel prix, vous ne pouvez pas refuser votre fille.

Gugusse : Donnez-moi la main. Mais Titine, va chercher du papier et un crayon, avec le receveur, il faut se méfier.

LE RECEVEUR : Vous pouvez me faire confiance, je ferai tout dans les règles.

Gugusse : Il ne faudra pas parler du pétrole, les gens penseraient que votre fils épouse Titine, la fille du roi du pétrole.

LE RECEVEUR : Pour le moment, on ne pense plus à cela.

Gugusse : Allez chercher des verres et qu'on boive à la santé des jeunes mariés et de la vache ! (Fin)

Gugus : Sapristi, lè sop la é lo go do pétrol !

LO RSEVOU : Sa sur, vot lèséy chmék lo pétrol !

TITINN : Mi djè trovè, d'jèwèdj k'él i do pétrol da lo prè vark not vèch pètire. L'aut fou, lo journal djau ké-z-avoun trovè do pétrol è l'èrond d'Inndjivil.

Fifinn : Koch te véy sot !

Gugus : Poké ke t'lè lèch mi prakè, èl sè me ke ti, èl é ètu è l'èkauwl, léy.

Fifinn : S'él i do pétrol tchi no, not vèch é dè valou, èl dèn do lèséy èko do pétrol.

LO RSEVOU : Vot féy é rajo, vot dèréy préy, sa bé i milyo ?

Gugus : M. lo rsevou, méytnan, dje ne va pu mè vèch. Vo konpernau, k'on troves do pétrol da lo kanto sa bé, mè k'on troves èn vèch ké pches do pétrol, sa vau èk !

Fifinn : Gugus, te n'é pu tè rajo !

Gugus : Po avou do pétrol, é fau kruzi dé pate, tandou k'èvo mè vèch, dj'èrè do pétrol tchèk djo.

LO RSEVOU : Vo-z-au rajo, M. Nikola, vo-z-èrau dou djo é mèym lè smèyn po pèyi voté inpo.

Gugus : Dje vo remèrsi M. lo rsevou, lo kauw si, on pu y alè.

TITINN (èj) : O ! M. lo rsevou, dje voudray vo dmandè èk.

LO RSEVOU : Dmandau mèk m'n-éfan.

TITINN : Dje pu èspèrè i djo rechi èvo vot fe ?

LO RSEVOU : A, lè djènas ! T'a janti, te rsèn bé to Viktaur.

Gugus : So Viktaur ! E bé po mi, èl n'a ko mi mèryay èvo so Viktaur !

TITINN : O maman ! O papa !

LO RSEVOU : Gugus, é fau d'abaur sanndji o bonour de noté-z-éfan.

Gugus : Kat dj'ir da lo pétrin, vo me martchandan mè vèch, méytnan vo vlau mè féy po ré.

LO RSEVOU : Djè konpri, dj'èvé.

TITINN (è rvenan èbaubi) : Papa, si te savou kauk djè trovè.

Gugus : Prak mi si fwau ; lo rsevou pourau rantrè, é fau se méfi èvo lé djan la, sa-z-èvé pa l'ech é sa rvé pa lè fnèyt.

TITINN (di èk è l'èray d'so pér, èl li rkont lo to djwè, èn èsit èvo do pétrol é ètu botay tsu lè tauy.)

Gugus (tou fwau) : Si sa dina, torto s'èranj !

LO RSEVOU (k'é oyi, ranter) : Kauk'él i ?

Gugus : Da lo fo, M. lo rsevou, vo ne sau mi i mar am. Si vo sau rsevou, s'n'a mi de vot faut. Da lè vi, é fau bé gègni so pin. E bé dj'è dvizè, dje vo lèch mè vèch, po dou milyo.

LO RSEVOU : È bé mi, jnè dèn tra milyo, lo rèch sa po lé djèn. Èvo i swè préy, vo ne pau mi rfuzè vot féy.

Gugus : Dnau me lè min, mè Titinn, vitè kwèr do popi èko i krayo ; èvo lo rsevou, é fau s'méfi !

LO RSEVOU : Vo pau kontè tsu mi, djé frè torto bé-n-è drau.

Gugus : Faré mi palè do pétrol, lé djan pasran ke vot fe mèri Titinn, lè féy do rwè do pétrol.

LO RSEVOU : Po lo moma, on ne sanndj pu è sla.

Gugus : Nalau kwèr dé vour é k'on beves è lè santè dé djèn mèryè èko dè vèch !

(Fi)

LE LARD, L'AMOUR ET LE SOLDAT

Pièce donnée à la soirée patoise du 5 décembre 1987, à Fréland
Version patoise assurée par Maurice HERMANN

Les personnages :	Mme Gaby BAUMANN	La paysanne
	M. Claude JACQUES	Le paysan
	M. Joseph HAXAIRE	Le soldat

Scène 1

Le paysan finit de manger son morceau de pain et son lard. La femme est déjà au lit. Lui se lève, referme son couteau, regarde par la fenêtre et fait semblant d'ouvrir la porte.

Lui : Tu parles d'un temps, quelle neige, il faudra encore faire la frayée, quel temps !

Elle : Ferme la porte, le froid entre !

Lui : Quel temps d'cochon.

Elle : Qu'est ce que tu bricoles, viens au lit !

Lui : (Au pied du lit, il enlève sa blaude, son pantalon et son caleçon long)
Tu parles d'un temps, on ne mettrait pas un chien dehors.

Elle : Tu gardes ton chapeau ce soir pour aller au lit ? Tu auras bientôt fini de gronder après le temps, tu as au moins fermé la porte ?

Lui : Ma foi, je ne sais plus, je préfère me lever et aller voir.

Elle : Dépêche-toi de venir au lit, tu reviendras gelé, viens dormir, ça vaudra mieux !

Scène 2

On entend du bruit hors de la scène. Quelqu'un se secoue les pieds et frappe à la porte.

Lui : Tu as entendu, il y en a derrière la porte.

Elle : Qu'est ce que tu entends ?

Lui : Il y en a qui ont frappé à la porte.

Elle : Tu rêves, il n'y a personne.

Lui : Je te dis qu'il y a des gens derrière la porte.

Elle : Eh bien remue-toi et va voir.



LO BAKO, L'AMOUR È LO SOUDÈR

Lè pes é ètu djway è lè swaré do patwè, lo 5 désanbr 1987 è Fralan.
Maurice HERMANN é fè lè traduksyo è patwè

<i>Lé pèrsonaj :</i>	Mme Gaby BAUMANN	Lè morkras
	M. Claude JACQUES	Lo morkèr
	M. Joseph HAXAIRE	Lo soudèr

Scène 1

Lo morkèr èséyv dé minndji sè skay d'pègn è so bako. Lè fam a dja o léy. Lu sé lev, érfrem so koutéy, spi pa lè fnéyt é fè lè tchir dé devyèr l'ech.

Lu : Te pal d'i ta, kéy nadj, faré ko fèr lè berji, kéy ta.

Léy : Frem l'ech, lo **frau** rannter !

Lu : Kéy ta d'pochéy.

Léy : Kauk té far, vinè o léy !

Lu : (*O pi do léy, é tir bè sè blaud, sé tchaus è sé gran kalson*)
Te pal d'i ta, on n'botrau mi **fu i** tché.

Léy : Lo sa si, té wad lo tchèpéy po nalè o léy ? Te sré tauw pra de déchpitè èpré lo ta ? Té **au** mon fermè l'ech ?

Lu : Ma fou, dj'en sè pu, dj'èym pu tchi me lvè po nalè vèr.

Léy : Hèt-te de vnu o léy, te rvaré èdjalè, vinè dermi, sa **vauré** me !



Lui : Qui est là ?

L'INCONNU : C'est moi.

Lui : C'est toi, mais qui c'est toi ?

L'INCONNU : Camille Groscolas, le fils de Batisse de Châmont.

Lui : Mais ici ce n'est pas Châmont, c'est Faurupt.

L'INCONNU : Je suis perdu dans la neige. Je suis soldat à Saint-Dié, je viens chez nous pour une permission de quinze jours. Laissez-moi entrer.

Elle : Laisse-le entrer.

Lui au soldat : Mais on est déjà au lit.

Elle : Dépêche-toi un peu. Tu ne comprends pas, il vient de Saint-Dié à pied.

Lui : On est déjà au lit.

Le soldat : Tout juste le temps de me reposer un peu.

Lui : (*en ouvrant la porte*) Eh bien entre pour te reposer, après tu partiras par le bon chemin cette fois.

LE SOLDAT : (*entre*) Bonsoir. Attendez, je vais me secouer devant la porte, je ne veux pas salir. Quel temps.

Lui : (*se recouche et laisse le soldat debout*)

LE SOLDAT : Je peux m'asseoir ?

Lui : Qu'est ce que tu veux encore ?

Elle : Laisse-le s'asseoir, il est fatigué, il vient à pied de Saint-Dié.

LE SOLDAT : Je ne pourrais pas manger un morceau ?

Lui : Qu'est ce que tu veux encore ?

Elle : Laisse-le manger, venir à pied de Saint-Dié, ça donne faim.

Lui : Mange, après, tu repartiras.

LE SOLDAT : Je peux prendre un morceau de lard ?

Lui : Prends seulement.

LE SOLDAT : J'ai soif, je ne pourrais pas boire une goutte de vin ?

Lui : Et puis quoi ?

Elle : Donne-lui à boire, ce n'est pas ce qui manque chez nous.

Lui : Tiens, bois, après, tu partiras.



Scène 2

An-n-oy do bru pa fu. Kikinn tak sé pi è tak è l'ech.

Lu : Té oyi, é n'i dèri l'ech.

Léy : Kauk t'oy ?

Lu : É n'i ko takè è l'ech.

Léy : Té sanndji, é n'i pachèyn.

Lu : J'té di k'él i dé djan dèri l'ech.

Léy : È bé, rmou te, è vitè vèr !

Lu : Kik sa ka toula ?

L'AUT : Sa mi.

Lu : Sa ti, mè kik sa ti ?

L'AUT : Kamil Grokola, lo fe de Batis de Tchamo.

Lu : Mè tousi sna mi Tchamo, sa Foru.

L'AUT : Dje séy pedu da lè nadj. Dje séy soudèr è **Sin-Di**, dje vé tchi no po kiz djo **an** permisyo.

Lèchau me rantrè.

Léy : Lèch lo rantrè.

Lu o soudèr : Mè **on** a dja o léy.

Léy : Hèt-te **i** pauw. Te n'konpra ré, é vé de **Sin-Di** è pi.

Lu : **On** a dja o léy.

LO SOUDÈR : Tou djet lo ta de me rpauwzè **i** pauw.

Lu : (*è devyèjan l'ech*) È bé ranter, po te rpauwzè, èpré, t'èrviré pa lo **bon** tchèmi lo kauw si.

LO SOUDÈR : (*annter*) Bonswèr. Ètanndau, dje **vu** ko me skour **dan** l'ech, dje n'**vu** mi brayi. Kéy ta !



LE SOLDAT : Il fait froid, je suis refroidi, je ne pourrais pas me réchauffer un peu dans votre lit ?

Lui : Qu'est ce tu veux encore ?

LE SOLDAT : Tout juste me réchauffer un peu.

Elle : Serre-toi à côté de moi.

Lui : Eh bien viens.

(Le soldat enlève sa capote, sa veste, ses bottes... et s'allonge au bord du lit où sont serrés l'homme et la femme.

Un temps de silence et puis un gros bruit de remue ménage.)

Elle : Tu n'entends pas, il y a une vache qui est lâchée à l'étable. Réveille-toi et va voir.

Le mari se lève et s'en va à l'étable.

Elle au soldat : Faut pas avoir peur, vous pouvez vous serrer à côté de moi, mon homme est à l'étable.

LE SOLDAT : Je n'ose pas.

Elle : Faut vous réveiller, serrez-vous à côté de moi !

LE SOLDAT : Qu'y a-t-il ? (*il se retourne*) Bonsoir.

Elle : Mon homme est à l'étable, faut pas avoir peur, vous pouvez venir à sa place.

LE SOLDAT : Qu'est ce qu'il dira quand il reviendra ?

Elle : Il en a pour un moment, vous savez, ce n'est pas un leste.

LE SOLDAT : Je n'ose pas, quand j'y pense, je préfère un morceau de lard !

Le soldat se lève et va manger un morceau de lard.

Lu : *(sé rlatch bè è lèch lo soudèr drau)*

LO SOUDÈR: Dje pu me botè è fèyan dju ?

Lu : Kauk te vu ko ?

Léy : Lèch lo fèr dju. Él a chtin, é vé de Sin-Di è pi.

LO SOUDÈR : Dje pouray mi minndji i mochéy ?

Lu : Kauk te vu ko ?

Léy : Lèch lo minndji, vni è pi ènda Sin-Di, sa dèn fin.

Lu : Minndj, èpré, t'èrviré.

LO SOUDÈR : Dje pu par i mochéy d'bako ?

Lu : Pra mèk.

LO SOUDÈR : Djè sau, dje pouray mi bour i chta d'vé ?

Lu : Eko ké ?

Léy : Dèn li è bour, sa mi sla ké mangkes tchi no.

Lu : Tyè, bou, èpré t'èrviré.

LO SOUDÈR : É fè frau, dje séy rèfrèdi, dje pouray mi i paww me rèchaufi da vot léy ?

Lu : Kauk té vu ko ?

LO SOUDÈR : Tou djet i paww me rèchaufi.

Léy : Sar te èkat mi.

Lu : È bé vinè.

*Lo soudèr tir bè so mantéy, so frak, sé bot... è s'latch bè o baur do léy vark so sarè l'am èko lè fam.
An n'oy pu ré è d'inn kauw inn gro bru.*

Léy : T'oy mi, él i èn vèch k'a latchi o chtauy. Rèway te è vitè vèr.

L'am lev è èvé o chtauy.

Léy o soudèr : Fau mi dotè, vo pau vo sarè èkat mi, mn'am a o chtauy.

LO SOUDÈR : Dje n'auwz mi.

Léy : Fau vo rèwayi. Sarau vo èkat mi !

LO SOUDÈR : Kauk él i ? *(é sé rtonn)*. Bonswèr.

Léy : Mn'am a o chtauy, fau mi dotè, vo pau vnu è sè pyès.

LO SOUDÈR : Kauk é diré kat é rvaré ?

Léy : E-n-é po i moma, vo sèvau, sna mi i lèst.

LO SOUDÈR : Dje nauwz mi, kat d'ji sanndj, dj'èym ko putchi i mochéy de bako !

Lo soudèr sé lev è s'èvé minndji èn skay d'bako...

MARIANNE ET ISIDORE

Gaby BAUMANN

Jouée au Bonhomme par Gaby BAUMANN et Claude JACQUES

MARIANNE : Bonsoir Isidore.

ISIDORE : Bonsoir Marianne.

MARIANNE : Que fais-tu encore au village à cette heure ?

ISIDORE : Je suis venu payer le percepteur et puis j'ai fait toutes mes commissions.

MARIANNE : C'est que tu as beaucoup de sous, prends une chaise et assieds toi.

ISIDORE : Oui, merci. Je suis fatigué et j'ai encore un bout de chemin jusqu'au Kalblin.

MARIANNE : Tu veux un verre de rouge ou bien un café ?

ISIDORE : Je voudrais te demander quelque chose.

MARIANNE : Demande toujours.

ISIDORE : Tu es bien dans ton petit logement. Moi, tu sais, je suis tout seul, tu ne voudrais pas venir passer l'hiver avec moi ?

MARIANNE : Tu n'est pas fou ! Que diraient les gens et le curé ?

ISIDORE : Les gens, les gens... le curé, il sait bien qu'à notre âge, on ne ferait plus de mal.

MARIANNE : Avec toi, on ne sait jamais !

ISIDORE : Tu serais bien, tu ferais des économies, tu aurais chaud, à manger, je sais que tu n'as pas une grosse pension.

MARIANNE : Tu as encore une chèvre ?

ISIDORE : Oui, pourquoi ?

MARIANNE : Au village, on dit que ta chèvre est spéciale, il faut la conduire au bouc en hiver. Les autres, c'est toujours au printemps. Alors, tu serais capable de m'envoyer du Kalblin au Voirimont à pied, avec ta chèvre !

ISIDORE : Jamais de ma garce de vie, tu rêves ! Eh bien, tu réfléchiras, je reviendrai la semaine prochaine.

MARIANNE : Oui, pourquoi ?

ISIDORE : Ah, c'est vrai, Marianne, tu as encore ton échelle, tu sais la petite, j'en aurai besoin l'année prochaine pour aller à Labaroche cueillir des brimbelles.

MARIANNE : Tu peux bien rire, la tarte de brimbelles se mange, mais pas celle de hannetons.

ISIDORE : Elle est presque aussi bonne que celle de groseilles pas mûres d'Orbey.

MARIANNE : Tu sais, en mettant beaucoup de sucre, elle n'est pas plus mauvaise, c'est les deux seules du canton que l'on peut manger. Dis-moi laquelle on mange au Bonhomme.

ISIDORE : Celle de noix !

MARIANNE : De toutes façons, je t'ai dis des mensonges, mon échelle, je ne l'ai plus.

ISIDORE : Et où est-elle ?

MARIANNE : Je l'ai donnée à Baptiste, parce que lui, en hiver, il vient me chauffer les pieds.

ISIDORE : Vieille chèvre, salut !



MAYANN È SIDAUR

Gaby BAUMANN

Djway o Bonam pa Gaby BAUMANN è Claude JACQUES

MAYANN : **Bonswèr Sidaur.**

SIDAUR : **Bonswèr Mayann.**

MAYANN : **Kauk** e t'fè ko o vilèdj é-z-our si ?

SIDAUR : Dj'è vnu pèyi lo rsevou èpré dj'è fè tortot mé komisyo.

MAYANN : S'a k'té trobé dé sou, pra èn sèl è fè dju.

SIDAUR : Ay mèrsi. Djé séy chtègn, dj'è ko inn bou d'tchèmi chkè lo Kalwi.

MAYANN : Té vu inn **vour** dé rodj ou bé do kafè ?

SIDAUR : Djé **vouray** té dmandè èk..

MAYANN : **Dmand toukou.**

SIDAUR : T'a bé da to pti lodjma, mi, té sè, djé séy tou pami, té n'vourau mi vnu pèsè l'evyè èvo mi ?

MAYANN : T'a mi fauw ! **Kauk** diran lé **djan** èko lo kuréy ?

SIDAUR : Lé **djan**, lé **djan**... Lo kuréy, é sè bé k'è not èdj, **an** n'fèrau pu d'mau..

MAYANN : Èvo ti, **an** n'sè jamè !

SIDAUR : Té **srau** bé, té **frau** dé-z-ékonomi, t'èrau **tchau**, è minndji, djé sè ké t'n'é mi èn **gros pansyo**.

MAYANN : T'é ko èn tchiv ?

SIDAUR : Ay, poké ?

MAYANN : O vilèdj, **an** di k'tè tchiv a spésyal, é **fau** lè monè o boutch è l'evyè. Lé-z-**aut**, s'a **toukou** o **futa**. **Alaur**, té **srau** kapab d'm'èvouyi do Kalwi o Vwèrimo, è **pi** !

SIDAUR : Jamè d'mè gars dé **vi**, té sanndj ! È bé, té dvizré, djé rvarè l'**aut** smèyn.

MAYANN : Ay, poké ?

SIDAUR : **A**, sa vrè, Mayann, t'é ko tè **chaul**, té sè, lè pti, j'n-èrè débza l'èny k'vé po nalè è lè Barauwtch kouyi dé brèbèl

MAYANN : Té pu bé rir, lè **tat** bé brèbèl sé minndj, mè mi lè **tat** dé **bibi**.

SIDAUR : Èl a prék **ausi** bonn k'séy d'mau mèye rèzinéy d'Orbéy.

MAYANN : Té sè, è botan trobé do sek, èl n'a mi pu **mar**. Sa lé dou sel do **kanto** k'**an** pu minndji. Di me lè key k'**an** minndj o Bonam.

SIDAUR : Séy d'**gauyo** d'ney !

MAYANN : Dé tout faso, j't'è di dé bod. Mè **chaul**, j'lè pu.

SIDAUR : È vark èl a ?

MAYANN : J'lè dnè o Batis, po l'amou lu, è l'evyè, é vé mé **chaufi** lé **pi**.

SIDAUR : Véy tchiv, salu !



DANS LA CAISSE

Suzanne ROMINGER-PRUD'HOMME

Les personnages : Mme Gaby BAUMANN Fifine
 M. François BATÔT Mentine
 M. Gérard MILLION René

Scène 1

FIFINE - MENTINE

Fifine arrive avec son cabas, pliée en deux, en gémissant. Elle croise Mentine qui s'inquiète de son état :

MENTINE : (*compatissante*) Mon Dieu jamais, Fifine, te voilà bien mise. Tu ne peux quasiment plus marcher !

FIFINE : (*geignarde*) M'en parle pas, Mentine ! Je crois bien que je me suis fait une ropur ! Ça me tire tout par en haut de la jambe jusqu'au milieu du dos !

MENTINE : Si c'est pas Dieu possible ! Comment que t'as fait ça ?

FIFINE : (*elle essaie de mimer*) En vidant un sac de pommes de terre dans le anbey ... Tout d'un coup, ça m'a chtéké ici que j'ai cru que je resterai estropiée !

MENTINE : Mais ton homme, pourquoi que c'est pas lui qui descend les pommes de terre à la cave? C'est plus de ton âge, du travail comme ça !

FIFINE : Mon homme, mon homme... Il travaille pour la reconstruction maintenant ! Quand il revient il est tellement éreinté qu'il peut tout juste encore mettre ses deux pieds sous la table pour manger sa soupe...

MENTINE : Il t'a mise dans une caisse au moins ? Si t'as une ropur, il faut que tu sois dans une caisse !

FIFINE : (*affolée*) Dans une caisse !!! Pourquoi que tu veux qui me mette dans une caisse ! Je suis pas encore morte !

MENTINE : Je vois bien que t'es pas morte, mais si tu veux que le docteur vienne, il faudra bien que tu sois dans une caisse ... pour te soigner...

FIFINE : (*se fâche*) Sacré nom dé nom d'bon nom !! Comment que tu veux qui me soigne si je suis dans une caisse... Aie, mon Dieu mon Dieu que j'ai mal !

MENTINE : (*vexée*) Oh là là ! C'est pas la peine de te mettre dans cet état ! Moi, je te dis ça, c'est pour te rendre service... Des fois, les gens savent pas que quand ils sont malades, il faut qui soient dans une caisse... (*elle part en marmonnant*)

FIFINE : (*s'avance vers le public*) Dans une caisse, dans une caisse ... J'y serai bien assez tôt dans une caisse... Elle voudrait me le prendre, mon Joseph que ça m'étonnerait pas, celle-là !

DA LÈ KÈS

Suzanne ROMINGER-PRUD'HOMME

Les personnages : Mme Gaby BAUMANN Fifinn
 M. François BATÔT Mantinn
 M. Gérard MILLION René

Scène 1

FIFINN - MANTINN

Fifinn vé èvod so kaba, pyayi è dous, è pyandan. Èl kerj Mantinn ké s'èbaub d'lè vèr digna.

MANTINN : (*è fèyan dé-z-anbara*) **Mon Dye** jamè, Fifinn, té vannla bèl botay. Té **pu kauzuma** pu tchèminè !

FIFINN : (*pyandan*) M'é n'è **palau** mi Mantinn ! Djé pas bé ké j'mè fè èn ropur ! Sa m'tir da lè **djanb** chkè lo moytan do dauw !

MANTINN : Sa déy mi posibl ! Mak k'té fè sla ?

FIFINN : (*èl èprov dé motrè*) È veydan inn sètch dé kmartyèr da lo **anbey**...tou d'inn kauw, sa mé chtékè tousi ké j'mè èpasè k'djé dmourray èstrepi !

MANTINN : Mè t'n-am, poké k'sa mi lu k'déval lé kmartyèr è lè kav ? Sa pu d't'n-èdj dè swèt bzagn !

FIFINN : M'n-am, m'n-am... él auwer po lè **rekonstruksyo méynan** ! Kat é rvé, él a téyma èrèyn-tè ké pu ko tou djet botè sé dou pi dzo lè **tauy** po minndji sè sop...

MANTINN : É t'é botè da èn kès **au** mong ? S't'é èn ropur, **fau** k'té **sau** da èn kès !

FIFINN : (*èfolay*) Da èn kès !!! Poké k'tu m'botè da èn kès ? Djé séy ko mi mot !

MANTINN : Djé **vou** bé k'ta mi mot, mè sé t'vu k'lo barbéy vnes, faré bé k'té **sau** da èn kès... po té swègni...

FIFINN : (*s'èrèdj*) Sakré **non** dé **non** d'**bon non** ! Mak t'u k'ém swègnes si djé séy da èn kès... ay, **mon dye**, **mon dye**, ké djè **mau** !

MANTINN : (*korsi*) **O la la**, sa mi lè **pon** d'lo **par digna** ! Mi j'té di sla, sa po té rannd servis... dé fou, lé **djan** sèvo mi ké kat é so malèv, **fau** ké san da èn kès (*èl èvé è gragnan*)

FIFINN : (*s'èvans wa lé djan*) Da èn kès, da èn kès... dj'i srè bé tauw èsè da èn kès... L'**aut** lat, èl **vourau** mé lo **par** mo Joseph, ké sa n'm'ètonnrau mi !

Scène II

FIFINE - RENÉ

RENÉ : Eh bé, eh bé, Fifine, que t'as pas l'air contente ! Et pis t'es toute bakay ! Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

FIFINE : Ah mon Dieu c'est René... Oh non, ça va pas... pour ça non, ça va pas !

RENÉ : On dirait que t'as mal aux reins... C'est pas la saison des rhumatismes...

FIFINE : C'est pas mes rhumatisses : c'est une ropur ! Ça m'a chtéké dans le dos quand j'ai vidé un sac de pommes de terre dans un anbey.

RENÉ : Eh bé, ma pauvre Fifine, il faut pas rester comme ça : il faut faire venir le docteur.

FIFINE : Je ne peux pas faire venir le docteur : la Mentine, elle m'a dit qu'il pourra seulement me soigner si je suis dans une caisse.

RENÉ : Ça c'est vrai ! Mais ton homme, il t'a bien mise dans une caisse...

FIFINE (outrée) : La belle affaire ! ! Si tu crois que je me serais laissé faire ! Alors toi aussi tu veux me mettre dans une caisse... Qu'est-ce que vous avez tous avec votre caisse ? Mais moi je veux pas y aller dans votre caisse ! J'étoufferai dans une caisse...

RENÉ (*éclate de rire*) : Mais Fifine, une caisse, c'est une Caisse de Maladie, c'est un bureau qui te paie ton médecin et tes médicaments C'est pas un cercueil...Ça s'appelle la "Caisse de Sécurité Sociale".

FIFINE : (*perplexe*) Ah ben alors... La Caisse de Sécurité Sociale ... ah ben alors...ça doit être une solide alors, la caisse-là !...

Scène II

FIFINN - RENÉ

RENÉ : È bé, è bé, Fifinn, t'é l'èr korsî ! Eko t'a tout bakay ! **Kauk** sa k'nèvé mi ?

FIFINN : **A**, mon dye, s'a René, o nna, sa n'èvé mi... po sla nna, sa n'èvé mi !

RENÉ : **An dirau** k'té mau lé rè... sa mi lè sajo dé romatis !

FIFINN : S'a pè d'romatis, s'a èn ropur ! Sa mé chtékè da lo dauw kat djè veydi inn sètch dé kmartyèr da lo **anbey** !

RENÉ : È bé, mè por Fifinn, **fau** mi dmourè digna, **fau fèr** vnu lo barbéy !

FIFINN : Djé n'sray mi fèr vnu lo barbéy, lè Mantinn m'é di k'é pourau rék mé swègni sé dj'ir da èn kès !

RENÉ : Sa, s'a vrè ! Mè t'n-am, é t'é bé botè da èn kès...

FIFINN (*èrèdji*) : Lè bèl èfèr ! ! S'té pas ké j'mé sray lèchi fèr ! **Alaur** ti **ausi**, t'u m'botè da èn kès... **kauk** vo-z-**au** tortu èvod vot kès ? Mè mi, djé n'vu mi y alè da vot kès ! Djé chtopray da èn kès.

RENÉ (*ri tou duch*) : Mè Fifinn, èn kès, s'a èn kès dé mèlèdi, s'a inn burau k'té pèy to barbéy èko té mèdikama... sa mi inn wèchéy... sa-z-é èna lè kès dé sékuritè sosyal.

FIFINN : (*èbaubi*) **A** bé alaur... lè kès dé sékuritè sosyal... **a** bé alaur, sa drau éyt solid alaur lè kès la !...



LO JÉANG DO VERVONÈ

Poésie française : Père Ernest COLLET

Traduction patoise : Jean-François MILLION

Académie Patoise de Labaroche

Skoutau l'istwèr, k'gran-mér
 Rkonte èn sekwang la è mo pér
 Èl rédjete sé lunèt é li d'dje tou nèt :
 "Da lo ta,
 Sa n'dat mi d'èney, da la tou vi ta,
 Kat lè Barauwtch n'ir ko mi souk él a;
 Pè d'byantch maujo, pè d'prè,
 Pè d'tchang, pé d'édji, pachèyn po fnè;
 Rék dé mork goulay èn tsu l'aut,
 Berlay, èdjalay, djivray, naur.
 Kauk s'a, té ri ?
 Portang djé n'rkont pè d'béytri.
 Lè byantch éko lè naur ma
 In dou gro volkang è do la,
 É katsan dé pir k'berlan,
 Do fey, do soufr; è é fmayan !
 È tou patou é fèyan doté.
 Inn byè djo, él auwten d'grolè.
 Èpré lé gros tchalou
 Vne in frau è fèr fouyi lé lou
 É da pè d'ta, po rèpyési lo fey,
 S'fe èn gros spasou d'gyès k'sé bote tsu lo ley.
 È s'ir tou djet è do la, j'l'è léy da inn bodèr,
 K'da lo Vervonè vikau inn terk gro inak chey armèr;
 An n'é ko ré vu d'swè,
 É n'awou ni fwè ni lwè.
 S'ir inn dja ma pochéy,
 Èl ir téyma grang k'sè téyt èrau dépèsè lo kyetchey do motéy;
 Po tchèminè, lé gros pir lo jènan mi do to,
 Èl lé tfratchau inak dé fouchtro.
 Po tni au sé tchaut è lè tèt,
 Èn koray d'vent mèt n'èrau mi vnu è tèt;
 Tou gamègn, èvod sé tchawou,
 É pau dja rchwè sé pi chkè lo bou.
 Méytnang, s'a sè barb k'èvé chkè vau lo ley,
 É s'nè srev kom servyat
 Po nati sé da, sé pi éko sè chalat,
 Tsu so dauw, an n'vèyau mi lé rép, ch't'èchur !
 Èl èrau potè bé èji lo Chèstyo éko lo Bauw lo Chur
 A, gamègn, t'èrau tchi da té tchaut
 Kat t'l'èrau vu par èn mork è lè lansi inak inn pouti d'graus !

Kat é prakau, toréy, lo ley tramoulau,
 É pau fèr lo pu fo va ké vlau, lu é ryau;
 È chkè Traubo, méym chkè d'laut kotè dè Ray, s'a rèchtinau,
 È drauprèm, dwa Béfaur, é pasan k's'ir lo tnaur.
 Èvod èn pètay,
 É nalau ènda lè Barauwtch chkè tsu lé Fay.
 Inn byè mèti k'é vlauw s'rèmuzè,
 É reche d'sè kavèrn è s'bote è lè smay do Vervonè.
 É dvize wè d'ta,
 Saute bè è lè Krey do Pti Lora;
 Èl éanntche sè bzagn toula :
 Lé pir él lé tfratchau,
 Lé mork él lé jlochou,
 Èl lé lansau bé lang è s'kruzau èn ray
 K'dévne matre bé èn valay.
 Ko inn kauw d'spaul
 Èl awou rèladji lé Bauwl.
 É korau, é korau, lé Mul èko lé Krechtéy
 Bèchan lè téyt dzo sè foch dé toréy;
 È tou patou lè pir volau,
 Ènda lo Kra chkè lé-z-Éyvau.
 É kore, é kore chkè Marvil
 È kruzang chkè dan lè vil.
 Toula é s'èrète è ryang
 É spyè dèri lu è s'patche da sé mègn d'jéang.
 Èl ir fyèr d'sè bzagn
 An vou ko bé o djo d'èney k's'fe mi èn tcharagn !
 Ènda la, é drem, inak s'él ir sawu pa lè got,
 Èkat lo tchètéy, wè lang d'Djuraugot.
 Mè dé fou, o moytang dè neyti
 An pu oyi sé rontchri
 S'a fè, él a gran ta
 D'nalè o léy pramou no vno tsu lo sa;
 È au bé swègn dé n'wè fèr d'bru
 Po n'pu lo fèr érvènu !
 Djé tramoul rék-é-d'sanndji è souk pourau èrivè
 S'té rèwayau lo jéang do Vervonè "
 S'fe digna k'gran-mér èsèyve s'n'istwèr
 È mi, j'vo di bonswèr.

Le texte français est paru dans "Légendes et récits du pays welche"
 édité par la Société d'Histoire en 2001. pages 26-28.

LO MOUTCH-NÈ DO DYAL

Poésie française : Père Ernest COLLET
Traduction patoise : Jean-François MILLION
Académie Patoise de Labaroche

Vinau lé-z-èfang, vinau o kwèray tchi gran-mér,
Él i do chokola èko do té d'kya,
Dé pom d'oranj, do sek pa gros golay
Èko do ogéy po torto lè kaumay.
Èl é ko èk dé trobé me, in tou byè kont;
Hètau vo, èl a è fèyan dju é sé rkont.
"As téy mi, mé-z-èmi, s'ir da lo tou vi ta,
Kat lè Barauwtch n'ir ko k'è so futa,
É m'sèn lo vèr, lo byè gro vilèdj la
K'awou pè d'sosi d's'n'èdj è do la.
Trobé dé djat maujo bé tinntay,
Bati da èn bèl ladj valay.
S'ir bé lang d'noté montèyn;
Bè la, trèvyè lè mér é m' sèn, mi dwa n'Almègn.
Varou o djet, j'lo sè mi, an tou ka, lé vi,
S'a sur, m'l'awoun di, kat dj'ir ko o mèti d'mè vi;
Méytnan dj'è san-t-an, tchèminè djé n'sèray pu wèr
Mè mè mémwèr, j'vo-z-èchur, a inak inn bodèr,
J'm'èsové ko ausi bé d'souk é m'awoun érkontè
K'sé s'awou ètu ormègn k'j'lé-z-awou skoutè.
Mè rênalo-z-è è lè Barauwtch.
Da lo byè vilèdj la, sna spingk, sna rauwtch,
Él i dmourau dé drauwl dé djang
É n'sannjan mi o Bon Du mè rék è loré tchang
S'ir dé dja malinn pochéy k'vikan rék po lor pyèji
Mè chkhè la, d'awou trobé do bonour, é n'awoun ko mi
djoi.
Él awoun bé sova lo vannt bé rèpyèni è s'in bonn è sawu
Mè é n'èran jamè èdi kikinn k'èrau èvu débza d'rau.
Sa f'èye si bé k'inn djo, lo Bon Du tou naur èrèdjji
Djure d'lé livré o péy d'sé-z-ènmi.
"Vitè, k'é d'dje è Satan, djé n'sèray toudmèym pu ré
n'è fèr
Pra lé è s'fot lé è-n-anfèr".
"Mèrsi, ha, ha, key tchans, d'dje lo Dyal tou balma
Sna wè devyèr sè botch k'an n' vès mi sé naur da.
Lo kauw si, j'lé-z-è, é n'djoyro pu d'fouyi,
É n'è bauwro sou gran d'mè vi".
É pichtle d'djoy è dé gros kakay é-n-è latche !
Pramou po lu, s'fe èk kat tortot lé-z-am la é gègne.
D'inn kauw d'aul é kerje so rwayaum.
Da pè d'ta é fe è lè Barauwtch.
È é perne déyj nu sang am k'pratan mi aum

Spyau lo, devyèr so gro moutch-nè mi rlèvè ènda kwan,
an sè téy
Mon Dye kauk é fè ? É pra lo motéy,
É pouy lé maujo inak s'é kouyau dé-z-aler,
Pra djang èko béty, j'n-è mau lo ker,
È s'lé bot da so wèt moutch-nè d'kwaryau,
Rdoy ikma lé kwar èvod sé pe korb dau
È s'pra da lé-z-èr lé por am la.
Mak é zgrègn lo pochéy la.
An sé dmand kik'pourau li rpar sou k'él é volè toula.
Tyè ! vala k'él èvé; é vu kerji lè Frans
Po nalé vark é n'i rék dè soufrans
Mè as téy mi k'è pèsan dwa lo Vervonè
Él oy inn gro bru k'lo fè dotè.
Kauk él i do ? É spi dwa lo su, èpas te,
Sa-z-y a, lo moutch-nè é dja inn pate
È èn maujo, ko èn èko dous o gauyi fu d'lor prijjo
"Mè key dyalri k'él i toula do ?
Fau k'djé fouyes dang k'é nyè reches vènt
Auterma j'n'èrè tauw pu ré da mo plént !"
Lo vala, s'a lu, Sègn Michèl, s'n'ènmi
Èvod sè lans lo moutch-nè él l'é pachi.
Méytnang lè gyèr a dékyèri
Ater lé dou la, k'awoun ètu, da lo tou vi ta, dé-z-èmi.
Lo Dyal saut dwa lo Tchètèy, pasang k'é n'srè mi séy
O Olnè é kerj da lé prè
O Ma Règn é djogo prék èsèn
È pèsang dzour lo Bauw lo Chur é chanchur
É mangk d'sé kasè lo nè o Faugrè
É Tchan Nikauwt é brè dja auwt
É n'lèch pè chèp d'maujo o Gro Wazo
Mè o Ba é-n-è lèch èn toula
É vé da inn pyan o Tchan
È moyti èsamè é djoy toudmèym d'sé Kwètchi tsu lé
Chyè
Kat él é rtrovè sé-z-èspri é ko é Koti
Dval bè è lè Rotchat él i dja chey pate da sè lovat.
È Bès Lodj é lèch èn fodj
Tsu lé Pyès lè maujo Nènès
Da lo Gran Pré él é tchau lo nè
Ènda Dèri lè Rauwtch é van po vnu é Mach Pray
È s'ètrap inn kauw d'koray
É Grang Edji é n'i ko pè d'mèrri

É pe èn sèl dang k'è d'vnu è lè Tchèpèl
 Tsu lè Rotch dé Féyt, é beyl inak èn béyt
 É dval l'Erètma è s'èpaso lo kauw si s'a-z-y a
 È Romèngot é sou dé gros got
 È lè Tcharér é rlatçh inn gran-pér
 É mont da lo Boulau, éi é brauma tchau
 É vé pa lè Ptit Montèyn dzour lé Fontnèl è
 Mauréfontèyn,
 Chèp bé o Grabouya mè n'démour mi toula, fouy dwa
 lo Kra.
 È lè Gèyér, dé maujo é n'é pu wèr
 O Bauw Rouley é sé hapo, se dèn do fey
 O Tre é s'lèch tchèr da inn pate
 Po sofè dang k'è d'nalè o Pti Busè.
 É pès è lè Spoch do Léymang, é Bocho è é Hau Tchang
 O Vi Èkyauw Sègn-Michèl n'é auw né rpauw
 É vu tortu lé délivrè; é pès o pa lé Djè.
 O Bauw Matis sa chtris
 O Léymang lo Dyal fè dé gran brang
 Ènda l'Èkyauw é vno au è Fmarauwtch
 É vano lo Sèchtyo po vnu o Ro Bocho
 O Bèth lo Lou, toula, é n'é mi lo ta d'bour inn geda
 É Chyè Gèya é-n-è di dé dja !
 O Pate dé Trons lo Dyal èfons
 Da lo bauw do Lébèth é sé rkwtèch
 O Bre, ko inn pate
 È lè Kikrèl é n'lèch pè d'tchèpèl
 O bou d'inn moma, éi a au o Kra
 É pès pa Ènzèl po fouyi è lè Tchèpèl
 É rvé è lè Rotchur, é djur,
 Dval bè-t-è bé lé Chalprè,
 Dèri lè Vil é pas k'él a trangkil
 Mè Sègn-Michèl lo tchès au drau lo Règn Korau
 Kat é vé è lé Mèzonèt so ker bèt
 É n'a pu pauw fra po nalè o Wètsaba
 Pa lo Wazo é n'fè mi non pu lo déto
 É mont lé Gran Tchang è sofang bzang
 È Rosnér é pichtoul lè brouwér
 É n'vé mi è Rodj Grèyn mè rdéval pa lè Ptit Fontèyn
 Po vnu o Windchpa, ènda toula,
 È lè Goulat é s'kas prék lè maklat,
 Rkul dwa lé Mul
 É Krechtéy é pe so mantéy
 È Mochta, sé bravo so è bra
 Éi é do mau d's'awou au é-z-Éyvau
 Dwa Banbauw éi èvé è rvyè dauw
 É Pré Cherlu, Sègn-Michèl a dan lu
 É mangk d'èyt fotu bé é Pti Prè
 Rmont dwa lè Chtang po vnu é Prè Satchang
 Dan lè Krey do Préyt putauw k'd'lo vèr sé sagni an
 l'oy djuri

Éi èvé è lè Téyt do Sauvètch Pochéy
 É vé è lè Montèyn lé kwèt pèt èsèn
 É rvé dwa lo Korau po rdévalè é Bauwl è fèyang inak
 inn fauw
 É rmont dwa l'Èspoch, lé pi pyè d'boch
 É s'èfouger è lè Bodur è é r'djur !
 É fouy dwa lè Rotchat, vu ko djwè è lè kwètchat,
 Sègn-Michèl lo porséy chkè lo Tchétèy
 È lè Trèynk é tonn bè è Djuraugot
 Toula é vé évod sé solè pyè d'brod.
 Lo kauw si, éi é fè lo to do bang
 So moutch-nè n'a pu wè bzang
 É n'i pu èn maujo ni fout ni ré do to
 Inn téy kèzè moutch-nè an n'é jamè ré vu d'swè.
 Lo Dyal é torto pedu è éi é ètu bé roulè.
 Ontou, éi èrvé è-n-anfèr, sla é n' lé mi volè.
 Po souk é n'a dé rèch do moutch-né, s'a lè Rotch do
 Korbéy
 K'lo rsuve. poké ? An sè téy.
 Toula éi a ètèrè è é-z-èrond dj'è dja vu berlè
 Èn pèr dé fou d'ney, inak s'lo ley ir èsorslè.
 Mé por èfang ! au bé swègn dé n'mi nalè tro pré
 Kat vo nalau o bauw trèvyè toula, éi i, skoutau bé,
 Inn gro pate vark bel d'l'auw èko do soufr
 È vo pouran dé fou tchèr bè da lo goufr.
 Sa fyèr in téy go
 K'è chmékan sla vo tchèran mo.
 Lé djan la k' n'è rèchèpen é n'démanden mi lor rèch
 É n'fen mi rak po fèr ikma dir dé mas.
 Ènda la, é n' mangken pu èn sélébrasyo
 È s'n'echan mi è l'élévasyo !
 O djo d'èney éi èymo ko lè bzagn
 É patyo bé vlatéy è s'n'a mi dé tcharagn.
 Vo sèvau poké k'Lè Barauwtch
 A tousi méytnan, solid inak lè rauwtch
 Poké k'è l'i auctang d'sé maujo dé Djè chkè
 lé-z-Éyvau.
 S'a ènda la k'Sègn-Michèl fe chwèzi
 Po rèwadè sau k'él awou, d'ater lé grif do Dyal, djoyi
 d'rechi.
 Mé-z-èmi, fau k'no lo prayens po k'é no dnes lo korèdj
 Po djoyi d'èyt pu fo k'lo Dyal èko d'sè rèdj
 Dj'èséyv lé-z-èfang, dj'oy frapè mèyney
 Bonswèr do, fermau ikma lé-z-ey.

È Lè Barauwtch o futa nonant chey.

Le texte français est paru dans "Légendes et récits du pays welche"
 édité par la Société d'Histoire en 2001, pages 59-61.

BIBLIOGRAPHIE SUR LE PARLER WELCHE DU CANTON DE LAPOUTROIE

ALBRECHT Karl : *Rappoltsteinisches Urkundenbuch 759-1500, Quellen zur Geschichte der ehemaligen Herrschaft Rappoltstein im Elsass*, 5 vol. - Colmar 1891-1898.

ATLAS LINGUISTIQUE DE L'ALSACE : Paris 1969 ss., 2 vol. parus.

ATLAS LINGUISTIQUE DE LA LORRAINE ROMANE : Paris 1979 ss., 3 vol. parus : le Val d'Orbey est représenté par le point 126 (Fréland).

GLOSSAIRE THEMATIQUE DU PARLER WELCHE : Société d'histoire du canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, 1998.

GREULE Albrecht et MÜLLER Wulf : *Béhine, ein germanisch-romanischer Bachname*, dans *Beiträge zur Namenforschung, nouvelle série* 9 (1974) p. 83-101.

HERMANN Maurice : *Glossaire du patois d'Orbey*, Société d'Histoire du canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, 1983.

HISTORISCHER SÜDWESTDEUTSCHER SPRACHATLAS : Berne-Munich 1979, 2 vol. : le Val d'Orbey est représenté par Pairis (moyen haut allemand).

HORNING Adolf : *Glossare der romanischen Mundarten von Zell (La Baroche) und Schönenberg im Breuschtal (Belmont) in den Vogesen*, Halle an der Saale 1916 : dictionnaire patois d'une rare qualité, basée sur des enquêtes directes.

LAHM Henri : " *Le Patois de La Baroche* " 1877, dans les " *Romanische Forschungen* " de Strasbourg, 2 (1875 – 1877).

LEXIQUE DU PATOIS WELCHE : Académie patoise de Labaroche, 1985.

MÜLLER Wulf : *Die Siedlungs – und Flurnamen von Urbeis (Orbey) im Oberelsass*, Berne-Francfort 1973.

MÜLLER Wulf : *Une ancienne zone de contact : le Val d'Orbey (Haute Alsace)*, dans *Zwischen den Sprachen, Siedlungs – und Flurnamen in germanisch-romanischen Grenzgebieten*, Sarrebruck 1983, p. 313-341.

MÜLLER Wulf : *Limite des langues et toponymie en Alsace moyenne*, 113^e congrès des Sociétés savantes, Hist. Méd. et phil. Strasbourg, 1988.

OBERLE Raymond – SITTLER Lucien : *Le Haut-Rhin, Dictionnaire des Communes.*, 1980-1982.

ROMINGER-PRUD'HOMME Suzanne : *Un village accroché à sa langue - Essai de dialectologie sur le parler de Labaroche*, Colmar 1992

SIMON Séraphin : *Grammaire du patois wallon du canton de la Poutroye (Schnierlach), Haute-Alsace*, Paris-Strasbourg 1900 : très détaillé, renseignements sûrs d'un excellent patoisant.

STEIN Peter : " *Die Wenkerätze auf Französisch* ". Dans „*Varietas delectat*“ (= *Mélanges H. Goebel*), Wilhelmsfeld 1993, p. 187-198.

STOFFEL Georges : *Dictionnaire topographique du département du Haut-Rhin comprenant les noms de lieux anciens et modernes*, 1^e édition, Mulhouse 1876 (réimpression 1974).

WILSDORF Christian : *Depuis combien de temps parle-t-on un patois roman dans le val de Liepvre et dans celui d'Orbey*, Société d'histoire du val de Liepvre, 1985.

WILSDORF Christian : *L'origine de la population welche des vallées haut-rhinoises*, Archives Départementales du Haut-Rhin, ms n° 277.

WIRRMANN Françoise : *Etude sur le parler vosgien de Fréland*, Mémoire de maîtrise, Strasbourg 1968.

TABLE DES MATIERES

Le Patois, une langue vivante

ROMINGER-PRUD'HOMME Suzanne

MÜLLER Wulf

BAUMANN Gaby, THIRIET Agnès
BARADEL Henri, HERMANN Maurice,
PETITDEMANGE Henri

COLIN Pierre

HERMANN Maurice

Lieux-dits

PERRIN André

MÜLLER Wulf

Activités au fil de l'année

BAUMANN Gaby

BAUMANN Gaby

BAUMANN Gaby

BAUMANN Gaby

HERMANN Maurice

Le Patois, une langue vivante *Page 7*

Une Alsace romane :
Labaroche dans le val d'Orbey
Les sons du patois et l'originalité de l'accent de
Labaroche
L'origine de quelques mots patois
La situation actuelle du parler welche

Le patois du Bonhomme d'après un enquête de 1887

Quelques nuances du parler d'un village à l'autre

Le patois de Coinches et d'Orbey
Le vocabulaire de la lumière dans le patois d'Orbey

Quelques expressions savoureuses

Lieux-dits *Page 47*

De "Vau d'Motéy" à "Sèvaumo" où comment les
welches nomment les localités des environs

Les noms de lieux du val d'Orbey
Quelques noms de lieux-dits

Lè bzagn lo gran d'l'ènay *Page 71*

Le travail d'un bûcheron de Labaroche en 1955
Lè bzagn d'inn bokilyo dè Barauwtch è 1955
La journée d'une fermière à Labaroche
Lè djonay d'èn morkras è Lè Barauwtch
Lettre à mon fils
Lat è mo fe
La culture de la pomme de terre
Lè kultur dé kmartyèr

La fenaison d'autrefois dans le val d'Orbey
Lè fnau d'èn sekwan da lè valay d'Orbèy

Activités au fil de l'année**Lè bzagn lo gran d'l'ènay** *Page 71*

BAUMANN Gaby - EITEL Marcel

La moisson dans notre canton, au début du siècle
Lè séy da not kanto è l'èanntch do syèkl

BAUMANN Gaby

Un drame d'enfant
Inn dram d'èfang

HERMANN Maurice

Aujourd'hui, on tue le cochon
Èney **on tou** lo pochéy
Le cochon mordu par un chien
Lo pochéy modu pa i tché

BAUMANN Gaby

Le fromage de tête
Lè djalayBARADEL Henri, BAUMANN Gaby,
HERMANN Maurice, MILLION Gérard,
PETITEMANGE Henri,
ROMINGER PRUD'HOMME SuzanneLa distillation de l'"eau de cerise" "par ici"
Lè distilasyon d'lau d'sriz èvau tousi

BAUMANN Gaby

Le chemin pour aller travailler à l'usine
Lo tchèmi po nalè auwrè è lè fabrik

MUNIER Jean

Être ouvrier boulanger en 1940
Éyt auwréy bolèdjéy è 1940

MILLION Jean-François et Gérard

Le travail du forgeron dans le temps
Lè bzagn do mertchau da lo ta

BAUMANN Gaby

Les matelas du temps passé
Lé matla dé d'da lo ta

HERMANN Maurice

Un hiver d'autrefois dans les écarts
Inn evyè d'èn sekwan é-z-èrond**Dimanches et fêtes****Dimondj è féyt***Page 113*

MILLION Gérard

Un mariage dans les années cinquante
Inn mèryèdj da lé-z-ènay sinngkant

HERMANN Maurice

Un pèlerinage aux Trois-Épis
I pelnèch è Noter Dèm
Les dimanches d'autrefois
Lo dimontch èn sekwan

Dimanches et fêtes

PETITDEMANGE Henri

HERMANN Maurice

HERMANN Maurice - LAHNER J.

Théâtre et saynètes

HERMANN Maurice

BAUMANN Gaby

ROMINGER-PRUD'HOMME Suzanne

MILLION Jean-François

Dimondj è féytLe vin du curé
Lo vi do kuréyLa fête du village
Lé zotLe prussien et le petit gamin
Lo prusyin è lo pti gamin**Théâtre et saynètes**Brigitte, il faut se faire une raison
Brijit, é fau s'fèr èn rajo
La fille et la vache
Lè féy èvo lè vèrch
Le lard, l'amour et le soldat
Lo bako, l'amour è lo soudèrMarianne et Isidore
Mayann è SidaurDans la caisse
Da lè kèsLo jéang do Vervonè
Lo moutch-nè do dyal*Page 113**Page 128*

**LE PATOIS
UNE LANGUE
VIVANTE**

LIEUX-DITS

**ACTIVITÉS AU FIL
DE L'ANNÉE**

**LÈ BZAGN LO
GRAN D'L'ÈNAY**

**DIMANCHES
ET FÊTES**

DIMONDJ È FÉYT

**THÉÂTRE
ET SAYNÈTES**



ISBN 2-9509666-3-2

*Depuis plus
de 20 ans, la Société
d'Histoire publie
des articles se rapportant
à la langue welche.
Cet ouvrage en est le recueil.*

*Eugénie PRUD'HOMME
dite "Nini".
Photo :
Daniel TRISTAN*